DE

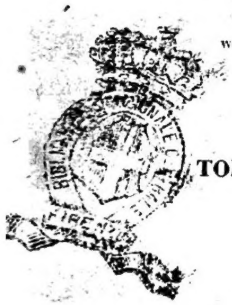
# L'AMOUR,

## PAR STENDHAL,

AUTEUR

DE LE ROUGE ET LE NOIR, DE L'HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE, DES VIES DE HAYDN, MOZALT ET MÉTASTASE, ETC., ETC.

That you should be made a fool of by a young woman, why, it is many an honest man's case.
THE PIRATE, t. III, page 77.



TOME SECOND.

PARIS.

A LA LIBRAIRIE UNIVERSELLE ANCIENNE ET MODERNE DE **BOHAIRE**, acquéreur du Fonds de MONGIE, Boulevard des Italiens, n° 10, au coin de la rue Laffitte.

Lyon,

Même Maison de Commerce, rue Puits-Gaillot, n° 9.

1833.

Digitized by Google

Digitized by Google

# DE L'AMOUR.

## LIVRE II.

### CHAPITRE XL.

Tous les amours, toutes les imaginations, prennent dans les individus la couleur des six tempéramens :

Le sanguin ou le Français, ou M. de Francueil (Mémoires de madame d'Épinay);

Le bilieux, ou l'Espagnol, ou Lauzun; (Peguilhen des Mémoires de Saint-Simon);

Le mélancolique, ou l'Allemand, ou le don Carlos, de Schiller.

Le flegmatique ou le Hollandais.

Le nerveux ou Voltaire;

L'athlétique ou Milon de Crotone (1).

(1) Voir Cabanis, influence du physique, etc.



Digitized by Google

Si l'influence des tempéramens se fait sentir dans l'ambition, l'avarice, l'amitié, etc., etc., que sera-ce dans l'amour qui a un mélange forcé de physique?

Supposons que tous les amours puissent se rapporter aux quatre variétés que nous avons notées,

Amour-passion ou Julie d'Étange,

Amour-goût ou galanterie,

Amour-physique,

Amour-de vanité (une duchesse n'a jamais que trente ans pour un bourgeois).

Il faut faire passer ces quatre amours par les six variétés dépendantes des habitudes que les six tempéramens donnent à l'imagination. Tibère n'avait pas l'imagination folle de Henri VIII.

Faisons passer ensuite toutes les combinaisons que nous aurons obtenues par les différences d'habitudes dépendantes des gouvernemens ou des caractères nationaux :

1°. Le despotisme asiatique tel qu'on le voit à Constantinople;

2°. La monarchie absolue à la Louis XIV;

3°. L'aristocratie masquée par une charte, ou le gouvernement d'une nation

Digitized by Google

au profit des riches, comme l'Angleterre, le tout suivant les règles de la morale biblique;

4°. La république fédérative ou le gouvernement au profit de tous, comme aux États-Unis d'Amérique;

5°. La monarchie constitutionnelle ou...

6°. Un état en révolution comme l'Espagne, le Portugal, la France. Cette situation d'un pays donnant une passion vive à tout le monde, met du naturel dans les mœurs, détruit les niaiseries, les vertus de convention, les convenances bêtes (1), donne du sérieux à la jeunesse, et lui fait mépriser l'amour de vanité et négliger la galanterie.

Cet état peut durer long-temps et former les habitudes d'une génération. En France il commença en 1788, fut interrompu en 1802, et recommença en 1815 pour finir Dieu sait quand.

Après toutes ces manières générales de considérer l'*amour*, on a les différences

(1) Les souliers sans rubans du ministre Roland : Ah! monsieur, tout est est perdu, répond Dumourier. A la séance royale, le président de l'assemblée croise les jambes.

Digitized by Google

d'âge, et l'on arrive enfin aux particularités individuelles.

Par exemple on pourrait dire :

J'ai trouvé à Dresde, chez le comte Wolfstein, l'amour de vanité, le tempérament mélancolique, les habitudes monarchiques, l'âge de trente ans, et..... les particularités individuelles.

Cette manière de voir les choses abrége et communique de la froideur à la tête de celui qui juge de l'amour, chose essentielle et fort difficile.

Or, comme en physiologie l'homme ne sait presque rien sur lui-même que par l'anatomie comparée, de même dans les passions, la vanité et plusieurs autres causes d'illusion font que nous ne pouvons être éclairés sur ce qui se passe dans nous que par les faiblesses que nous avons observées chez les autres. Si par hasard cet essai a un effet utile, ce sera de conduire l'esprit à faire de ces sortes de rapprochemens. Pour engager à les faire, je vais essayer d'esquisser quelques traits généraux du caractère de l'amour chez les diverses nations.

Je prie qu'on me pardonne si je reviens

Digitized by Google

souvent à l'Italie; dans l'état actuel des mœurs de l'Europe, c'est le seul pays où croisse en liberté la plante que je décris. En France, la vanité; en Allemagne, une prétendue philosophie folle à mourir de rire; en Angletetre, un orgueil timide, souffrant, rancunier, la torturent, l'étouffent ou lui font prendre une direction baroque (1).

---

(1) On ne se sera que trop aperçu que ce traité est fait de morceaux écrits à mesure que Lisio Visconti voyait les anecdotes se passer sous ses yeux, dans ses voyages. L'on trouve toutes ces anecdotes contées au long dans le journal de sa vie; peut-être aurais-je dû les insérer, mais on les eût trouvées peu convenables. Les notes les plus anciennes portent la date de Berlin, 1807, et les dernières sont de quelques jours avant sa mort, juin 1819. Quelques dates ont été altérées exprès pour n'être pas indiscret; mais à cela se bornent tous mes changemens : je ne me suis pas cru autorisé à refondre le style. Ce livre a été écrit en cent lieux divers, puisse-t-il être lu de même.

Digitized by Google

## CHAPITRE XLI.

### DES NATIONS PAR RAPPORT A L'AMOUR.

#### De la France.

Je cherche à me dépouiller de mes affections et à n'être qu'un froid philosophe.

Formées par les aimables Français qui n'ont que de la vanité et des désirs physiques, les femmes françaises sont des êtres moins agissans, moins énergiques, moins redoutés, et surtout moins aimés et moins puissans que les femmes espagnoles et italiennes.

Une femme n'est puissante que par le degré de malheur dont elle peut punir son amant; or, quand on n'a que de la vanité, toute femme est utile, aucune n'est nécessaire; le succès flatteur est de conquérir et non de conserver. Quand

Digitized by Google

on n'a que des désirs physiques, on trouve les filles, et c'est pourquoi les filles de France sont charmantes, et celles d'Espagne fort mal. En France les filles peuvent donner à beaucoup d'hommes autant de bonheur que les femmes honnêtes, c'est-à-dire du bonheur sans amour, et il y a toujours une chose qu'un Français respecte plus que sa maîtresse, c'est sa vanité.

Un jeune homme de Paris prend dans une maîtresse une sorte d'esclave, destinée surtout à lui donner des jouissances de vanité. Si elle résiste aux ordres de cette passion dominante, il la quitte et n'en est que plus content de lui, en disant à ses amis avec quelle supériorité de manières, avec quel piquant de procédés il l'a plantée là.

Un Français qui connaissait bien son pays ( Meilhan ) dit : « En France les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. »

La langue manque de termes pour dire combien est impossible pour un Français le rôle d'amant quitté, et au désespoir, au vu et au su de toute une

Digitized by Google

ville. Rien de plus commun à Venise ou à Bologne.

Pour trouver l'amour à Paris, il faut descendre jusqu'aux classes dans lesquelles l'absence de l'éducation et de la vanité et la lutte avec les vrais besoins a laissé plus d'énergie.

Se laisser voir avec un grand désir non satisfait, c'est laisser voir *soi inférieur*, chose impossible en France, si ce n'est pour les gens au-dessous de tout; c'est prêter le flanc à toutes les mauvaises plaisanteries possibles : de là les louanges exagérées des filles, dans la bouche des jeunes gens qui redoutent leur cœur. L'appréhension extrême et grossière de laisser voir *soi inférieur* fait le principe de la conversation des gens de province. N'en a-t-on pas vu un dernièrement qui, en apprenant l'assassinat de monseigneur le duc de Berry, a répondu : *Je le savais* (1).

Au moyen âge la présence du danger

(1) Historique. Plusieurs, quoique fort curieux, sont choqués d'apprendre des nouvelles : ils redoutent de paraître inférieurs à celui qui les leur conte.

Digitized by Google

*trempait* les cœurs, et c'est là, si je ne me trompe, la seconde cause de l'étonnante supériorité des hommes du seizième siècle. L'originalité qui est chez nous rare, ridicule, dangereuse et souvent affectée, était alors commune et sans fard. Les pays où le danger montre encore souvent sa main de fer, comme la Corse (1), l'Espagne, l'Italie, peuvent encore donner de grands hommes. Dans ces climats où une chaleur brûlante exalte la bile pendant trois mois de l'année, ce n'est que la *direction* du ressort

(1) Mémoires de M. Réalier Dumas. La Corse, qui par sa population, cent quatre-vingt mille âmes, ne formerait pas la moitié de la plupart des départemens français, a donné dans ces derniers temps, Salliceti, Pozzo-di-Borgo, le général Sébastiani, Cervoni, Abatucci, Lucien et Napoléon Bonaparte, Arena. Le département du Nord, qui a neuf cent mille habitans, est loin d'une pareille liste. C'est qu'en Corse, chacun, en sortant de chez soi, peut rencontrer un coup de fusil; et le Corse, au lieu de se soumettre en vrai chrétien, cherche à se défendre et surtout à se venger. Voilà comment se fabriquent les âmes à la Napoléon. Il y a loin de là à un palais garni de menins et de chambellans, et à Fénélon obligé de raisonner son respect pour *monseigneur*, parlant à monseigneur lui-même âgé de douze ans. Voir les ouvrages de ce grand écrivain.

qui manque; à Paris, j'ai peur que ce soit le *ressort* lui-même (1).

Beaucoup de nos jeunes gens, si braves d'ailleurs à Montmirail ou au bois de Boulogne, ont peur d'aimer, et c'est réellement par pusillanimité qu'on les voit à vingt-ans fuir la vue d'une jeune fille qu'ils ont trouvée jolie. Quand ils se rappellent ce qu'ils ont lu dans les romans qu'il est *convenable* qu'un amant fasse, il se sentent glacés. Ces âmes froides ne conçoivent pas que l'orage des passions, en formant les ondes de la mer, enfle les voiles du vaisseau et lui donne la force de les surmonter.

L'amour est une fleur délicieuse, mais il faut avoir le courage d'aller la cueillir

---

(1) A Paris, pour être bien, il faut faire attention à un million de petites choses. Cependant voici une objection très-forte. L'on compte beaucoup plus de femmes qui se tuent par amour, à Paris, que dans toutes les villes d'Italie ensemble. Ce fait m'embarrasse beaucoup; je ne sais qu'y répondre pour le moment, mais il ne change pas mon opinion. Peut-être que la mort paraît peu de chose dans ce moment aux Français, tant la vie ultra-civilisée est ennuyeuse, ou plutôt on se brûle la cervelle outré d'un malheur de vanité.

Digitized by Google

sur les bords d'un précipice affreux. Outre le ridicule, l'amour voit toujours à ses côtés le désespoir d'être quitté par ce qu'on aime, et il ne reste plus qu'un *dead blank* pour tout le reste de la vie.

La perfection de la civilisation serait de combiner tous les plaisirs délicats du XIX^e^. siècle avec la présence plus fréquente du danger (1). Il faudrait que les jouissances de la vie privée pussent être augmentées à l'infini en s'exposant souvent au danger. Ce n'est pas purement du danger militaire que je parle. Je voudrais ce danger de tous les momens sous toutes les formes, et pour tous les intérêts de l'existence qui formait l'essence de la vie au moyen âge. Le danger tel que notre civilisation l'a arrangé et paré,

(1) J'admire les mœurs du temps de Louis XIV : on passait sans cesse et en trois jours, des salons de Marly aux champs de bataille de Senef et de Ramillies. Les épouses, les mères, les amantes, étaient dans des transes continuelles. Voir les lettres de madame de Sévigné. La présence du danger avait conservé dans la langue une énergie et une franchise que nous n'oserions plus hasarder aujourd'hui ; mais aussi M. de Lameth tuait l'amant de sa femme. Si un Walter-Scott nous faisait un roman du temps de Louis XIV, nous serions bien étonnés.

s'allie fort bien avec la plus ennuyeuse faiblesse de caractère.

Je vois dans *A voice from Saint-Helena*, de M. O'Meara, ces paroles d'un grand homme.

« Dire à Murat, allez et détruisez ces sept à huit régimens ennemis qui sont là-bas dans la plaine, près de ce clocher; à l'instant il partait comme un éclair, et de quelque peu de cavalerie qu'il fût suivi, bientôt les régimens ennemis étaient enfoncés, tués, anéantis. Laissez cet homme à lui-même, vous n'aviez plus qu'un imbécile sans jugement. Je ne puis concevoir encore comment un homme si brave était si lâche. Il n'était brave que devant l'ennemi; mais là c'était probablement le soldat le plus brillant et le plus hardi de toute l'Europe.

» C'était un héros, un Saladin, un Richard Cœur-de-Lion sur le champ de bataille : faites-le roi, et placez-le dans une salle de conseil, vous n'aviez plus qu'un poltron sans décision ni jugement. Murat et Ney sont les hommes les plus braves que j'ai connus. »

O'Meara, tome II, page 94.

## CHAPITRE XLII.

### Suite de la France.

Je demande la permission de médire encore un peu de la France. Le lecteur ne doit pas craindre de voir ma satire rester impunie; si cet essai trouve des lecteurs, mes injures me seront rendues au centuple; l'honneur national veille.

La France est importante dans le plan de ce livre, parce que Paris, grâce à la supériorité de sa conversation et de sa littérature, est et sera toujours le salon de l'Europe.

Les trois quarts des billets du matin à Vienne comme à Londres sont écrits en français, ou pleins d'allusions et de citations aussi en français (1) et Dieu sait quel.

(1) Les écrivains les plus graves croient, en Angleterre, se donner un air cavalier en citant des mots français qui, la plupart, n'ont jamais été français que dans les grammaires anglaises. Voir les rédacteurs de l'*Edinburgh-Review;* voir les Mémoires de la comtesse de Lichtnau, maîtresse de l'avant-dernier roi de Prusse.

Sous le rapport des grandes passions, la France est, ce me semble, privée d'originalité par deux causes :

1°. Le véritable honneur ou le désir de ressembler à Bayard, pour être honoré dans le monde et y voir chaque jour notre vanité satisfaite;

2°. L'honneur bête ou le désir de ressembler aux gens de bon ton, du grand monde, de Paris. L'art d'entrer dans un salon, de marquer de l'éloignement à un rival, de se brouiller avec sa maîtresse, etc.

L'honneur bête, d'abord par lui-même comme capable d'être compris par les sots, et ensuite comme s'appliquant à des actions de tous les jours, et même de toutes les heures, est beaucoup plus utile que l'honneur vrai aux plaisirs de notre vanité. On voit des gens très-bien reçus dans le monde avec de l'honneur bête sans honneur vrai, et le contraire est impossible.

Le ton du grand monde est :

1°. De traiter avec ironie tous les grands intérêts. Rien de plus naturel, autrefois les gens véritablement du grand

monde ne pouvaient être profondément affectés par rien; ils n'en avaient pas le temps. Le séjour à la campagne change cela. D'ailleurs, c'est une position contre nature pour un Français, que de se laisser voir *admirant* (1), c'est-à-dire inférieur, non-seulement à ce qu'il admire, passe encore pour cela; mais même à son voisin, si ce voisin s'avise de se moquer de ce qu'il admire.

En Allemagne, en Italie, en Espagne, l'admiration est au contraire pleine de bonne foi et de bonheur; là, l'admirant a orgueil de ses transports et plaint le siffleur; je ne dis pas le moqueur, c'est un rôle impossible dans des pays où le seul ridicule est de manquer la route du bonheur, et non l'imitation d'une certaine manière d'être. Dans le midi la méfiance, et l'horreur d'être troublé dans des plaisirs vivement sentis met une admiration innée pour le luxe et la pompe. Voyez les cours de Madrid et de Naples;

---

(1) L'admiration de mode, comme Hume vers 1775, ou Franklin en 1784, ne fait pas objection.

voyez une *funzione* à Cadix, cela va jusqu'au délire (1).

2°. Un Français se croit l'homme le plus malheureux et presque le plus ridicule, s'il est obligé de passer son temps seul. Or, qu'est-ce que l'amour sans solitude?

3°. Un homme passionné ne pense qu'à soi, un homme qui veut de la considération ne pense qu'à autrui; il y a plus, avant 1789, la sûreté individuelle ne se trouvait en France qu'en faisant partie d'un *corps*, la robe, par exemple (2), et

(1) Voyage en Espagne, de M. Semple; il peint vrai, et l'on trouvera une description de la bataille de Trafalgar, entendue dans le lointain, qui laisse un souvenir.

(2) Correspondance de Grimm, janvier 1783.

« Monsieur le comte de N***, capitaine en survivance des gardes de Monsieur, piqué de ne plus trouver de place au balcon, le jour de l'ouverture de la nouvelle salle, s'avisa fort mal à propos de disputer la sienne à un honnête procureur; celui-ci, maître Pernot, ne voulut jamais désemparer. — Vous prenez ma place. — Je garde la mienne. — Et qui êtes-vous? — Je suis monsieur six francs.... (c'est le prix de ces places). Et puis des mots plus vifs, des injures, des coups de coude. Le comte de *** poussa l'indiscrétion au point de traiter le pauvre robin de voleur, et prit enfin sur lui d'ordonner au sergent de service de s'as-

étant protégé par les membres de ce corps. La pensée de votre voisin était donc

---

surer de sa personne et de le conduire au corps-de-garde. Maître Pernot s'y rendit avec beaucoup de dignité, et n'en sortit que pour aller déposer sa plainte chez un commissaire. Le redoutable corps dont il a l'honneur d'être membre n'a jamais voulu consentir qu'il s'en désistât. L'affaire vient d'être jugée au parlement. M. de *** a été condamné à tous les dépens, à faire réparation au procureur, à lui payer deux mille écus de dommages et intérêts, applicables de son consentement aux pauvres prisonniers de la Conciergerie; de plus, il est enjoint très-expressément audit comte de ne plus prétexter des ordres du roi pour troubler le spectacle, etc. Cette aventure a fait beaucoup de bruit, il s'y est mêlé de grands intérêts : toute la robe a cru être insultée par l'outrage fait à un homme de sa livrée, etc. M. de ***, pour faire oublier son aventure, est allé chercher des lauriers au camp de Saint-Roch. Il ne pouvait mieux faire, a-t-on dit, car on ne peut douter de son talent pour emporter les places de haute lutte. » Supposez un philosophe obscur au lieu de maître Pernot. Utilité du duel.

Grimm, troisième partie, tome 2, page 102.

Voir plus loin, page 496, une lettre assez raisonnable de Beaumarchais qui refuse une loge grillée qu'un de ses amis lui demandait pour Figaro. Tant qu'on a cru que cette réponse s'adressait à un duc, la fermentation a été grande, et l'on parlait de punitions graves. On n'a plus fait qu'en rire quand Beaumarchais a déclaré que sa lettre était adressée à monsieur le président du Paty. Il y a loin de 1785 à 1822! Nous ne comprenons plus ces sentimens. Et l'on veut que la même tragédie qui touchait ces gens-là soit bonne pour nous!

partie intégrante et nécessaire de votre bonheur. Cela était encore plus vrai à la cour qu'à Paris.

Il est facile de sentir combien ces habitudes, qui, à la vérité, perdent tous les jours de leurs force, mais dont les Français ont encore pour un siècle, favorisent les grandes passions.

Je crois voir un homme qui se jette par la fenêtre, mais qui cherche pourtant à avoir une position gracieuse en arrivant sur le pavé.

L'homme passionné est comme lui et non comme un autre; source de tous les ridicules en France, et de plus il offense les autres, ce qui donne des ailes au ridicule.

Digitized by Google

## CHAPITRE XIII.

### De l'Italie.

Le bonheur de l'Italie est d'être laissée à l'inspiration du moment, bonheur partagé jusqu'à un certain point par l'Allemagne et l'Ang leterre.

De plus, l'Italie est un pays où l'utile qui fut la vertu des républiques du moyen âge (1), n'a pas été détrôné par l'honneur ou la vertu arrangée à l'usage

(1) G. Pecchio nelle sue vivacissime lettere ad una bella giovane Inglese sopra la Spagna libera, laquale è un medio-evo, non redivivo, ma sempre vivo dice, pagina 60 :

» Lo scopo degli Spagnuoli non era la gloria, ma la indipendenza. Se gli Spagnuoli non si fossero battuti che per l'onore, la guerra era finita colla bataglia di Tudela. L'onore è di una natura bizarra, macchiato una volta, perde tutta la forza per agire..... L'esercito di linea spagnuolo imbevuto anch' egli, dei pregiudizj dell' onore (vale a dire fatto Europeo moderno) vinto che fosse si sbandava coll pensiero che tutto coll' *onore* era perduto, etc.

des rois (1), et l'honneur vrai ouvre les voies à l'honneur bête ; il accoutume à se demander : Qu'elle idée le voisin se fait-il de mon bonheur? et le bonheur de sentiment ne peut être objet de vanité, car il est invisible (2). Pour preuve de tout cela, la France est le pays du monde où il y a le moins de mariages d'inclination (3).

D'autres avantages de l'Italie, c'est le loisir profond sous un ciel admirable et

---

(1) Un homme s'honore en 1620, en disant sans cesse, et le plus servilement qu'il peut : *le roi mon maître* (voir les mémoires de Noailles, de Torcy et de tous les ambassadeurs de Louis XIV) ; c'est tout simple : par ce tour de phrase, il proclame *le rang* qu'il occupe parmi les sujets. Ce rang qu'il tient du roi remplace dans l'attention et dans l'estime de ces hommes le rang qu'il tenait dans la Rome antique de l'opinion de ses concitoyens qui l'avaient vu combattre à Trasimène et parler au Forum. On bat en brèche la monarchie absolue en ruinant la *vanité*, et ses ouvrages avancés qu'elle appelle les *convenances*. La dispute entre Shakspeare et Racine n'est qu'une des formes de la dispute entre Louis XIV et la Charte.

(2) On ne peut l'évaluer que sur les actions non réfléchies.

(3) Miss O'Neil, mistriss Couts, et la plupart des grandes actrices anglaises, quittent le théâtre pour se marier richement.

qui porte à être sensible à la beauté sous toutes les formes. C'est une défiance extrême et pourtant raisonnable qui augmente l'isolement et double le charme de l'intimité; c'est le manque de la lecture des romans et presque de toute lecture qui laisse encore plus à l'inspiration du moment; c'est la passion de la musique qui excite dans l'âme un mouvement si semblable à celui de l'amour.

En France, vers 1770, il n'y avait pas de méfiance; au contraire, il était du bel usage de vivre et de mourir en public, et comme la duchesse de Luxembourg était intime avec cent amis, il n'y avait pas non plus d'intimité ou d'amitié proprement dites.

En Italie, comme avoir une passion n'est pas un avantage très-rare, ce n'est pas un ridicule (1), et l'on entend citer tout haut dans les salons les maximes générales sur l'amour. Le public connaît les simptômes et les périodes de cette

(1) On passe la galanterie aux femmes, mais l'amour leur donne du ridicule, écrivait le judicieux abbé Girard, à Paris, en 1740.

Digitized by Google

maladie et s'en occupe beaucoup. On dit à un homme quitté : Vous allez être au désespoir pendant six mois ; mais ensuite vous guérirez comme un tel, un tel, etc.

En Italie, les jugemens du public sont les très-humbles serviteurs des passions. Le plaisir réel y exerce le pouvoir qui ailleurs est aux mains de la société ; c'est tout simple, la société ne donnant presque point de plaisirs à un peuple qui n'a pas le temps d'avoir de la vanité, et qui veut se faire oublier du pacha, elle n'a que peu d'autorité. Les ennuyés blâment bien les passionnés, mais on se moque d'eux. Au midi des Alpes, la société est un despote qui manque de cachots.

A Paris, comme l'honneur commande de défendre l'épée à la main, ou par de bons mots si l'on peut, toutes les avenues de tout grand intérêt avoué, il est bien plus commode de se réfugier dans l'ironie. Plusieurs jeunes gens ont pris un autre parti, c'est de se faire de l'école de J.-J. Rousseau et de madame de Staël. Puisque l'ironie est devenue une manière vulgaire, il a bien fallu avoir du sentiment. Un de Pezai, de nos jours,

écrivait comme M. d'Arlincourt; d'ailleurs, depuis 1789, les événemens combattent en faveur de l'*utile* ou de la sensation individuelle contre l'*honneur* ou l'empire de l'opinion; le spectacle des chambres apprend à tout discuter, même la plaisanterie. La nation devient sérieuse, la galanterie perd du terrain.

Je dois dire comme Français, que ce n'est pas un petit nombre de fortunes colossales qui fait la richesse d'un pays, mais la multiplicité des fortunes médiocres. Par tous pays les passions sont rares, et la galanterie a plus de grâces et de finesse et par conséquent plus de bonheur en France. Cette grande nation, la première de l'univers (1), se trouve pour l'amour ce qu'elle est pour les talens de l'esprit. En 1822 nous n'avons assurément ni Moore, ni Walter-Scott, ni Crabbe, ni Byron, ni Monti, ni Pellico; mais il y a chez nous plus de gens d'esprit éclairés, agréables et au niveau des

(1) Je n'en veux pour preuve que l'*envie*. Voir l'*Edinburgh-Review* de 1821, voir les journaux littéraires allemands et italiens, et le *Scimio-tigre* d'Alfieri.

Digitized by Google

lumières du siècle qu'en Angleterre ou en Italie. C'est pour cela que les discussions de notre chambre des députés en 1822, sont si supérieures à celles du parlement d'Angleterre; et que quand un libéral d'Angleterre vient en France, nous sommes tout surpris de lui trouver plusieurs opinions gothiques.

Un artiste romain écrivait de Paris :

« Je me déplais infiniment ici ; je crois que c'est parce que je n'ai pas le loisir d'aimer à mon gré. Ici, la sensibilité se dépense goutte à goutte à mesure qu'elle se forme, et de manière au moins pour moi, à fatiguer la source. A Rome, par le peu d'intérêt des événemens de chaque jour, par le sommeil de la vie extérieure, la sensibilité s'amoncèle au profit des passions. »

## CHAPITRE XLIV.

### Rome.

Ce n'est qu'à Rome (1), qu'une femme honnête et à carosse vient dire avec effusion à une autre femme sa simple connaissance, comme je l'ai vu ce matin : « Ah! ma chère amie, ne fais pas l'amour avec Fabio Vitteleschi; il vaudrait mieux pour toi prendre de l'amour pour un assassin de grands chemins. Avec son air doux et mesuré, il est capable de te percer le cœur d'un poignard, et de te dire avec un sourire aimable en te le plongeant dans la poitrine : Ma petite est-ce qu'il te fait mal? » Et cela se passait en présence d'une jolie personne de quinze ans, fille de la dame qui recevait l'avis, et fille très-alerte.

Si l'homme du nord a le malheur de

(1) 30 septembre 1819.



Digitized by Google

n'être pas choqué d'abord par le naturel de cette amabilité du midi, qui n'est que le développement simple d'une nature grandiose, favorisé par la double absence du bon ton et de toute nouveauté intéressante, en un an de séjour les femmes de tous les autres pays lui deviennent insupportables.

Il voit les Françaises avec leurs petites grâces (1) tout aimables, séduisantes les trois premiers jours, mais ennuyeuses le quatrième, jour fatal où l'on découvre que toutes ces grâces étudiées d'avance et apprises par cœur, sont éternellement les mêmes tous les jours et pour tous.

Il voit les Allemandes si naturelles, au contraire, et se livrant avec tant d'empressement à leur imagination, n'avoir souvent à montrer avec tout leur naturel, qu'un fond de stérilité, d'insipidité et de tendresse de la bibliothéque bleue. La phrase du comte Almaviva semble faite en Allemagne : « Et l'on est tout

(1) Outre que l'auteur avait le malheur de n'être pas né à Paris, il y avait très-peu vécu.

(*Note de l'Éditeur.*)

étonné un beau soir, de trouver la satiété, où l'on allait chercher le bonheur.»

A Rome, l'étranger ne doit pas oublier que si rien n'est ennuyeux dans les pays où tout est naturel, le mauvais y est plus mauvais qu'ailleurs. Pour ne parler que des hommes (1), on voit paraître ici dans la société, une espèce de monstres qui se cachent ailleurs. Ce sont des gens également passionnés, clairvoyans, et lâches. Un mauvais sort les a jeté auprès d'une femme à titre quelconque; amoureux-fous par exemple, ils boivent jusqu'à la lie le malheur de la voir préférer un rival. Ils sont là pour contrecarrer cet amant fortuné. Rien ne leur échappe, et tout le monde voit que rien ne leur échappe; mais ils n'en continuent pas moins en dépit de tout sentiment d'honneur à vexer la femme, son amant et eux-mêmes, et personne ne les blâme, *car ils font ce qui leur fait plaisir.* Un soir l'amant poussé à bout, leur

(1) Heu! malè nunc artes miseras hæc secula tractant;
Jam tener assuevit munera velle puer.
TIBUL, I, IV.

donne des coups de pied au cul ; le lendemain ils lui en font bien des excuses et recommencent à scier constamment et imperturbablement la femme, l'amant et eux-mêmes. On frémit quand on songe à la quantité de malheur que ces âmes basses ont à dévorer chaque jour, et il ne leur manque, sans doute, qu'un grain de lâcheté de moins pour être empoisonneurs.

Ce n'est aussi qu'en Italie qu'on voit de jeunes élégans millionnaires entretenir magnifiquement des danseuses du grand théâtre, au vu et au su de toute une ville, moyennant trente sous par jour (1). Les frères....., beaux jeunes gens toujours à la chasse, toujours à cheval, sont jaloux d'un étranger. Au lieu d'aller à lui et de lui conter leurs griefs, ils répandent sourdement dans le public des bruits défavorables à ce pauvre étranger.

---

(1) Voir dans les mœurs du siècle de Louis XV, l'honneur et l'aristocratie combler de profusions les demoiselles Duthé, La Guerre et autres. Quatre-vingts ou cent mille francs par an n'avaient rien d'extraordinaire : un homme du grand monde se fût avili à moins.

En France, l'opinion forcerait ces gens à prouver leur dire ou à rendre raison à l'étranger. Ici l'opinion publique et le mépris ne signifient rien. La richesse est toujours sûre d'être bien reçue partout. Un millionnaire déshonoré et chassé de partout à Paris, peut aller en toute sûreté à Rome; il y sera considéré juste au *prorata* de ses écus.

## CHAPITRE XLV.

### De l'Angleterre.

J'ai beaucoup vécu ces temps derniers avec les danseuses du théâtre *Del Sol* à Valence. L'on m'assure que plusieurs sont fort chastes; c'est que leur métier est trop fatigant. Viganò leur fait répéter son ballet de *la Juive de Tolède* tous les jours, de dix heures du matin à quatre, et de minuit à trois heures du matin; outre cela, il faut qu'elles dansent chaque soir dans les deux ballets.

Cela me rappelle Rousseau qui prescrit de faire beaucoup marcher Émile. Je pensais ce soir, à minuit, en me promenant au frais sur le bord de la mer, avec les petites danseuses, d'abord que cette volupté sur-humaine de la fraîcheur de la brise de mer sous le ciel de Valence en présence de ces étoiles resplendissantes qui semblent tout près de vous, est inconnue à nos tristes pays brumeux. Cela seul vaut les quatre cents lieues à

faire, cela aussi empêche de penser à force de sensations. Je pensais que la chasteté de mes petites danseuses explique fort bien la marche que l'orgueil des hommes suit en Angleterre pour recréer tout doucement les mœurs du sérail au milieu d'une nation civilisée. On voit comment quelques-unes de ces jeunes filles d'Angleterre, d'ailleurs si belles et d'une physionomie si touchante, laissent un peu à désirer pour les idées. Malgré la liberté qui vient seulement d'être chassée de leur île et l'originalité admirable du caractère national, elles manquent d'idées intéressantes et d'originalité. Elles n'ont souvent de remarquable que la bizarrerie de leurs délicatesses. C'est tout simple, la pudeur des femmes en Angleterre, c'est l'orgueil de leurs maris. Mais quelque soumise que soit une esclave, sa société est bientôt à charge. De là, pour les hommes, la nécessité de s'enivrer tristement chaque soir (1), au

(1) Cet usage commence à tomber un peu dans la tres-bonne compagnie qui se francise comme partout; mais je parle de l'immense généralité.

lieu de passer comme en Italie leurs soirées avec leur maîtresse. En Angleterre, les gens riches ennuyés de leur maison et sous prétexte d'un exercice nécessaire font quatre ou cinq lieues tous les jours comme si l'homme était créé et mis au monde pour trotter. Ils usent ainsi le fluide nerveux par les jambes et non par le cœur. Après quoi ils osent bien parler de délicatesse féminine, et mépriser l'Espagne et l'Italie.

Rien de plus désoccupé au contraire que les jeunes Italiens ; le mouvement qui leur ôterait leur sensibilité leur est importun. Ils font de temps à autre une promenade de demie-lieue comme remède pénible pour la santé ; quant aux femmes, une Romaine ne fait pas en toute l'année les courses d'une jeune miss en une semaine.

Il me semble que l'orgueil d'un mari anglais exalte très-adroitement la vanité de sa pauvre femme. Il lui persuade surtout qu'il ne faut pas être *vulgaire*, et les mères qui préparent leurs filles pour trouver des maris ont fort bien saisi cette idée. De là la *mode* bien plus absurde et

bien plus despotique dans la raisonnable Angleterre qu'au sein de la France légère; c'est dans Bond-Street qu'a été inventé le *carefully careless*. En Angleterre la mode est un devoir, à Paris c'est un plaisir. La mode élève un bien autre mur d'airain à Londres entre New-Bond-Street et Fenchurch-Street, qu'à Paris entre la Chaussée d'Antin et la rue Saint-Martin. Les maris permettent volontiers cette folie aristocratique à leurs femmes en dédommagement de la masse énorme de tristesse qu'ils leur imposent. Je trouve bien l'image de la société des femmes en Angleterre, telle que l'a faite le taciturne orgueil des hommes dans les romans autrefois célèbres de miss Burney. Comme demander un verre d'eau quand on a soif est vulgaire, les héroïnes de miss Burney ne manquent pas de se laisser mourir de soif. Pour fuir la vulgarité l'on arrive à l'affectation la plus abominable.

Je compare la prudence d'un jeune Anglais de vingt-deux ans riche, à la profonde méfiance du jeune Italien du même âge. L'Italien y est forcé pour sa sûreté et la dépose cette méfiance, ou du

moins l'oublie dès qu'il est dans l'intimité, tandis que c'est précisément dans le sein de la société la plus tendre en apparence que l'on voit redoubler la prudence et la hauteur du jeune Anglais. J'ai vu dire: « Depuis sept mois je ne lui par» lais pas du voyage à Brighton ». Il s'agissait d'une économie obligée de quatre-vingts louis, et c'était un amant de vingt-deux ans parlant d'une maîtresse, femme mariée qu'il adorait; mais dans les transports de sa passion la *prudence* ne l'avait pas quitté, bien moins encore avait-il eu l'abandon de dire à cette maîtresse : je n'irai pas à Brighton, parce que cela me gênerait.

Remarquez que le sort de Gianone de P. et de cent autres, force l'Italien à la méfiance, tandis que le jeune *beau* Anglais n'est forcé à la prudence que par l'excès et la sensibilité maladive de sa vanité. Le Français étant aimable avec ses idées de tous les momens, dit tout à ce qu'il aime. C'est une habitude, sans cela il manquerait d'aisance et il sait que sans aisance il n'y a point de grâce.

C'est avec peine et la larme à l'œil que

j'ai osé écrire tout ce qui précède; mais puisqu'il me semble que je ne flatterais pas un roi, pourquoi dirais-je d'un pays autre chose que ce qui m'en semble, et qui *of course* peut être très-absurde, uniquement, parce que ce pays a donné naissance à la femme la plus aimable que j'aie connue?

Ce serait sous une autre forme de la bassesse monarchique. Je me contenterai d'ajouter qu'au milieu de tout cet ensemble de mœurs, parmi tant d'Anglaises victimes dans leur esprit de l'orgueil des hommes, comme il existe une originalité parfaite, il suffit d'une famille élevée loin des tristes restrictions destinées à reproduire les mœurs du sérail, pour donner des caractères charmans. Et que ce mot *charmant* est insignifiant malgré son étymologie, et commun pour rendre ce que je voudrais exprimer! La douce Imogène, la tendre Ophélie trouveraient bien des modèles vivans en Angleterre; mais ces modèles sont loin de jouir de la haute vénération unanimement accordée à la véritable Anglaise *accomplie*, destinée à satisfaire pleinement

à toutes les convenances et à donner à un mari toutes les jouissances de l'orgueil aristocratique le plus maladif et un bonheur à mourir d'ennui. (1)

Dans les grandes enfilades de quinze ou vingt pièces extrêmement fraîches et fort sombres, où les femmes italiennes passent leur vie mollement couchées sur des divans fort bas, elles entendent parler d'amour ou de musique six heures de la journée. Le soir au théâtre, cachées dans leur loge pendant quatre heures, elles entendent parler de musique ou d'amour.

Donc, outre le climat, la constitution de la vie est aussi favorable à la musique et à l'amour en Espagne et en Italie, qu'elle leur est contraire en Angleterre.

Je ne blâme ni n'approuve, j'observe.

---

(1) Voir Richardson. Les mœurs de la famille des Harlowe, traduites en manières modernes sont fréquentes en Angleterre : leurs domestiques valent mieux qu'eux.

## CHAPITRE XLVI.

### Suite de l'Angleterre.

J'AIME trop l'Angleterre et je l'ai trop peu vue pour en parler. Je me sers des observations d'un ami.

L'état actuel de l'Irlande (1822), y réalise pour la vingtième fois depuis deux siècles (1), cet état singulier de la société si fécond en résolutions courageuses, et si contraire à l'ennui, où des gens qui déjeunent gaiement ensemble peuvent se rencontrer dans deux heures sur un champ de bataille. Rien ne fait un appel plus énergique et plus direct à la disposition de l'âme la plus favorable aux passions tendres : le *naturel*. Rien n'éloigne davantage des deux grands vices anglais; le Cant et la Bashfulness, [hypocrisie de moralité et timidité orgueilleuse et souf-

(1) Le jeune enfant de Spencer brûlé vif en Irlande.

frante; voir le voyage de M. Eustace, en Italie. Si ce voyageur peint assez mal le pays, en revanche il donne une idée fort exacte de son propre caractère; et ce caractère, ainsi que celui de M. Beattie le poëte, (voir sa vie écrite par un ami intime), est malheureusement assez commun en Angleterre. Pour le prêtre honnête homme malgré sa place, voir les lettres de l'évêque de Landaff (1).]

On croirait l'Irlande assez malheureuse, ensanglantée comme elle l'est depuis deux siècles par la tyrannie peureuse et cruelle de l'Angleterre; mais ici fait son entrée dans l'état moral de l'Irlande un personnage terrible : Le prêtre....

Depuis deux siècles l'Irlande est à peu-près aussi mal gouvernée que la Sicile. Un parallèle approfondi de ces deux îles, en un volume de 500 pages, fâcherait bien des gens, et ferait tomber dans le ridicule bien des théories respectées. Ce qui est évident c'est que le plus heu-

(1) Réfuter autrement que par des injures le portrait d'une certaine classe d'Anglais présenté dans ces trois ouvrages, me semble la chose impossible.

*Satanick scool.*

reux de ces deux pays également gouvernés par des fous, au seul profit du petit nombre, c'est la Sicile. Ses gouvernans lui ont au moins laissé l'*amour* et la volupté; ils les lui auraient bien ravi aussi comme tout le reste, mais grâce au ciel il y a peu en Sicile de ce mal moral appelé loi et gouvernement. (1)

Ce sont les gens âgés et les prêtres qui font et font exécuter les lois, cela paraît bien à l'espèce de jalousie comique avec laquelle la volupté est poursuivie dans les îles britanniques. Le peuple y pourrait dire à ses gouvernans comme Diogène à Alexandre : « Contentez-vous de vos sinécures et laissez-moi, du moins, mon soleil. (2) »

---

(1) J'appelle *mal moral* en 1822, tout gouvernement qui n'a pas les deux chambres ; il n'y a d'exception que lorsque le chef du gouvernement est grand par la probité, miracle qui se voit en Saxe et à Naples.

(2) Voir dans le procès de la feue reine une liste curieuse des pairs avec les sommes qu'eux et leurs familles reçoivent de l'état. Par exemple, lord Lauderdale et sa famille 36,000 louis. Le demi-pot de bière nécessaire à la chétive subsistance du plus pauvre Anglais, paie un sou d'impôt au profit du noble pair. Et ce qui fait beaucoup à notre objet, ils le savent tous les

A force de lois, de règlemens, de contre-règlemens et de supplices, le gouvernement a créé en Irlande la pomme-de-terre, et la population de l'Irlande surpasse de beaucoup celle de la Sicile; c'est-à-dire l'on a fait venir quelques millions de paysans avilis et hébêtés, écrasés de travail et de misère, traînant pendant quarante ou cinquante ans une vie malheureuse sur les marais du vieil Érin, mais payant bien la dîme. Voilà un beau miracle. Avec la religion payenne, ces pauvres diables auraient au moins joui d'un bonheur; mais pas du tout, il faut adorer saint Patrick.

En Irlande on ne voit guère que des paysans plus malheureux que des sauvages. Seulement au lieu d'être cent mille comme ils seraient dans l'état de nature, ils sont huit millions (1), et font vivre richement cinq cents *absentees* à Londres et à Paris.

---

deux. Dès lors ni le lord ni le paysan n'ont plus assez de loisir pour songer à l'amour, ils aiguisent leurs armes, l'un en public et avec orgueil, l'autre en secret et avec rage (L'Yomanry et les Whiteboys).

(1) Plunkell, Craig, *Vie de Curran.*

La société est infiniment plus avancée en Écosse (1) où sous plusieurs rapports le gouvernement est bon (la rareté des crimes, la lecture, pas d'évêques, etc.). Les passions tendres y ont donc beaucoup plus de développement, et nous pouvons quitter les idées noires et arriver aux ridicules.

Il est impossible de ne pas apercevoir un fond de mélancolie chez les femmes écossaises. Cette mélancolie est surtout séduisante au bal où elle donne un singulier piquant à l'ardeur et à l'extrême empressement avec lesquels elles sautent leurs danses nationales. Édimbourg a un autre avantage, c'est de s'être soustrait à la vile omnipotence de l'or. Cette ville forme en cela aussi bien que pour la singulière et sauvage beauté du site, un contraste complet avec Londres. Comme Rome, la belle Édimbourg semble plutôt le séjour de la vie contempla

(1) Degré de civilisation du paysan Robert Burns et de sa famille; club de paysans où l'on payait deux sous par séance; questions qu'on y discutait. Voir les lettres de Burns.

tive. Le tourbillon sans repos et les intérêts inquiets de la vie active avec ses avantages et ses inconvéniens sont à Londres. Édimbourg me semble payer le tribut au malin par un peu de disposition à la pédanterie. Les temps où Marie Stuart habitait le vieux Holyrood, et où l'on assassinait Riccio dans ses bras, valaient mieux pour l'amour, et toutes les femmes en conviendront, que ceux où l'on discute si longuement et même en leur présence sur la préférence à accorder au système neptunien sur le volcanien de..... J'aime mieux la discussion sur le nouvel uniforme donné par le roi à ses gardes ou sur la pairie manquée de sir B. Bloomfield, qui occupait Londres lorsque je m'y trouvais, que la discussion pour savoir qui a le mieux exploré la nature des roches, de Werner ou de. . . . . .
Je ne dirai rien du terrible dimanche écossais, auprès duquel celui de Londres semble une partie de plaisir. Ce jour destiné à honorer le ciel, est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre. Ne marchons pas si vite, disait un Écossais en revenant de l'église à un

Français son ami, nous aurions l'air de nous promener (1).

Celui des trois pays où il y a le moins d'hypocrisie (*Cant*, voyez le New-Monthly Magazine de janvier 1822, tonnant contre Mozart et les *nozze di Figaro*, écrit dans un pays où l'on joue le Citizen. Mais ce sont les aristocrates qui, par tout pays achètent et jugent un journal littéraire et la littérature ; et depuis quatre ans ceux d'Angleterre ont fait alliance avec les évêques ); celui des trois pays où il y a, ce me semble, le moins d'hypocrisie, c'est l'Irlande ; on y trouve, au contraire, une vivacité étourdie et fort aimable. En Écosse, il y a la stricte observance le dimanche, mais le lundi on danse avec une joie et un abandon inconnus à Londres. Il y a beaucoup d'amour dans la classe des paysans en Écosse. La toute puissance de l'imagination a francisé ce pays au seizième siècle.

Le terrible défaut de la société anglaise, celui qui, en un jour donné, crée

(1) Le même fait en Amérique. En Écosse, étalage des titres.

une plus grande quantité de tristesse que la dette et ses conséquences, et même que la guerre à mort des riches contre les pauvres, c'est cette phrase que l'on me disait cet automne à Croydon, en présence de la belle statue de l'évêque: « Dans le monde aucun homme ne veut » se mettre en avant de peur d'être dé- » çu dans son attente. »

Qu'on juge quelles lois sous le nom de *pudeur* de tels hommes doivent imposer à leurs femmes et à leurs maîtresses!

## CHAPITRE XLVII.

### De l'Espagne.

L'Andalousie est l'un des plus aimables séjours que la volupté se soit choisis sur la terre. J'avais trois ou quatre anecdotes qui montraient de quelle manière mes idées sur les trois ou quatre actes de folie différens dont la réunion forme l'amour, sont vraies en Espagne; l'on me conseille de les sacrifier à la délicatesse française. J'ai eu beau protester que j'écrivais en langue française, mais non pas certes en *littérature française*. Dieu me préserve d'avoir rien de commun avec les littérateurs estimés aujourd'hui.

Les Maures, en abandonnant l'Andalousie y ont laissé leur architecture et presque leurs mœurs. Puisqu'il m'est impossible de parler des dernières dans la lan-

gue de madame de Sévigné, je dirai du moins de l'architecture moresque, que son principal trait consiste à faire que chaque maison ait un petit jardin entouré d'un portique élégant et svelte. Là, pendant les chaleurs insuportables de l'été, quand durant des semaines entières le thermomètre de Réaumur ne descend jamais et se soutient à trente degrés, il règne sous les portiques une obscurité délicieuse. Au milieu du petit jardin il y a toujours un jet d'eau dont le bruit uniforme et voluptueux est le seul qui trouble cette retraite charmante. Le bassin de marbre est environné d'une douzaine d'orangers et de lauriers-roses. Une toile épaisse en forme de tente recouvre tout le petit jardin, et le protégeant contre les rayons du soleil et de la lumière, ne laisse pénétrer que les petites brises qui sur le midi viennent des montagnes.

Là vivent et reçoivent les charmantes Andalouses à la démarche si vive et si légère; une simple robe de soie noire garnie de franges de la même couleur, et laissant apercevoir un coude-pied char-

mant, un teint pâle, des yeux où se peignent toutes les nuances les plus fugitives des passions les plus tendres et les plus ardentes; tels sont les êtres célestes qu'il m'est défendu de faire entrer en scène.

Je regarde le peuple espagnol comme le représentant vivant du moyen âge.

Il ignore une foule de petites vérités, (vanité puérile de ses voisins); mais il sait profondément les grandes et a assez de caractère et d'esprit pour suivre leurs conséquences jusque dans leurs effets les plus éloignés. Le caractère espagnol fait une belle opposition avec l'esprit français; dur, brusque, peu élégant, plein d'un orgueil sauvage, jamais occupé des autres : c'est exactement le contraste du quinzième siècle avec le dix-huitième.

L'Espagne m'est bien utile pour une comparaison : le seul peuple qui ait su résister à Napoléon me semble absolument pur d'honneur-bête, et de ce qu'il y a de bête dans l'honneur.

Au lieu de faire de belles ordonnances militaires, de changer d'uniforme tous les six mois et de porter de

Digitized by Google

grands éperons, il a le général *no importa* (1).

---

(1) Voir les charmantes lettres de M. Pecchio. L'Italie est pleine de gens de cette force; mais au lieu de se produire ils se tiennent tranquilles : *Paese della virtu sconosciuta.*

## CHAPITRE XLVIII.

### De l'amour allemand.

Si l'Italien, toujours agité entre la haine et l'amour, vit de passions, et le Français de vanité, c'est d'imagination que vivent les bons et simples descendans des anciens Germains. A peine sortis des intérêts sociaux les plus directs et les plus nécessaires à leur subsistance, on les voit avec étonnement s'élancer dans ce qu'ils appellent leur philosophie; c'est une espèce de folie douce, aimable, et surtout sans fiel. Je vais citer, non pas tout à fait de mémoire, mais sur des notes rapides, un ouvrage qui, quoique fait dans un sens d'opposition, montre bien, même par les admirations de l'auteur, l'esprit militaire dans tout son excès : c'est le voyage en Autriche, par M. Cadet-Gassicourt, en 1809. Qu'eût dit

le noble et généreux Dessaix, s'il eût vu le pur héroïsme de 95, conduire à cet exécrable égoïsme ?

Deux amis se trouvent ensemble à une batterie, à la bataille de Talaveyra, l'un comme capitaine-commandant, l'autre comme lieutenant. Un boulet arrive qui culbute le capitaine. Bon, dit le lieutenant tout joyeux, voilà François mort, c'est moi qui vais être capitaine. — Pas encore tout à fait, s'écrie François en se relevant, il n'avait été qu'étourdi par le boulet. Le lieutenant ainsi que son capitaine étaient les meilleurs garçons du monde, point méchans, seulement, un peu bêtes et enthousiastes de l'empereur; mais l'ardeur de la chasse et l'égoïsme furieux que cet homme avait su réveiller en le décorant du nom de gloire faisaient oublier l'humanité.

Au milieu du spectacle sévère donné par de tels hommes, se disputant aux parades de Shœnebrunn un regard du maître et un titre de baron, voici comment l'apothicaire de l'empereur décrit l'amour allemand, page 188 :

« Rien n'est plus complaisant, plus doux

qu'une Autrichienne. Chez elle l'amour est un culte, et quand elle s'attache à un Français elle l'adore dans toute la force du terme.

» Il y a des femmes légères et capricieuses partout, mais en général les Viennoises sont fidèles et ne sont nullement coquettes; quand je dis qu'elles sont fidèles, c'est à l'amant de leur choix, car les maris sont à Vienne comme partout. »

7 juin 1809.

La plus belle personne de Vienne a agréé l'hommage d'un ami à moi, M. M..., capitaine attaché au quartier-général de l'empereur. C'est un jeune homme doux et spirituel; mais certainement sa taille ni sa figure n'ont rien de remarquable.

Depuis quelques jours sa jeune amie fait la plus vive sensation parmi nos brillans officiers d'état-major, qui passent leur vie à fureter tous les coins de Vienne. C'est à qui sera le plus hardi; toutes les ruses de guerre possibles ont été employées; la maison de la belle a été mise en état de siége par les plus jolis et les plus riches. Les pages, les brillans colo-

nels, les généraux de la garde, les princes même sont allés perdre leur temps sous les fenêtres de la belle, et leur argent auprès de ses gens. Tous ont été éconduits. Ces princes n'étaient guère accoutumés à trouver de cruelles à Paris ou à Milan. Comme je riais de leur déconvenue avec cette charmante personne : « *Mais, mon Dieu*, me disait-elle, *est-* » *ce qu'ils ne savent pas que j'aime* » *M. M.....* »

Voilà un singulier propos et assurément fort indécent.

Page 290. « Pendant que nous étions à Shœnbrunn, je remarquai que deux jeunes gens attachés à l'empereur, ne recevaient jamais personne dans leur logement à Vienne. Nous les plaisantions beaucoup sur cette discrétion, l'un d'eux me dit un jour : je n'aurai pas de secret pour vous, une jeune femme de la ville s'est donnée à moi, sous la condition qu'elle ne quitterait jamais mon appartement, et que je ne recevrais qui que ce soit sans sa permission. Je fus curieux, dit le voyageur, de connaître cette recluse volontaire, et ma qualité de médecin me donnant

comme dans l'Orient un prétexte honnête, j'acceptai un déjeuner que mon ami m'offrit. Je trouvai une femme très-éprise, ayant le plus grand soin du ménage, ne désirant nullement sortir quoique la saison invitât à la promenade, et d'ailleurs convaincue que son amant la ramènerait en France.

» L'autre jeune homme, qu'on ne trouvait non plus jamais à son logement en ville, me fit bientôt après une confidence pareille. Je vis aussi sa belle; comme la première, elle était blonde, fort jolie, très-bien faite.

» L'une âgée de dix-huit ans était la fille d'un tapissier fort à son aise; l'autre qui avait environ vingt-quatre ans, était la femme d'un officier autrichien qui faisait la campagne à l'armée de l'archiduc Jean. Cette dernière poussa l'amour jusqu'à ce qui nous semblerait de l'héroïsme en pays de vanité. Non-seulement son ami lui fut infidèle, mais il se trouva dans le cas de lui faire les aveux les plus scabreux. Elle le soigna avec un dévouement parfait, et s'attachant par la gravité de la maladie de son amant, qui bientôt

fut en péril, elle ne l'en chérit peut-être que davantage.

» On sent qu'étranger et vainqueur, et toute la haute société de Vienne s'étant retirée à notre approche dans ses terres de Hongrie, je n'ai pu observer l'amour dans les hautes classes; mais j'en ai vu assez pour me convaincre que ce n'est pas de l'amour comme à Paris.

» Ce sentiment est regardé par les Allemands comme une vertu, comme une émanation de la divinité, comme quelque chose de mystique. Il n'est pas vif, impétueux, jaloux, tyrannique comme dans le cœur d'une Italienne. Il est profond et ressemble à l'illuminisme; il y a mille lieues de là, à l'Angleterre.

» Il y a quelques années, un tailleur de Leipsick, dans un accès de jalousie, attendit son rival dans le jardin public et le poignarda. On le condamna à perdre la tête. Les moralistes de la ville fidèles à la bonté et à la facilité d'émotion des Allemands, (faisant faiblesse de caractère), discutèrent le jugement, le trouvèrent sévère, et, établissant une comparaison entre le tailleur et Orosmane, ap-

pitoyèrent sur son sort. On ne put cependant faire réformer l'arrêt. Mais le jour de l'exécution, toutes les jeunes filles de Leipsick vêtues de blanc se réunirent et accompagnèrent le tailleur à l'échafaud, en jetant des fleurs sur sa route.

» Personne ne trouva cette cérémonie singulière; cependant dans un pays qui croit être raisonneur, on pouvait dire qu'elle honorait une espèce de meurtre. Mais c'était une cérémonie, et tout ce qui est cérémonie est sûr de n'être jamais ridicule en Allemagne. Voyez les cérémonies des cours des petits princes qui nous feraient mourir de rire, et semblent fort imposantes à Meinungen ou à Cœtten. Ils voient dans les six garde-chasses qui défilent devant leur petit prince, garni de son crachat, les soldats d'Hermann marchant à la rencontre des légions de Varus.

» Différence des Allemands à tous les autres peuples : ils s'exaltent par la méditation, au lieu de se calmer : seconde nuance : ils meurent d'envie d'avoir du caractère.

» Le séjour des cours ordinairement si

favorable au développement de l'amour, l'hébête en Allemagne. Vous n'avez pas d'idée de l'océan de minuties incompréhensibles et de petitesses qui forment ce qu'on appelle une cour d'Allemagne (1), même celle des meilleurs princes. (Munich, 1820).

» Quand nous arrivions avec un état-major, dans une ville d'Allemagne, au bout de la première quinzaine les dames du pays avaient fait leur choix. Mais ce choix était constant; et j'ai ouï dire que les Français étaient l'écueil de beaucoup de vertus irréprochables jusqu'à eux. »

. . . . . .

Les jeunes Allemands que j'ai rencontrés à Gœttingue, Dresde, Kœnigsberg, etc., sont élevés au milieu de systêmes prétendus philosophiques qui ne sont qu'une poésie obscure et mal écrite, mais sous le rapport moral, de la plus haute et sainte sublimité. Il me semble voir qu'ils ont hérité de leur moyen-âge, non le républicanisme, la défiance et le

(1) Voir les *Mémoires de la margrave de Bareuth*, et *Vingt ans de séjour à Berlin*, par M. Thiébaut.

coup de poignard, comme les Italiens, mais une forte disposition à l'enthousiasme et à la bonne foi. C'est pour cela que tous les dix ans ils ont un nouveau grand homme qui doit effacer tous les autres (Kant, Steding, Ficht, etc., etc.) (1).

Luther fit jadis un appel puissant au sens moral, et les Allemands se battirent trente ans de suite pour obéir a leur conscience. Belle parole et bien respecble, quelque absurde que soit la croyance; je dis respectable même pour l'artiste. Voir les combats dans l'âme de S..... entre le troisième commandement de Dieu : *Tu ne tueras point*, et ce qu'il croyait l'intérêt de la patrie.

L'on trouve de l'enthousiasme mystique pour les femmes et l'amour jusque dans Tacite, si toutefois cet écrivain n'a pas fait uniquement une satire de Rome (2).

---

(1) Voir en 1821 leur enthousiasme pour la tragédie du *Triomphe de la croix* qui fait oublier *Guillaume Tell*.

(2) J'ai eu le bonheur de rencontrer un homme de l'esprit le plus vif et en même temps savant comme dix savans allemands et exposant ce qu'il a découvert en termes clairs et précis. Si jamais M. F..... imprime,

Digitized by Google

L'on n'a pas plutôt fait cinq cents lieues en Allemagne que l'on distingue dans ce peuple désuni et morcelé, un fond d'enthousiasme doux et tendre plutôt qu'ardent et impétueux.

Si l'on ne voyait pas bien clairement cette disposition, l'on pourrait relire trois ou quatre des romans d'Auguste La Fontaine que la jolie Louise, reine de Prusse, fit chanoine de Magdebourg, en récompense d'avoir si bien peint *la vie paisible* (1).

Je vois une nouvelle preuve de cette disposition commune aux Allemands, dans le code autrichien qui exige l'aveu du coupable pour la punition de presque tous les crimes. Ce code, calculé pour un peuple où les crimes sont rares et plutôt un accès de folie chez un être faible, que la suite d'un intérêt courageux, raisonné, et en guerre constante avec

---

nous verrons le moyen-âge sortir brillant de lumière à nos yeux, et nous l'aimerons.

(1) Titre d'un des romans d'Auguste Lafontaine. *La Vie paisible* autre grand trait des mœurs Allemandes, c'est le *far niente* de l'Italien, c'est la critique physiologique du *Drosky* russe ou du *Horseback* anglais.

la société, est précisément le contraire de ce qu'il faut à l'Italie, où l'on cherche à l'implanter, mais c'est une erreur d'honnêtes gens.

J'ai vu les juges allemands en Italie se désespérer des sentences de mort, ou l'équivalent, les fers durs, qu'ils étaient obligés de prononcer sans l'aveu des coupables.

Digitized by Google

## CHAPITRE LXIX.

### Une journée à Florence.

Florence, 12 février 1819.

Ce soir j'ai trouvé dans une loge un homme qui avait quelque chose à solliciter auprès d'un magistrat de cinquante ans. Sa première demande a été : qu'elle est sa maîtresse? *chi avvicina adesso?* Ici toutes ces affaires sont de la dernière publicité, elles ont leurs lois, il y a la manière approuvée de se conduire qui est basée sur la justice, sans presque rien de conventionnel, autrement on est un *porco.*

Qu'y-a-t-il de nouveau, demandait hier un de mes amis, arrivant de Volterre? Après un mot de gémissement énergique sur Napoléon et les Anglais, on ajoute avec le ton du plus vif intérêt, « La Vitteleschi a changé d'amant : ce pauvre Gherardesca se désespère — qui a-t-elle pris?

— Montegalli, ce bel officier à moustaches, qui avait la principessa Colona, voyez-le là-bas au parterre, cloué sous sa loge; il est là toute la soirée, car le mari ne veut pas le voir à la maison, et vous apercevez près de la porte, le pauvre Gherardesca se promenant tristement et comptant de loin, les regards que son infidèle lance à son successeur. Il est très-changé, et dans le dernier désespoir; c'est en vain que ses amis veulent l'envoyer à Paris et à Londres. Il se sent mourir, dit-il, seulement à l'idée de quitter Florence. »

Chaque année, il y a vingt désespoirs pareils dans la haute société; j'en ai vu durer trois ou quatre ans. Ces pauvres diables sont sans nulle vergogne, et prennent pour confidens toute la terre. Au reste il y a peu de société ici, et encore quand on aime, on n'y va presque plus. Il ne faut pas croire que les grandes passions et les belles âmes soient communes nulle part, même en Italie; seulement des cœurs plus enflammés et moins étiolés par les mille petits soins de la vanité y trouvent des plaisirs délicieux, même dans les espèces subalternes d'amour. J'y ai vu l'a-

mour-caprice, par exemple, causer des transports et des momens d'ivresse, que la passion la plus éperdue n'a jamais amenés sous le méridien de Paris (1).

Je remarquais ce soir, qu'il y a des noms propres en italien, pour mille circonstances particulières de l'amour qui, en français, exigeraient des périphrases à n'en plus finir; par exemple l'action de se retourner brusquement, quand du parterre on lorgne dans sa loge la femme qu'on veut avoir, et que le mari ou le servant viennent à s'approcher du parapet de la loge.

Voici les traits principaux du caractère de ce peuple.

1°. L'attention accoutumée à être au service de passions profondes *ne peut pas* se mouvoir rapidement, c'est la différence la plus marquante du Français à l'Italien. Il faut voir un Italien s'embarquer dans une diligence, ou faire un payement, c'est là la *furia francese;* c'est pour cela

(1) De ce Paris qui a donné au monde Voltaire, Molière et tant d'hommes distingués par l'esprit; mais l'on ne peut pas tout avoir, et il y aurait peu d'esprit à en prendre de l'humeur.

Digitized by Google

qu'un Français des plus vulgaires, pour peu qu'il ne soit pas un fat spirituel à la Démasure, paraît toujours un être supérieur à une Italienne. (L'amant de la princesse D. à Rome.)

2°. Tout le monde fait l'amour et non pas en cachette comme en France, le mari est le meilleur ami de l'amant.

3°. Personne ne lit.

4°. Il n'y a pas de société. Un homme ne compte pas pour remplir et occuper sa vie sur le bonheur qu'il tire chaque jour, de deux heures de conversation et de jeu de vanité dans telle maison. Le mot *causerie* ne se traduit pas en italien. L'on parle quand on a quelque chose à dire pour le service d'une passion, mais rarement l'on parle pour bien parler et sur tous les sujets venus.

5°. Le *ridicule* n'existe pas en Italie.

En France nous cherchons à imiter tous les deux le même modèle et je suis juge compétent de la manière dont vous le copiez (1). En Italie je ne sais pas si cette

(1) Cette habitude des Français diminuant tous les jours, éloignera de nous les héros de Molière.

action singulière que je vois faire ne fait pas plaisir à celui qui la fait, et peut-être ne m'en ferait pas à moi-même.

Ce qui est affecté dans le langage ou dans les manières à Rome, est de bon ton ou inintelligible à Florence qui en est à cinquante lieues. On parle Français à Lyon comme à Nantes. Le vénitien, le napolitain, le génois, le piémontais sont des langues presqu'entièrement différentes et seulement parlées par des gens qui sont convenus de n'imprimer jamais que dans une langue commune, celle qu'on parle à Rome. Rien n'est absurde comme une comédie dont la scène est à Milan, et dont les personnages parlent romain. La langue italienne beaucoup plus faite pour être chantée que parlée, ne sera soutenue contre la clarté française qui l'envahit, que par la musique.

En Italie la crainte du pacha et de ses espions fait estimer l'*utile*; il n'y a pas du tout d'honneur-bête (1). Il est rem-

(1) Toutes les infractions à cet honneur sont *ridicules* dans les sociétés bourgeoises en France. Voir *la Petite Ville*, de M. Picard.

placé par une sorte de petite haine de société, appelée *petegolismo*.

Enfin donner un ridicule c'est se faire un ennemi mortel, chose fort dangereuse dans un pays où la force et l'office des gouvernemens se bornent à arracher l'impôt et à punir tout ce qui se distingue.

6°. *Le patriotisme d'antichambre.*

Cet orgueil qui nous porte à chercher l'estime de nos concitoyens, et à faire corps avec eux, expulsé de toute noble entreprise, vers l'an 1550, par le despotisme jaloux des petits princes d'Italie, a donné naissance à un produit barbare, à une espèce de *Caliban*, à un monstre plein de fureur et de sottise : *le patriotisme d'anticahmbre*, comme disait M. Turgot, à propos du siége de Calais (*le Soldat-laboureur* de ce temps là). J'ai vu ce monstre hébêter les gens les plus spirituels. Par exemple un étranger se fera mal vouloir même des jolies femmes s'il s'avise de trouver des défauts dans le peintre ou dans le poëte de ville, on lui dit fort bien et d'un grand sérieux, qu'il ne faut pas venir chez les gens pour s'en moquer, et on lui cite à ce sujet un mot de Louis XIV sur Versailles.



Digitized by Google

A Florence on dit : il *nostro* Benvenutti, comme à Brescia il *nostro* Arrici ; ils mettent sur le mot *nostro* une certaine emphase contenue et pourtant bien comique, à peu près comme le *Miroir* parlant avec onction de la musique nationale, et de M. Monsigny le musicien de l'Europe.

Pour ne pas rire au nez de ces braves patriotes, il faut se rappeler que, par suite des dissentions du moyen-âge, envenimées par la politique atroce des papes (1), chaque ville hait mortellement la cité voisine, et le nom des habitans de celle-ci passe toujours dans la première pour synonime de quelque grossier défaut. Les papes ont su faire de ce beau pays la patrie de la haine.

Ce patriotisme d'antichambre est la grande plaie morale de l'Italie, typhus délétère qui aura encore des effets funestes long-temps après qu'elle aura secoué le joug de ses petits p..... ridicules. Une des formes de ce patriotisme est la haine inexorable pour tout ce qui

(1) Voir l'excellente et curieuse *Histoire de l'Eglise*, par M. de Potter.

est étranger. Ainsi ils trouvent les Allemands bêtes, et se mettent en colère quand on leur dit : qu'a produit l'Italie dans le XVIII^me siecle, d'égal à Catherine II ou à Frédéric-le-Grand? où avez-vous un jardin anglais comparable au moindre jardin allemand, vous qui par votre climat avez un véritable besoin d'ombre?

7°. Au contraire des Anglais et des Français, les Italiens n'ont aucun préjugé politique; on y sait par cœur le vers de La Fontaine :

Votre ennemi c'est votre M.

L'aristocratie s'appuyant sur les prêtres et sur les sociétés bibliques, est pour eux un vieux tour de passe-passe qui les fait rire. En revanche un Italien a besoin de trois mois de séjour en France pour concevoir comment un marchand de draps peut être *ultrà*.

8°. Je mettrais pour dernier trait de caractère l'intolérance dans la discussion et la colère, dès qu'ils ne trouvent pas sous la main un argument à lancer contre celui de leur adversaire. Alors on les voit pâlir. C'est une des formes de l'extrême sensibi-

lité, mais ce n'est pas une de ses formes aimables; par conséquent c'est une de celles que j'admets le plus volontiers en preuve de son existence.

J'ai voulu voir l'amour éternel, et après bien des difficultés j'ai obtenu d'être présenté ce soir au chevalier C. et à sa maîtresse auprès de laquelle il vit depuis cinquante-quatre ans. Je suis sorti attendri de la loge de ces aimables vieillards; voilà l'art d'être heureux, art ignoré de tant de jeunes gens.

Il y a deux mois que j'ai vu monsignor R*** du quel j'ai été bien reçu parce que je lui portais des *Minerves*. Il était à sa maison de campagne avec madame D. qu'il *avvicina* comme on dit, depuis trente-quatre ans. Elle est encore belle, mais il y a un fond de mélancolie dans ce ménage, on l'attribue à la perte d'un fils empoisonné autrefois par le mari.

Ici, faire l'amour, n'est pas comme à Paris, voir sa maîtresse un quart-d'heure toutes les semaines, et le reste du temps, accrocher un regard ou un serrement de main : l'amant, l'heureux amant, passe quatre ou cinq heures de chacune de ses

journées avec la femme qu'il aime. Il lui parle de ses procès, de son jardin anglais, de ses parties de chasse, de son avancement, etc., etc. C'est l'intimité la plus complète et la plus tendre; il la tutoie en présence du mari, et partout.

Un jeune homme de ce pays, et fort ambitieux, à ce qu'il croyait, appelé à une grande place à Vienne (rien moins qu'ambassadeur), n'a pas pu se faire à l'absence. Il a remercié de la place au bout de six mois, et est revenu être heureux dans la loge de son amie.

Ce commerce de tous les instans, serait gênant en France, où il est nécessaire de porter dans le monde une certaine affectation, et où votre maîtresse vous dit fort bien : Monsieur un tel vous êtes maussade ce soir, *vous ne dites rien*. En Italie il ne s'agit que de dire à la femme qu'on aime tout ce qui passe par la tête, il faut exactement penser tout haut. Il y a un certain effet nerveux de l'intimité et de la franchise provoquant la franchise, que l'on ne peut attrapper que par-là. Mais il y a un grand inconvénient; on trouve que faire l'amour de cette manière para-

lyse tous les goûts, et rend insipides toutes les autres occupations de la vie. Cet amour-là est le meilleur remplaçant de la passion.

Nos gens de Paris qui en sont encore à concevoir *qu'on puisse être persan*, ne sachant que dire, s'écrieront que ces mœurs sont indécentes. D'abord je ne suis qu'historien, et puis je me réserve de leur démontrer un jour, par lourds raisonnemens, qu'en fait de mœurs, et pour le fond des choses, Paris ne doit rien à Bologne. Sans s'en douter, ces pauvres gens répètent encore leur catéchisme de trois sous.

12 juillet 1821. — A Bologne il n'y a point d'odieux dans la société. A Paris, le rôle de mari trompé est exécrable, ici (à Bologne) ce n'est rien, il n'y a pas de maris trompés. Les mœurs sont donc les mêmes, il n'y a que la haine de moins; le cavalier-servant de la femme est toujours ami du mari, et cette amitié cimentée par des services réciproques, survit bien souvent à d'autres intérêts. La plupart de ces amours durent cinq ou six ans, plusieurs toujours. On se quitte enfin quand on ne trouve plus

de douceur à se tout dire, et passé le premier mois de la rupture il n'y a pas d'aigreur.

Janvier 1822. — L'ancienne mode des cavaliers-servans, importée en Italie par Philippe II avec l'orgueil et les mœurs espagnoles, est entièrement tombée dans les grandes villes. Je ne connais d'exception que les Calabres, où toujours le frère aîné se fait prêtre, marie le cadet et s'établit le servant de sa belle-sœur et en même temps l'amant.

Napoléon a ôté le libertinage à la haute Italie et même à ce pays-ci (Naples).

Les mœurs de la génération actuelle des jolies femmes font honte à leurs mères; elles sont plus favorables à l'amour-passion. L'amour-physique a beaucoup perdu (1).

---

(1) Vers 1780, la maxime était :

Molti averne,
Un goderne,
E cambiar spesso.

Voyage de Shylock.

## CHAPITRE L.

### L'amour aux États-Unis.

Un gouvernement libre est un gouvernement qui ne fait point de mal aux citoyens, mais qui au contraire leur donne la sureté et la tranquillité. Mais il y a encore loin de là au bonheur, il faut que l'homme le fasse lui-même, car ce serait une âme bien grossière que celle qui se tiendrait parfaitement heureuse parce qu'elle jouirait de la sûreté et de la tranquillité. Nous confondons ces choses en Europe; accoutumés que nous sommes à des gouvernemens qui nous font du mal, il nous semble qu'en être délivré serait le suprême bonheur; semblables en cela à des malades travaillés par des maux douloureux. L'exemple de l'Amérique montre bien le contraire. Là, le gouvernement s'acquitte fort bien de son office, et ne fait de mal à personne.

Mais comme si le destin voulait déconcerter et démentir toute notre philosophie, ou plutôt l'accuser de ne pas connaître tous les élémens de l'homme, éloignés comme nous le sommes depuis tant de siècles par le malheureux état de l'Europe de toute véritable expérience, nous voyons que lorsque le malheur venant des gouvernemens manque aux Américains, ils semblent se manquer à eux-mêmes. On dirait que la source de la sensibilité se tarit chez ces gens-là. Ils sont justes, ils sont raisonnables, et ils ne sont point heureux.

L. B...., c'est-à-dire les ridicules conséquences et règles de conduite que des esprits bizarres déduisent de ce recueil de poëmes et de chansons, suffit-elle pour causer tout ce malheur? L'effet me semble bien considérable pour la cause.

M. de Volney racontait que se trouvant à table à la campagne, chez un brave Américain, homme à son aise et environné d'enfans déjà grands, il entre un jeune homme dans la salle. « Bonjour, William, dit le père de famille, asseyez-vous. Vous vous portez bien à ce que je vois. »

Le voyageur demanda qui était ce jeune homme : C'est le second de mes fils ; — Et d'où vient-il ? — De Canton.

L'arrivée d'un fils des bouts de l'univers ne faisait pas plus de sensation.

Toute l'attention semble employée aux arrangemens raisonnables de la vie, et à prévenir tous les inconvéniens : arrivés enfin au moment de recueillir le fruit de tant de soins et d'un si long esprit d'ordre, il ne se trouve plus de vie de reste pour jouir.

On dirait que les enfans de Penn n'ont jamais lu ce vers qui semble leur histoire :

Et propter vitam, vivendi perdere causas.

Les jeunes gens des deux sexes lorsque l'hiver est venu, qui comme en Russie est la saison gaie du pays, courent ensemble en traîneaux sur la neige le jour et la nuit, ils font des courses de quinze ou vingt milles fort gaiement et sans personne pour les surveiller ; et il n'en résulte jamais d'inconvénient.

Il y a la gaieté physique de la jeunesse qui passe bientôt avec la chaleur du sang

et qui est finie à vingt-cinq ans : je ne vois pas les passions qui font jouir. Il y a tant d'*habitude de raison* aux États-Unis, que la cristallisation en a été rendue impossible.

J'admire ce bonheur et ne l'envie pas ; c'est comme le bonheur d'êtres d'une espèce différente et inférieure. J'augure beaucoup mieux des Florides et de l'Amérique méridionale (1).

Ce qui fortifie ma conjecture sur celle du Nord, c'est le manque absolu d'artistes et d'écrivains. Les États-Unis ne nous ont pas encore envoyé une scène de tragédie, un tableau ou une vie de Washington.

---

(1) Voir les mœurs des îles Açores : l'amour de Dieu et l'autre amour y occupent tous les instans. La religion chrétienne interprétée par les jésuites est beaucoup moins ennemie de l'homme, en ce sens, que le protestantisme anglais ; elle permet au moins de danser le dimanche ; et un jour de plaisir sur sept, c'est beaucoup pour le cultivateur qui travaille assidûment les six autres.

Digitized by Google

## CHAPITRE LI.

**De l'amour en Provence jusqu'à la conquête de Toulouse, en 1328, par les barbares du Nord.**

L'AMOUR eut une singulière forme en Provence, depuis l'an 1100 jusqu'en 1328. Il y avait une législation établie pour les rapports des deux sexes en amour, aussi sévère et aussi exactement suivie que peuvent l'être aujourd'hui les lois du *point d'honneur*. Celles de l'amour faisaient d'abord abstraction complète des droits sacrés des maris. Elles ne supposaient aucune hypocrisie. Ces lois prenant la nature humaine telle qu'elle est devaient produire beaucoup de bonheur.

Il y avait la manière officielle de se déclarer amoureux d'une femme, et celle d'être agréé par elle en qualité d'amant. Après tant de mois de cour d'une certaine façon, on obtenait de lui baiser la main. La société, jeune encore, se plaisait

dans les formalités et les cérémonies qui alors montraient la civilisation, et qui aujourd'hui feraient mourir d'ennui. Le même caractère se retrouve dans la langue des Provençaux, dans la difficulté et l'entrelacement de leurs rimes, dans leurs mots masculins et féminins pour exprimer le même objet; enfin dans le nombre infini de leurs poëtes. Tout ce qui est *forme* dans la société, et qui aujourd'hui est si insipide, avait alors toute la fraîcheur et la saveur de la nouveauté.

Après avoir baisé la main d'une femme, on s'avançait de grade en grade à force de mérite et sans passe-droits. Il faut bien remarquer que si les maris étaient toujours hors de la question, d'un autre côté l'avancement officiel des amans s'arrêtait à ce que nous appellerions les douceurs de l'amitié la plus tendre entre personnes de sexes différens (1). Mais après plusieurs mois ou plusieurs années d'épreuve, une femme étant parfaitement sûre du caractère et de la discrétion d'un

(1) Mémoires de la vie de Chabanon, écrits par lui-même. Les coups de canne au plafond.

homme, cet homme ayant avec elle toutes les apparences et toutes les facilités que donne l'amitié la plus tendre, cette amitié devait donner à la vertu de bien fortes alarmes.

J'ai parlé de passe-droits, c'est qu'une femme pouvait avoir plusieurs amans, mais un seul dans les grades supérieurs. Il semble que les autres ne pouvaient pas être avancés beaucoup au delà du degré d'*amitié* qui consistait à lui baiser la main et à la voir tous les jours. Tout ce qui nous reste de cette singulière civilisation est en vers et en vers rimés de la manière la plus baroque et la plus difficile; il ne faut pas s'étonner si les notions que nous tirons des ballades des troubadours, sont vagues et peu précises. On a trouvé jusqu'à un contrat de mariage en vers. Après la conquête, en 1328, pour cause d'hérésie, les papes prescrivirent à plusieurs reprises de brûler tout ce qui était écrit dans la langue vulgaire. L'astuce italienne proclamait le latin la seule langue digne de gens aussi spirituels. Ce serait une mesure bien avantageuse si l'on pouvait la renouveler en 1822.

Tant de publicité et d'officiel dans l'amour semblent au premier aspect ne pas s'accorder avec la vraie passion. Si la dame disait à son servant : Allez pour l'amour de moi visiter la tombe de notre seigneur Jésus-Christ à Jérusalem, vous y passerez trois ans et reviendrez ensuite; l'amant partait aussitôt : hésiter un instant l'aurait couvert de la même ignominie qu'aujourd'hui une faiblesse sur le point d'honneur. La langue de ces gens-là a une finesse extrême pour rendre les nuances les plus fugitives du sentiment. Une autre marque que ces mœurs étaient fort avancées sur la route de la véritable civilisation, c'est qu'à peine sortis des horreurs du moyen âge, et de la féodalité où la force était tout, nous voyons le sexe le plus faible moins tyrannisé qu'il ne l'est *légalement* aujourd'hui; nous voyons les pauvres et faibles créatures qui ont le plus à perdre en amour et dont les agrémens disparaissent le plus vite, maîtresses du destin des hommes qui les approchent. Un exil de trois ans en Palestine, le passage d'une civilisation pleine de gaîté au fanatisme et à l'ennui d'un camp

de croisés devait être pour tout autre qu'un chrétien exalté, une corvée fort pénible. Que peut faire à son amant une femme lâchement abandonnée par lui à Paris ?

Il n'y a qu'une réponse que je vois d'ici : aucune femme de Paris qui se respecte n'a d'amant. On voit que la prudence a droit de conseiller bien plus aux femmes d'aujourd'hui de ne pas se livrer à l'amour-passion. Mais une autre prudence qu'assurément je suis loin d'approuver, ne leur conseille-t-elle pas de se venger avec l'amour-physique ? Nous avons gagné à notre hypocrisie et à notre ascétisme (1), non pas un hommage rendu à la vertu, l'on ne contredit jamais impunément la nature, mais qu'il y a moins de bonheur sur la terre et infiniment moins d'inspirations généreuses.

Un amant qui, après dix ans d'intimité abandonnait sa pauvre maîtresse parce qu'il s'apercevait qu'elle avait trente-deux ans, était perdu d'honneur dans l'aimable

(1) Principe ascétique de Jérémie Bentham.

Digitized by Google

Provence; il n'avait d'autre ressource que de s'enterrer dans la solitude d'un cloître. Un homme non pas généreux, mais simplement prudent, avait donc intérêt à ne pas jouer alors plus de passion qu'il n'en avait.

Nous devinons tous cela, car il nous reste bien peu de monumens donnant des notions exactes.....

Il faut juger l'ensemble des mœurs d'après quelques faits particuliers. Vous connaissez l'anecdote de ce poëte qui avait offensé sa dame, après deux ans de désespoir elle daigna enfin répondre à ses nombreux messages et lui fit dire que s'il se faisait arracher un *ongle* et qu'il lui fit présenter cet ongle par cinquante chevaliers amoureux et fidèles, elle pourrait peut-être lui pardonner. Le poëte se hâta de se soumettre à l'opération douloureuse. Cinquante chevaliers bien venus de leurs dames allèrent présenter cet ongle à la belle offensée avec toute la pompe possible. Cela fit une cérémonie aussi imposante que l'entrée d'un des princes du sang dans une des villes du royaume. L'amant couvert des livrées du

Digitized by Google

repentir suivait de loin son ongle. La dame, après avoir vu s'accomplir toute la cérémonie qui fut fort longue daigna lui pardonner; il fut réintégré dans toutes les douceurs de son premier bonheur. L'histoire dit qu'ils passèrent ensemble de longues et heureuses années. Il est sûr que les deux ans de malheur prouvent une passion véritable et l'auraient fait naître quand elle n'eut pas existé avec cette force auparavant.

Vingt anecdotes que je pourrais citer montrent partout une galanterie aimable, spirituelle et conduite entre les deux sexes sur les principes de la justice; je dis galanterie, car en tout temps l'amour-passion est une exception plus curieuse que fréquente, et l'on ne saurait lui imposer de lois. En Provence, ce qu'il peut y avoir de calculé et de soumis à l'empire de la raison était fondé sur la justice et sur l'égalité de droits entre les deux sexes, voilà ce que j'admire surtout comme éloignant le malheur autant qu'il est possible. Au contraire, la monarchie absolue sous Louis XV, était parvenue à mettre à la mode la scélérat-

tesse et la noirceur dans ces mêmes rapports (1).

Quoique cette jolie langue provençale si remplie de délicatesse et si tourmentée par la rime (2), ne fut pas probablement celle du peuple, les mœurs de la haute classe avaient passé aux classes inférieures très-peu grossières alors en Provence, parce qu'elles avaient beaucoup d'aisance. Elles étaient dans les premières joies d'un commerce fort prospère et fort riche. Les habitans des rives de la Méditerranée venaient de s'apercevoir (au neuvième siècle) que faire le commerce en hasardant quelques barques sur cette mer était moins pénible et presque aussi amusant que de détrousser les passans sur le grand chemin voisin, à la suite de quelque petit seigneur féodal. Peu après, les Provençaux du dixième siècle virent chez les Arabes qu'il y avait des

---

(1) Il faut avoir entendu parler l'aimable général Laclos, Naples, 1802. Si l'on n'a pas eu ce bonheur, l'on peut ouvrir la *Vie privée du maréchal de Richelieu*, neuf volumes bien plaisamment rédigés.

(2) Née à Narbonne; mélange de latin et d'Arabe.

plaisirs plus doux que piller, violer et se battre.

Il faut considérer la Méditerranée comme le foyer de la civilisation européenne. Les bords heureux de cette belle mer si favorisée par le climat l'étaient encore par l'état prospère des habitans et par l'absence de toute religion ou législation triste. Le génie éminemment gai des Provençaux d'alors avait traversé la religion chrétienne sans en être altéré.

Nous voyons une vive image d'un effet semblable de la même cause dans les villes d'Italie dont l'histoire nous est parvenue d'une manière plus distincte et qui d'ailleurs ont été assez heureuses pour nous laisser le Dante, Pétrarque et la peinture.

Les Provençaux ne nous ont pas légué un grand poëme, comme la *Divine Comédie*, dans lequel viennent se réfléchir toutes les particularités des mœurs de l'époque. Ils avaient, ce me semble, moins de passion et beaucoup plus de gaieté que les Italiens. Ils tenaient de leurs voisins les Maures d'Espagne, cette agréa-

ble manière de prendre la vie. L'amour régnait avec l'allégresse, les fêtes et les plaisirs dans les châteaux de l'heureuse Provence.

Avez-vous vu à l'Opéra la finale d'un bel opéra-comique de Rossini, tout est gaieté, beauté, magnificence idéale sur la scène. Nous sommes à mille lieues des vilains côtés de la nature humaine. L'opéra finit, la toile tombe, les spectateurs s'en vont, le lustre s'élève, on éteint les quinquets. L'odeur de lampe mal éteinte remplit la salle, le rideau se relève à moitié, l'on aperçoit des polissons sales et mal vêtus se démener sur la scène, ils s'y agitent d'une manière hideuse, ils y tiennent la place des jeunes femmes qui la remplissaient de leurs grâces il n'y a qu'un instant.

Tel fut pour le royaume de Provence l'effet de la conquête de Toulouse par l'armée des croisés. Au lieu d'amour, de grâces et de gaieté, on eut les barbares du Nord et saint Dominique. Je ne noircirai point ces pages du récit à faire dresser les cheveux, des horreurs de l'inquisition dans toute la ferveur de la jeu-

nesse. Quant aux barbares, c'étaient nos pères ; ils tuaient et saccageaient tout ; ils détruisaient pour le plaisir de détruire ce qu'ils ne pouvaient emporter ; une rage sauvage les animait contre tout ce qui portait quelque trace de civilisation, surtout ils n'entendaient pas un mot de cette belle langue du Midi, et leur fureur en était redoublée. Fort superstitieux, et guidés par l'affreux saint Dominique, ils croyaient gagner le ciel en tuant des Provençaux. Tout fut fini pour ceux-ci, plus d'amour, plus de gaieté, plus de poésie ; moins de vingt ans après la conquête (1335), ils étaient presque aussi barbares et aussi grossiers que les Français (1), que nos pères.

D'où était tombée dans ce coin du monde cette charmante forme de civilisation qui pendant deux siècles fit le bonheur des hautes classes de la société ? Des Maures d'Espagne apparemment.

---

(1) Voir l'*État de la puissance militaire de la Russie*, véridique ouvrage du général sir Robert Wilson.

## CHAPITRE LII.

### La Provence au XII^me^. siècle.

Je vais traduire une anecdote des manuscrits provençaux; le fait que l'on va lire eut lieu vers l'an 1180, et l'histoire fut écrite vers 1250 (1); l'anecdote est assurément fort connue : toute la nuance des mœurs est dans le style. Je supplie qu'on me permette de traduire mot à mot et sans chercher aucunement l'élégance du langage actuel.

« Monseigneur Raymond de Roussillon fut un vaillant baron ainsi que le savez, et eut pour femme madona Marguerite, la plus belle femme que l'on connût en ce temps, et la plus douée de toutes belles qualités, de toute valeur et de toute

(1) Le manuscrit est à la bibliothéque Laurentiana. M. Raynouard le rapporte au tome V de *ses Troubadours*, page 189. Il y a plusieurs fautes dans son texte; il a trop loué et trop peu connu les troubadours.

courtoisie. Il arriva ainsi que Guillaume de Cabstaing, qui fut fils d'un pauvre chevalier du château Cabstaing, vint à la cour de monseigneur Raymond de Roussillon, se présenta à lui et lui demanda s'il lui plaisait qu'il fût varlet de sa cour. Monseigneur Raymond, qui le vit beau et avenant, lui dit qu'il fût le bienvenu, et qu'il demeurât en sa cour. Ainsi Guillaume demeura avec lui et sut si gentement se conduire que petits et grands l'aimaient; et il sut tant se distinguer que monseigneur Raymond voulut qu'il fût donzel de madona Marguerite sa femme; et ainsi fut fait. Adonc s'efforça Guillaume de valoir encore plus et en dits et en faits. Mais ainsi comme il a coutume d'avenir en amour, il se trouva qu'amour voulut prendre madona Marguerite et enflammer sa pensée. Tant lui plaisait le faire de Guillaume, et son dire, et son semblant, qu'elle ne put se tenir un jour de lui dire : Or ça, dis-moi, Guillaume, si une femme te faisait semblant d'amour, oserais-tu bien l'aimer? Guillaume qui s'en était aperçu lui répondit tout franchement : Oui, bien ferais-je, ma dame,

pourvu seulement que le semblant fût véritier. — Par saint Jean! fit la dame, bien avez répondu comme un homme de valeur; mais à présent je te veux éprouver si tu pourras savoir et connaître en fait de semblans quels sont de vérité et quels non.

» Quand Guillaume eut entendu ces paroles, il répondit : Ma dame, qu'il soit ainsi comme il vous plaira.

» Il commença à être pensif, et Amour aussitôt lui chercha guerre; et les pensers qu'Amour envoie aux siens lui entrèrent dans le tout profond du cœur, et de là en avant il fut des servans d'amour et commença à trouver (1) de petits couplets avenans et gais, et des chansons à danser et des chansons de chant (2) plaisant, par quoi il était fort agréé, et plus de celle pour laquelle il chantait. Or, Amour qui accorde à ses servant leur récompense quand il lui plaît, voulut à Guillaume donner le prix du sien; et le voilà qui commence à prendre la dame

(1) Faire.
(2) Il inventait les airs et les paroles.

si fort de pensers et de réflexions d'amour que ni jour ni nuit elle ne pouvait reposer, songeant à la valeur et à la prouesse qui en Guillaume s'était si copieusement logée et mise.

» Un jour il arriva que la dame prit Guillaume et lui dit : Guillaume, or ça, dis-moi, t'es-tu à cette heure aperçu de mes semblans, s'ils sont véritables ou mensongers ? Guillaume répond : Madona, ainsi Dieu me soit en aide, du moment en ça que j'ai été votre servant il ne m'a pu entrer au cœur nulle pensée que vous ne fussiez la meilleure qui onc naquit et la plus véritable et en paroles et en semblans. Cela je crois et croirai toute ma vie ; et la dame répondit :

» Guillaume, je vous dis que si Dieu m'aide que ja ne serez par moi trompé, et que vos pensers ne seront pas vains ni perdus. Et elle étendit les bras et l'embrassa doucement dans la chambre où ils étaient tous deux assis, et ils commencèrent leur druerie (1) ; et il ne tarda guère que les médisans que Dieu ait

(1) A far all' amore.

en ire, se mirent à parler et à deviser de leur amour, à propos des chansons que Guillaume faisait, disant qu'il avait mis son amour en madame Marguerite, et tant dirent-ils à tort et à travers que la chose vint aux oreilles de monseigneur Raymond. Alors il fut grandement peiné et fort grièvement triste, d'abord parce qu'il lui fallait perdre son compagnon-écuyer qu'il aimait tant, et plus encore pour la honte de sa femme.

» Un jour il arriva que Guillaume s'en était allé à la chasse à l'épervier avec un écuyer seulement; et monseigneur Raymond fit demander où il était; et un valet lui répondit qu'il était allé à l'épervier, et tel qui le savait ajouta qu'il était en tel endroit. Sur-le-champ Raymond prend des armes cachées et se fait amener son cheval, et prend tout seul son chemin vers cet endroit où Guillaume était allé : tant il chevaucha qu'il le trouva. Quand Guillaume le vit venir, il s'en étonna beaucoup, et sur-le-champ il lui vint de sinistres pensées, et il s'avança à sa rencontre et lui dit : Seigneur, soyez le bien arrivé. Comment êtes-vous ainsi seul?

Digitized by Google

Monseigneur Raymond répondit : Guillaume, c'est que je vais vous cherchant pour me divertir avec vous. N'avez-vous rien pris? Je n'ai guère pris, seigneur, car je n'ai guère trouvé; et qui peu trouve ne peut guères prendre, comme dit le proverbe. Laissons là désormais cette conversation, dit monseigneur Raymond, et, par la foi que vous me devez, dites-moi vérité sur tous les sujets que je vous voudrai demander. Par Dieu, seigneur, dit Guillaume, si cela est chose à dire, bien vous la dirai-je. Je ne veux ici aucune subtilité, ainsi dit monseigneur Raymond, mais vous me direz tout entièrement sur tout ce que je vous demanderai. Seigneur, autant qu'il vous plaira me demander, dit Guillaume, autant vous dirai-je la vérité. Et monseigneur Raymond demande : Guillaume, si Dieu et la sainte foi vous vaut, avez-vous une maîtresse pour qui vous chantiez ou pour laquelle Amour vous étreigne? Guillaume répond : Seigneur, et comment ferais-je pour chanter, si Amour ne me pressait pas? Sachez la vérité, monseigneur, qu'Amour m'a tout en son

pouvoir. Raymond répond : Je veux bien le croire, qu'autrement vous ne pourriez pas si bien chanter; mais je veux savoir s'il vous plaît qui est votre dame. Ah! seigneur, au nom de Dieu, dit Guillaume, voyez ce que vous me demandez. Vous savez trop bien qu'il ne faut pas nommer sa dame, et que Bernard de Ventadour dit :

En une chose ma raison me sert (1),
Que jamais homme ne m'a demandé ma joie,
Que je ne lui en aie menti volontiers.
Car cela ne me semble pas bonne doctrine
Mais plutôt folie et acte d'enfant,
Que quiconque est bien traité en amour
En veuille ouvrir son cœur à un autre homme,
A moins qu'il ne puisse le servir et l'aider.

» Monseigneur Raymond répond : et je vous donne ma foi que je vous servirai selon mon pouvoir. Raymond en dit tant que Guillaume lui répondit :

» Seigneur, il faut que vous sachiez que j'aime la sœur de madame Marguerite votre femme et que je pense en avoir échange d'amour. Maintenant que vous le savez,

(1) On traduit mot à mot les vers provençaux cités par Guillaume.

je vous prie de venir à mon aide ou du moins de ne pas me faire dommage. Prenez main et foi, fit Raymond, car je vous jure et vous engage que j'emploierai pour vous tout mon pouvoir; et alors il lui donna sa foi, et quand il la lui eut donnée Raymond lui dit : Je veux que nous allions à son château, car il est près d'ici. — Et je vous en prie, fit Guillaume, par Dieu. Et ainsi ils prirent leur chemin vers le château de *Liet*. Et quand ils furent au château ils furent bien accueillis par *En* (1) Robert de Tarascon qui était mari de madame Agnès, la sœur de madame Marguerite, et par madame Agnès elle-même. Et monseigneur Raymond prit madame Agnès par la main, il la mena dans la chambre, et ils s'assirent sur le lit. Et monseigneur Raymond dit : Maintenant dites-moi, belle sœur, par la foi que vous me devez, aimez-vous d'amour? Et elle dit : Oui, seigneur. — Et qui? fit-il. — Oh! cela, je ne vous le dis pas, répondit-elle; et quels discours me tenez vous là?

---

(1) *En*, manière de parler parmi les provençaux, que nous traduisons par *le sire*.

» A la fin tant la pria qu'elle dit qu'elle aimait Guillaume de Cabstaing. Elle dit cela parce que elle voyait Guillaume triste et pensif, et elle savait bien comme quoi il aimait sa sœur; et ainsi elle craignait que Raymond n'eût de mauvaises pensées de Guillaume. Une telle réponse causa une grande joie à Raymond. Agnès conta tout à son mari, et le mari lui répondit qu'elle avait bien fait, et lui donna parole qu'elle avait la liberté de faire ou dire tout ce qui pourrait sauver Guillaume. Agnès n'y manqua pas. Elle appela Guillaume dans sa chambre tout seul, et resta tant avec lui, que Raymond pensa qu'il devait avoir eu d'elle plaisir d'amour; et tout cela lui plaisait, et il commença à penser que ce que on lui avait dit de lui n'était pas vrai et qu'on parlait en l'air. Agnès et Guillaume sortirent de la chambre, le soupé fut préparé, et l'on soupa en grande gaieté. Et après souper Agnès fit préparer le lit des deux proche de la porte de sa chambre, et si bien firent de semblant en semblant la dame et Guillaume, que Raymond crut qu'il couchait avec elle.

Digitized by Google

» Et le lendemain ils dînèrent au château avec grande allégresse, et après dîner ils partirent avec tous les honneurs d'un noble congé et vinrent à Roussillon. Et aussitôt que Raymond le put, il se sépara de Guillaume et s'en vint à sa femme, et lui conta ce qu'il avait vu de Guillaume et de sa sœur, de quoi eut sa femme une grande tristesse toute la nuit. Et le lendemain elle fit appeler Guillaume, et le reçut mal, et l'appela faux ami et traître. Et Guillaume lui demanda merci, comme homme qui n'avait faute aucune de ce dont elle l'accusait, et lui conta tout ce qui s'était passé mot à mot. Et la femme manda sa sœur, et par elle sut bien que Guillaume n'avait pas tort. Et pour cela elle lui dit et commanda qu'il fît une chanson par laquelle il montrât qu'il n'aimait aucune femme excepté elle, et alors il fit la chanson qui dit :

La douce pensée
Qu'amour souvent me donne.

Et quand Raymond de Roussillon ouït la chanson que Guillaume avait faite pour sa femme, il le fit venir pour lui parler

assez loin du château, et il lui coupa la tête qu'il mit dans un carnier, il lui tira le cœur du corps et il le mit avec la tête. Il s'en alla au château, il fit rôtir le cœur et apporter à table à sa femme, et il le lui fit manger sans qu'elle le sût. Quand elle l'eut mangé, Raymond se leva et dit à sa femme que ce qu'elle venait de manger était le cœur du seigneur Guillaume de Cabstaing, et lui montra la tête et lui demanda si le cœur avait été bon à manger. Et elle entendit ce qu'il disait et vit et connut la tête du seigneur Guillaume. Elle lui répondit et dit que le cœur avait été si bon et savoureux, que jamais autre manger ou autre boire ne lui ôterait de la bouche le goût que le cœur du seigneur Guillaume y avait laissé. Et Raymond lui courut sus avec une épée. Elle se prit à fuir, se jetta d'un balcon en bas et se cassa la tête.

» Cela fut su dans toute la Catalogne et dans toutes les terres du roi d'Aragon. Le roi Alphonse et tous les barons de ces contrées eurent grande douleur et grande tristesse de la mort du seigneur Guillaume et de la femme que Raymond



Digitized by Google

avait aussi laidement mis à mort. Ils lui firent la guerre à feu et à sang. Le roi Alphonse d'Aragon ayant pris le château de Raymond, il fit placer Guillaume et sa dame dans un monument devant la porte de l'église d'un bourg nommé Perpignac. Tous les parfaits amans, toutes les parfaites amantes prièrent Dieu pour leurs âmes. Le roi d'Aragon prit Raymond, le fit mourir en prison et donna tous ses biens aux parens de Guillaume et aux parens de la femme qui mourut pour lui. »

## CHAPITRE LIII.

### L'Arabie.

C'est sous la tente noirâtre de l'Arabe-Bédoin qu'il faut chercher le modèle et la patrie du véritable amour. Là comme ailleurs la solitude et un beau climat ont fait naître la plus noble des passions du cœur humain, celle qui pour trouver le bonheur a besoin de l'inspirer au même degré qu'elle le sent.

Il fallait, pour que l'amour parût tout ce qu'il peut être dans le cœur de l'homme, que l'égalité entre la maîtresse et son amant fût établie autant que possible. Elle n'existe point cette égalité dans notre triste occident : une femme quittée est malheureuse ou déshonorée. Sous la tente de l'Arabe, la foi donnée *ne peut pas* se violer. Le mépris et la mort suivent immédiatement ce crime.

La générosité est si sacrée chez ce peu-

Digitized

ple qu'il est permis de *voler* pour donner. D'ailleurs les dangers y sont de tous les jours et la vie s'écoule toute pour ainsi dire dans une solitude passionnée. Même réunis les Arabes parlent peu.

Rien ne change chez l'habitant du désert ; tout y est éternel et immobile. Les mœurs singulières, dont je ne puis, par ignorance, que donner une faible esquisse, existaient probablement dès le temps d'Homère (1). Elles ont été décrites pour la première fois vers l'an 600 de notre ère, deux siècles avant Charlemagne.

On voit que c'est nous qui fûmes les barbares à l'égard de l'Orient quand nous allâmes le troubler par nos croisades (2). Aussi devons-nous ce qu'il y a de noble dans nos mœurs à ces croisades et aux Maures d'Espagne.

Si nous nous comparons aux Arabes, l'orgueil de l'homme prosaïque sourira de pitié. Nos arts sont extrêmement supérieurs aux leurs, nos législations sont en apparence encore plus supérieures ; mais

(1) 900 ans avant Jésus-Christ.
(2) 1095.

je doute que nous l'emportions dans l'art du bonheur domestique : il nous a toujours manqué bonne foi et simplicité ; dans les relations de famille le trompeur est le premier malheureux. Il n'y a plus de sécurité pour lui : toujours injuste il a toujours peur.

A l'origine des plus anciens monumens historiques, nous voyons les Arabes divisés de toute antiquité en un grand nombre de tribus indépendantes, errant dans le désert. Suivant que ces tribus pouvaient, avec plus ou moins de facilité, pourvoir aux premiers besoins de l'homme, elles avaient des mœurs plus ou moins élégantes. La générosité était la même partout, mais suivant le degré d'opulence de la tribu, elle se montrait par le don du quartier de chevreau nécessaire à la vie physique, ou par celui de cent chameaux, don provoqué par quelque relation de famille ou d'hospitalité.

Le siècle héroïque des Arabes, celui où ces âmes généreuses brillèrent pures de toute affectation de bel esprit ou de sentiment rafiné, fut celui qui précéda Mohammed et qui correspond au

V^me^. siècle de notre ère, à la fondation de Venise et au règne de Clovis. Je supplie notre orgueil de comparer les chants d'amour qui nous restent des Arabes, et les mœurs nobles retracées dans *les Mille et une nuits* aux horreurs dégoûtantes qui ensanglantent chaque page de Grégoire de Tours, l'historien de Clovis, ou de Éginard, l'historien de Charlemagne.

Mohammed fut un *puritain*, il voulut proscrire les plaisirs qui ne font de mal à personne; il a tué l'amour dans les pays qui ont admis l'islamisme (1); c'est pour cela que sa religion a toujours été moins pratiquée dans l'Arabie, son berceau, que dans tous les autres pays mahométans.

Les Français ont rapporté d'Égypte quatre volumes in-folio, intitulés : *le Livre des chansons*. Ces volumes contiennent :

1°. Les biographies des poëtes qui ont fait les chansons.

2°. Les chansons elles-mêmes. Le poëte y chante tout ce qui l'intéresse, il y loue

---

(1) Mœurs de Constantinople. La seule manière de tuer l'amour-passion est d'empêcher toute cristallisation par la facilité.

son coursier rapide et son arc, après avoir parlé de sa maîtresse. Ces chants furent souvent les lettres d'amour de leurs auteurs; ils y donnaient à l'objet aimé un tableau fidèle de toutes les affections de leur âme. Ils parlent quelquefois de nuits froides pendant lesquelles ils ont été obligés de brûler leur arc et leurs flèches. Les Arabes sont une nation sans maisons.

3°. Les biographies des musiciens qui ont fait la musique de ces chansons.

4°. Enfin l'indication des formules musicales; ces formules sont des hiéroglyphes pour nous : cette musique nous restera à jamais inconnue, et d'ailleurs ne nous plairait pas.

Il y a un autre recueil intitulé : *Histoire des Arabes qui sont morts d'amour.*

Ces livres si curieux sont extrêmement peu connus; le petit nombre de savans qui pourraient les lire ont eu le cœur desséché par l'étude, et par les habitudes académiques.

Pour nous reconnaître au milieu de monumens si intéressans par leur antiquité et par la beauté singulière des

mœurs qu'ils font deviner, il faut demander quelques faits à l'histoire.

De tout temps, et surtout avant Mohammed, les Arabes se rendaient à la Mecque pour faire le tour de la *Caaba* ou maison d'Abraham. J'ai vu à Londres un modèle fort exact de la ville sainte. Ce sont sept à huit cents maisons à toit en terrasse, jetées au milieu d'un désert de sable dévoré par le soleil. A l'une des extrémités de la ville, l'on découvre un édifice immense à peu près de forme carrée; cet édifice entoure la Caaba; il se compose d'une longue suite de portiques nécessaires sous le soleil d'Arabie pour effectuer la promenade sacrée. Ce portique est bien important dans l'histoire des mœurs et de la poésie arabes : ce fut apparemment pendant des siècles le seul lieu où les hommes et les femmes se trouvassent réunis. On faisait pêle-mêle, à pas lents, et en récitant en chœur des poésies sacrées, le tour de la Caaba; c'est une promenade de trois quarts-d'heure : ces tours se répétaient plusieurs fois dans la même journée; c'était là le rite sacré pour lequel hommes et femmes accou-

raient de toutes les parties du désert. C'est sous le portique de la *Caaba* que se sont polies les mœurs arabes. Il s'établit bientôt une lutte entre les pères et les amans; bientôt ce fut par des odes d'amour que l'Arabe dévoila sa passion à la jeune fille sévèrement surveillée par ses frères ou son père, à côté de laquelle il faisait la promenade sacrée. Les habitudes généreuses et sentimentales de ce peuple, existaient déjà dans le camp, mais il me semble que la galanterie arabe est née autour de la Caaba : c'est aussi la patrie de leur littérature. D'abord elle exprima la passion avec simplicité et véhémence, telle que la sentait le poëte, plus tard le poëte au lieu de songer à toucher son amie, pensa à écrire de belles choses; alors naquit l'affectation que les Maures portèrent en Espagne et qui gâte encore aujourd'hui les livres de ce peuple (1).

(1) Il y a un fort grand nombre de manuscrits arabes à Paris. Ceux des temps postérieurs ont de l'affectation, mais jamais aucune imitation des Grecs ou des Romains; c'est ce qui les fait mépriser des savans.

Digitized by Google

Je vois une preuve touchante du respect des Arabes pour le sexe le plus faible dans la formule de leur divorce. La femme en l'absence du mari duquel elle voulait se séparer, détendait la tente et la relevait en ayant soin d'en placer l'ouverture du côté opposé à celui qu'elle occupait auparavant. Cette simple cérémonie séparait à jamais les deux époux.

# FRAGMENS

EXTRAITS ET TRADUITS

## D'UN RECUEIL ARABE INTITULÉ :

## LE DIVAN DE L'AMOUR,

**Compilé par Ebn Abi Hadglat (Manuscrits de la Bibliothéque du roi, n°. 1461 et 1462).**

Mohammed, fils de Djaâfar Élahouâzadi, raconte que Djamil étant malade de la maladie dont il mourut, Élâbas, fils de Sohail, le visita et le trouva prêt à rendre l'âme. O fils de Sohail, lui dit Djamil, que penses-tu d'un homme qui n'a jamais bu de vin, qui n'a jamais fait de gain illicite, qui n'a jamais donné injustement la mort à nulle créature vivante que Dieu ait défendu de tuer, et qui rend témoignage qu'il n'y a d'autre

by Google

dieu que Dieu, et que Mohammed est son prophète? — Je pense, répondit Ben Sohail, que cet homme sera sauvé et obtiendra le paradis : mais quel est-il, cet homme que tu dis? C'est moi, répliqua Djamil. — Je ne croyais pas que tu professasses l'islamisme, dit alors Ben Sohail; et d'ailleurs il y a vingt ans que tu fais l'amour à Bothaina et que tu la célèbres dans tes vers. — Me voici, répondit Djamil, au premier des jours de l'autre monde et au dernier des jours de ce monde; et je veux que la clémence de notre maître Mohammed ne s'étende pas sur moi au jour du jugement, si j'ai jamais porté la main sur Bothaina pour quelque chose de répréhensible.

Ce Djamil et Bothaina sa maîtresse, appartenaient tous les deux aux Benou-Azra, qui sont une tribu célèbre en amour parmi toutes les tribus des Arabes. — Aussi, leur manière d'aimer a-t-elle passé en proverbe; et Dieu n'a point fait de créatures aussi tendres qu'eux en amour.

Sahid, fils d'Agba, demanda un jour à un Arabe : de quel peuple es-tu? Je suis

du peuple chez lequel on meurt quand on aime, répondit l'Arabe. —Tu es donc de la tribu de Azra, ajouta Sahid ? — Oui, par le maître de la Caaba, répliqua l'Arabe. — D'où vient donc que vous aimez de la sorte? demanda ensuite Sahid. — Nos femmes sont belles et nos jeunes gens sont chastes, répondit l'Arabe.

Quelqu'un demanda un jour à Arouâ Ben Hezam (1): Est-il donc bien vrai, comme on le dit de vous, que vous êtes de tous les hommes ceux qui avez le cœur le plus tendre en amour?—Oui, pardieu, cela est vrai, répondit Arouâ, et j'ai connu dans ma tribu trente jeunes gens que la mort a enlevés, et qui n'avaient d'autre maladie que l'amour.

Un Arabe des Benou-Fazârat, dit un jour à un autre Arabe des Benou-Azra: vous autres Benou-Azra vous pensez que mourir d'amour est une douce et noble mort; mais c'est-là une faiblesse mani-

(1) Cet Arouâ Ben Hezam était de la tribu de Azra dont il vient d'être fait mention. Il est célèbre comme poëte, et plus célèbre encore comme un des nombreux martyrs de l'amour que les Arabes comptent parmi eux.

Digitized by Google

feste et une stupidité; et ceux que vous prenez pour des hommes de grand cœur ne sont que des insensés et de molles créatures. — Tu ne parlerais pas ainsi, lui répondit l'Arabe de la tribu de Azra, si tu avais vu les grands yeux noirs de nos femmes voilés par-dessus de leurs longs sourcils, et décochant des flèches par-dessous; si tu les avais vu sourire, et leurs dents briller entre leurs lèvres brunes.

Abou El Hassan, Ali fils d'Abdalla, Elzagouni, raconte ce qui suit : Un musulman aimait une fille chrétienne jusqu'au point d'en perdre la raison. Il fut obligé de faire un voyage dans un pays étranger avec un ami qui était dans la confidence de son amour. Ses affaires s'étant prolongées dans ce pays, il y fut attaqué d'une maladie mortelle, et dit alors à son ami : voilà que mon terme approche, je ne rencontrerai plus dans ce monde celle que j'aime, et je crains, si je meurs musulman, de ne pas la rencontrer non plus dans l'autre vie. Il se fit chrétien et mourut. Son ami se rendit auprès de la jeune chrétienne qu'il trouva

malade. Elle lui dit : Je ne verrai plus mon ami dans ce monde; mais je veux me retrouver avec lui dans l'autre : ainsi donc je rends témoignage qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, et que Mohammed est le prophète de Dieu. Là-dessus, elle mourut ; et que la miséricorde de Dieu soit sur elle *.

Eltemimi raconte qu'il y avait dans la tribu des Arabes de Tagleb, une fille chrétienne fort riche qui aimait un jeune musulman. Elle lui offrit sa fortune et tout ce qu'elle avait de précieux, sans pouvoir parvenir à se faire aimer de lui. Quand elle eût perdu toute espérance, elle donna cent dinars à un artiste pour lui faire une figure du jeune homme qu'elle aimait. L'artiste fit cette figure, et quand la jeune fille l'eut, elle la plaça dans un endroit où elle venait tous les jours. Là, elle commençait par embrasser cette figure, et puis s'asséyait à côté d'elle et passait le reste de la journée à pleurer. Quand le soir était venu, elle saluait la figure et se retirait. Elle fit cela pendant long-temps. Le jeune homme vint à mourir; elle voulut le voir et l'em-

brasser mort, après quoi elle retourna auprès de sa figure, la salua, l'embrassa comme à l'ordinaire et se coucha à côté d'elle. Le matin venu on l'y trouva morte, la main étendue vers des lignes d'écriture qu'elle avait tracées avant de mourir *.

*Oueddah*, du pays de Yamen, était renommé pour sa beauté entre les Arabes. — Lui et *Om el Bonain*, fille de Abd el Aziz, fils de Merouan, n'étant encore que des enfans, s'aimaient déjà tellement, que l'un ne pouvait souffrir d'être un moment séparé de l'autre. — Lorsque Om el Bonain devint la femme de Oualid ben Abd el Malek, Oueddah en perdit la raison. — Après être resté long-temps dans un état d'égarement et de souffrance, il se rendit en Syrie et commença à rôder chaque jour autour de l'habitation de Oualid, fils de Malek, sans trouver d'abord de moyen de parvenir à ce qu'il désirait. — A la fin, il fit la rencontre d'une jeune fille qu'il réussit à s'attacher à force de persévérance et de soins. Quand il crut pouvoir se fier à elle, il lui demanda si elle connaissait Om el Bonain. — Sans doute, puisque c'est ma maîtresse,

répondit la jeune fille. — Eh bien! reprit Oueddah, ta maîtresse est ma cousine et si tu veux lui porter de mes nouvelles tu lui feras certainement plaisir. — Je lui en porterai volontiers, répondit la jeune fille; et là-dessus, elle courut aussitôt vers Om el Bonain pour lui donner des nouvelles de Oueddah. Prends garde à ce que tu dis! s'écria celle-ci: Quoi! Oueddah est vivant? — Assurément, dit la jeune fille. — Va lui dire, poursuivit alors Om el Bonain, de ne point s'écarter jusqu'à ce qu'il lui arrive un messager de ma part. Elle prit ensuite ses mesures pour introduire Oueddah chez elle, où elle le garda caché dans un coffre. Elle l'en faisait sortir pour être avec lui quand elle se croyait en sûreté; et quand il arrivait quelqu'un qui aurait pu le voir, elle le faisait rentrer dans le coffre.

Il arriva un jour que l'on apporta à Oualid une perle, et il dit à l'un de ses serviteurs : prends cette perle et porte-la à Om el Bonain. Le serviteur prit la perle et la porta à Om el Bonain. Ne s'étant pas fait annoncer il entra chez elle dans un moment où elle était avec Oueddah,

de sorte qu'il put lancer un coup d'œil dans l'appartement de Om el Bonain sans que celle-ci y prît garde. Le serviteur de Oualid s'acquitta de sa commission et demanda quelque chose à Om el Bonain pour le bijou qu'il lui avait apporté. Elle le refusa sévèrement, et lui fit une réprimande. Le serviteur sortit courroucé contre elle, et allant dire à Oualid ce qu'il avait vu, il lui décrivit le coffre où il avait vu entrer Oueddah. — Tu mens, esclave sans mère, tu mens, lui dit Oualid; et il court brusquement chez Om el Bonain. Il y avait dans l'appartement plusieurs coffres; il s'assied sur celui où était renfermé Oueddah, et que lui avait décrit l'esclave en disant à Om el Bonain: donne-moi un de ces coffres. Ils sont tous à toi, ainsi que moi-même, répondit Om el Bonain. Eh bien, poursuivit Oualid, je désire avoir celui sur lequel je suis assis. Il y a dans celui-là des choses nécessaires à une femme, dit Om el Bonain. — Ce ne sont point ces choses-là, c'est le coffre que je désire, continua Oualid. Il est à toi, répondit-elle. Oualid fit aussitôt emporter le coffre et fit ap-

peller deux esclaves auxquels il donna l'ordre de creuser une fosse en terre jusqu'à la profondeur où il se trouverait de l'eau. Approchant ensuite sa bouche du coffre : On m'a dit quelque chose de toi, cria-t-il. Si l'on m'a dit vrai, que toute ta trace de toi soit séparée, que toute nouvelle de toi soit ensevelie. Si l'on m'a dit faux, je ne fais rien de mal en enfouissant un coffre : ce n'est que du bois enterré. Il fit pousser alors le coffre dans la fosse et la fit combler des pierres et des terres que l'on en avait retirées. Depuis lors Om el Bonain ne cessa de fréquenter cet endroit, et d'y pleurer jusqu'à ce qu'on l'y trouvât un jour sans vie, la face contre terre (1) *.

---

(1) Ces fragmens sont extraits de divers chapitres du recueil cité. Les trois marqués d'une * sont tirés du dernier chapitre qui est une biographie très-sommaire d'un assez grand nombre d'Arabes martyrs de l'amour.

## CHAPITRE LIV.

### De l'éducation des femmes.

Par l'actuelle éducation des jeunes filles, qui est le fruit du hasard et du plus sot orgueil, nous laissons oisives chez elles les facultés les plus brillantes et les plus riches en bonheur pour elles-mêmes et pour nous. Mais quel est l'homme prudent qui ne se soit écrié au moins une fois en sa vie :

> Une femme en sait toujours assez,
> Quand la capacité de son esprit se hausse
> A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
>
> *Les Femmes savantes*, acte II, *scène* 7.

A Paris, la première louange pour une jeune fille à marier est cette phrase : Elle a beaucoup de douceur dans le caractère, et par habitude moutonne ; rien ne fait plus d'effet sur les sots épouseurs. Voyez-les deux ans après, déjeunant tête à tête,

avec leur femme par un temps sombre, la casquette sur la tête et entourés de trois grands laquais.

On a vu porter aux États-Unis, en 1818, une loi qui condamne à trente-quatre coups de fouet l'homme qui montrera à lire à un nègre de la Virginie(1). Rien de plus conséquent et de plus raisonnable que cette loi.

Les États-Unis d'Amérique eux-mêmes ont-ils été plus utiles à la mère patrie lorsqu'ils étaient ses esclaves ou depuis qu'ils sont ses égaux? Si le travail d'un homme libre vaut deux ou trois fois celui du même homme réduit en esclavage, pourquoi n'en serait-il pas de même de la pensée de cet homme?

Si nous l'osions, nous donnerions aux jeunes filles une éducation d'esclave, la preuve en est qu'elles ne savent d'utile que ce que nous ne voulons pas leur apprendre.

*Mais ce peu d'éducation qu'elles accro-*

---

(1) Je regrette de ne pas trouver dans le manuscrit italien la citation de la source officielle de ce fait; je désire que l'on puisse le démentir.

*chent par malheur, elles le tournent contre nous*, diraient certains maris. — Sans doute, et Napoléon aussi avait raison de ne pas donner des armes à la garde nationale, et les ultras aussi ont raison de proscrire l'enseignement mutuel; armez un homme et puis continuez à l'opprimer, et vous verrez qu'il sera assez pervers pour tourner, s'il le peut, ses armes contre vous.

Même quand il nous serait loisible d'élever les jeunes filles en idiotes avec des *Ave-Maria* et des chansons lubriques comme dans les couvens de 1770, il y aurait encore plusieurs petites objections :

1°. En cas de mort du mari elles sont appelées à gouverner la jeune famille.

2°. Comme mères, elles donnent aux enfans mâles, aux jeunes tyrans futurs, la première éducation celle qui forme le caractère, celle qui plie l'âme à *chercher le bonheur par telle route plutôt que par telle autre*, ce qui est toujours une affaire faite à quatre ou cinq ans.

3°. Malgré tout notre orgueil, dans nos petites affaires intérieures, celles dont surtout dépend notre bonheur, parce

qu'en l'absence des passions le bonheur est fondé sur l'absence des petites vexations de tous les jours, les conseils de la compagne nécessaire de notre vie ont la plus grande influence ; non pas que nous voulions lui accorder la moindre influence, mais c'est qu'elle répète les mêmes choses vingt ans de suite; et où est l'âme qui ait la vigueur romaine de résister à la même idée repétée pendant toute une vie? Le monde est plein de maris qui se laissent mener; mais c'est par faiblesse et non par sentiment de justice et d'égalité. Comme ils accordent par force, on est toujours tenté d'abuser, et il est quelquefois nécessaire d'abuser pour conserver.

4°. Enfin, en amour, à cette époque qui, dans les pays du midi, comprend souvent douze ou quinze années, et les plus belles de la vie, notre bonheur est en entier entre les mains de la femme que nous aimons. Un moment d'orgueil déplacé peut nous rendre à jamais malheureux, et comment un esclave transporté sur le trône ne serait-il pas tenté d'abuser du pouvoir? De là, les fausses

délicatesses et l'orgueil féminin. Rien de plus inutile que ces représentations ; les hommes sont *despotes*, et voyez quel cas font d'autres despotes des conseils les plus sensés ; l'homme qui peut tout ne goûte qu'un seul genre d'avis, ceux qui lui enseignent à augmenter son pouvoir. Où les pauvres jeunes filles trouveront-elles un Quiroga et un Riégo pour donner aux despotes qui les oppriment et les dégradent, pour les mieux opprimer, de ces avis salutaires que l'on récompense par des grades et des cordons au lieu de la potence de Porlier ?

Si une telle révolution demande plusieurs siècles, c'est que par un hasard bien funeste toutes les premières expériences doivent nécessairement contredire la vérité. Éclairez l'esprit d'une jeune fille formez son caractère, donnez-lui enfin une bonne éducation dans le vrai sens du mot, s'apercevant tôt ou tard de sa supériorité sur les autres femmes, elle devient pédante, c'est-à-dire, l'être le plus désagréable et le plus dégradé qui existe au monde. Il n'est aucun de nous qui ne préférât, pour passer la vie avec

elle, une servante à une femme savante.

Plantez un jeune arbre au milieu d'une épaisse forêt, privé d'air et de soleil par ses voisins, ses feuilles seront étiolées, il prendra une forme élancée et ridicule qui *n'est pas celle de la nature.* Il faut planter à la fois toute la forêt; quelle est la femme qui s'enorgueillit de savoir lire ?

Des pédans nous répètent depuis deux mille ans que les femmes ont l'esprit plus vif et les hommes plus de solidité; que les femmes ont plus de délicatesse dans les idées, et les hommes plus de force d'attention. Un badaud de Paris qui se promenait autrefois dans les jardins de Versailles, concluait aussi de tout ce qu'il voyait que les arbres naissent taillés.

J'avouerai que les petites filles ont moins de force physique que les petits garçons: cela est concluant pour l'esprit, car l'on sait que Voltaire et Dalembert étaient les premiers hommes de leur siècle pour donner un coup de poing. On convient qu'une petite fille de dix ans a vingt fois plus de finesse qu'un petit polisson du même âge. Pourquoi à

vingt ans est-elle une grande idiote, gauche, timide et ayant peur d'une araignée et le polisson un homme d'esprit ?

Les femmes ne savent que ce que nous ne voulons pas leur apprendre, que ce qu'elles lisent dans l'expérience de la vie. De là l'extrême désavantage pour elles de naître dans une famille très-riche; au lieu d'être en contact avec des êtres *naturels* à leur égard, elles se trouvent environnées de femmes de chambre ou de dames de compagnie déjà corrompues et étiolées par la richesse (1). Rien de bête comme un prince.

Les jeunes filles se sentant esclaves ont de bonne heure les yeux ouverts; elles voient tout, mais sont trop ignorantes pour voir bien. Une femme de trente ans, en France, n'a pas les connaissances acquises d'un petit garçon de quinze ans; une femme de cinquante la raison d'un homme de vingt-cinq. Voyez madame de Sévigné admirant les actions les plus absurdes de Louis XIV. Voyez la puéri-

(1) Mémoires de madame de Staal, de Collé, de Duclos, de la Margrave de Bareuth.

lité des raisonnemens de madame d'Épinay (1).

*Les femmes doivent nourrir et soigner leurs enfans.* — Je nie le premier article, j'accorde le second. — *Elles doivent de plus régler les comptes de leur cuisinière.* — Donc elles n'ont pas le temps d'égaler un petit garçon de quinze ans, en connaissances acquises. Les hommes doivent être juges, banquiers, avocats, négocians, médecins, prêtres etc. Et cependant ils trouvent du temps pour lire les discours de Fox et la Luziade du Camoens.

A Pékin, le magistrat qui court de bonne heure au palais pour chercher les moyens de mettre en prison et de ruiner, en tout bien tout honneur, un pauvre journaliste qui a déplu au sous-secrétaire d'état chez lequel il a eu l'honneur de dîner la veille est sûrement aussi occupé que sa femme qui règle les comptes de sa cuisinière, fait faire son bas à sa petite fille, lui voit prendre ses leçons de danse et de piano, reçoit une visite du vicaire de la paroisse qui lui apporte la *Quotidienne*,

(2) Premier volume.

et va ensuite choisir un chapeau rue de Richelieu, et faire un tour aux Tuileries.

Au milieu de ses nobles occupations, ce magistrat trouve encore le temps de songer à cette promenade que sa femme fait aux Tuileries, et s'il était aussi bien avec le pouvoir qui règle l'univers, qu'avec celui qui règne dans l'état, il demanderait au ciel d'accorder aux femmes, pour leur bien, huit ou dix heures de sommeil de plus. Dans la situation actuelle de la société, le loisir, qui pour l'homme est la source de tout bonheur et de toute richesse, non-seulement n'est pas un avantage pour les femmes, mais c'est une de ces funestes libertés dont le digne magistrat voudrait aider à nous délivrer.

Digitized by Google

## CHAPITRE LV.

### Objections contre l'éducation des femmes.

*Mais les femmes sont chargées des petits travaux du ménage.* Mon colonel M. S*** a quatre filles, élevées dans les meilleurs principes, c'est-à-dire, qu'elles travaillent toute la journée; quand j'arrive elles chantent la musique de Rossini que je leur ai apportée de Naples; du reste elles lisent la Bible de Royaumont, elles apprennent le bête de l'histoire, c'est-à-dire, les tables chronologiques et les vers de Le Ragois; elles savent beaucoup de géographie, font des broderies admirables, et j'estime que chacune de ces jolies petites filles peut gagner, par son travail, huit sous par jour. Pour trois cents journées cela fait 480 francs par an, c'est moins que ce qu'on donne à l'un de leurs maîtres. C'est pour 480 francs par an qu'elles perdent à jamais le temps

pendant lequel il est donné à la machine humaine d'acquérir des idées.

« Si les femmes lisent avec plaisir les » dix ou douze bons volumes qui parais- » sent chaque année en Europe, elles » abandonneront bientôt le soin de leurs » enfans. » C'est comme si nous avions peur, en plantant d'arbres le rivage de l'Océan, d'arrêter le mouvement de ses vagues. Ce n'est pas dans ce sens que l'éducation est toute puissante. Au reste depuis quatre cents ans l'on présente la même objection contre toute espèce d'éducation. Non-seulement une femme de Paris a plus de vertus en 1820 qu'en 1720, du temps du système de Law et du régent, mais encore la fille du fermier général le plus riche d'alors avait une moins bonne éducation que la fille du plus mince avocat d'aujourd'hui. Les devoirs du ménage en sont-ils moins bien remplis? non certes. Et pourquoi ? C'est que la misère, la maladie, la honte, l'instinct forcent à s'en acquitter. C'est comme si l'on disait d'un officier qui devient trop aimable, qu'il perdra l'art de monter à cheval; on oublie qu'il se cassera le bras

la première fois qu'il prendra cette liberté.

L'acquisition des idées produit les mêmes effets bons et mauvais chez les deux sexes. La vanité ne nous manquera jamais même dans l'absence la plus complète de toutes les raisons d'en avoir; voyez les bourgeois d'une petite ville; forçons-la du moins à s'appuyer sur un vrai mérite, sur un mérite utile ou agréable à la société.

Les demi-sots entraînés par la révolution qui change tout en France, commencent à avouer, depuis vingt ans, que les femmes peuvent faire quelque chose; mais elles doivent se livrer aux occupations convenables à leur sexe : élever des fleurs, former des herbiers, faire nicher des serins, on appelle cela des plaisirs innocens.

1°. Ces innocens plaisirs valent mieux que de l'oisiveté. Laissons cela aux sottes, comme nous laissons aux sots la gloire de faire des couplets, pour la fête du maître de la maison. Mais est-ce de bonne-foi, que l'on voudrait proposer à madame Roland (1)

(1) Voir les Mémoires de ces femmes admirables.

ou à mistriss Hutchinson, de passer leur temps à élever un petit rosier du Bengale?

Tout ce raisonnement se réduit à ceci : l'on veut pouvoir dire de son esclave : Il est trop bête pour être méchant.

Mais au moyen d'une certaine loi nommée *simpathie*, loi de la nature qu'à la vérité les yeux vulgaires n'aperçoivent jamais, les défauts de la compagne de votre vie ne nuisent pas à votre bonheur, en raison du mal direct qu'ils peuvent vous occasioner. J'aimerais presque mieux que ma femme, dans un moment de colère, essayât de me donner un coup de poignard une fois par an, que de me recevoir avec humeur, tous les soirs.

Enfin entre gens qui vivent ensemble, le bonheur est contagieux.

Que votre amie ait passé la matinée, pendant que vous étiez au Champ-de-Mars ou à la chambre des communes, à colorier une rose, d'après le bel ouvrage

---

J'aurais d'autres noms à citer, mais ils sont inconnus du public, et d'ailleurs on ne peut pas même indiquer le mérite vivant.

de Redouté, ou à lire un volume de Shakspeare, ses plaisirs auront été également innocens ; seulement avec les idées qu'elle a prises dans sa rose, elle vous ennuiera bientôt à votre retour, et de plus elle aura soif d'aller le soir dans le monde chercher des sensations un peu plus vives. Si elle a bien lu Shakspeare au contraire, elle est aussi fatiguée que vous, a eu autant de plaisir, et sera plus heureuse d'une promenade solitaire dans le bois de Vincennes, en vous donnant le bras, que de paraître dans la soirée la plus à la mode. Les plaisirs du grand monde n'en sont pas pour les femmes heureuses.

Les ignorans sont les ennemis nés de l'éducation des femmes. Aujourd'hui ils passent leur temps avec elles, ils leur font l'amour, et en sont bien traités; que deviendraient-ils si les femmes venaient à se dégoûter du boston? Quand nous autres nous revenons d'Amérique, ou des grandes Indes avec un teint bazané, et un ton qui reste un peu grossier pendant six mois, comment pourraient-ils répondre à nos récits, s'ils n'avaient

cette phrase : « quand à nous, les femmes » sont de notre côté. — Pendant que vous » étiez à New-Yorck, la couleur des Till- » bury a changé ; c'est le tête de nègre qui » est de mode aujourd'hui » Et nous écoutons avec attention, car ce savoir-là est utile. Telle jolie femme ne nous regardera pas, si notre calêche est de mauvais goût.

Ces mêmes sots se croyant obligés en vertu de la prééminence de leur sexe, à savoir plus que les femmes, seraient ruinés de fond en comble, si les femmes s'avisaient d'apprendre quelque chose. Un sot de trente ans se dit, en voyant au chateau d'un de ses amis des jeunes filles de douze : « c'est auprès d'elles que je passerai ma vie dans dix ans d'ici. » Qu'on juge de ses exclamations et de son effroi, s'il les voyait étudier quelque chose d'utile.

Au lieu de la société et de la conversation des hommes-femmes, une femme instruite, si elle a acquis des idées, sans perdre les grâces de son sexe, est sûre de trouver parmi les hommes les plus distingués de son siècle, une considéra-

tion allant presque jusqu'à l'enthousiasme.

*Les femmes deviendraient les rivales, et non les compagnes de l'homme.* — Oui aussitôt que par un édit, vous aurez supprimé l'amour. En attendant cette belle loi, l'amour redoublera de charmes et de transports, voilà tout. La base sur laquelle s'établit la *cristallisation* deviendra plus large; l'homme pourra jouir de toutes ses idées auprès de la femme qu'il aime, la nature toute entière prendra de nouveaux charmes à leurs yeux, et comme les idées réfléchissent toujours quelques nuances des caractères, ils se connaîtront mieux et feront moins d'imprudences; l'amour sera moins aveugle et produira moins de malheurs.

Le désir de plaire met à jamais la pudeur, la délicatesse et toutes les grâces féminines, hors de l'atteinte de toute éducation quelconque. C'est comme si l'on craignait d'apprendre aux rossignols, à ne pas chanter au printemps.

Les grâces des femmes ne tiennent pas à l'ignorance; voyez les dignes épouses des bourgeois de votre village, voyez en

Digitized by Google

Angleterre les femmes des gros marchands. L'affectation qui est une *pédanterie* (car j'appelle pédanterie, l'affectation de me parler, hors de propos, d'une robe de Leroy ou d'une romance de Romagnesi, tout comme l'affectation de citer Fra Paolo et le concile de Trente à propos d'une discussion sur nos doux missionnaires); la pédanterie de la robe et du bon ton, la nécessité de dire sur Rossini précisément la phrase convenable, tue les grâces des femmes de Paris; cependant malgré les terribles effets de cette maladie contagieuse, n'est-ce pas à Paris, que sont les femmes les plus aimables de France? Ne serait-ce point que ce sont celles dans la tête desquelles le hasard a mis le plus d'idées justes et intéressantes? Or ce sont ces idées-là que je demande aux livres. Je ne leur proposerai certainement pas de lire Grotius ou Puffendorff depuis que nous avons le commentaire de Tracy sur Montesquieu.

La délicatesse des femmes tient à cette hasardeuse position où elles se trouvent placées de si bonne heure, à cette néces-

sité de passer leur vie au milieu d'ennemis cruels et charmans.

Il y a peut-être cinquante mille femmes en France, qui par leur fortune sont dispensées de tout travail. Mais sans travail il n'y a pas de bonheur (les passions forcent elles-mêmes à des travaux, et à des travaux fort rudes, qui emploient toute l'activité de l'âme).

Une femme qui a quatre enfans, et dix mille livres de rente *travaille* en faisant des bas, ou une robe pour sa fille. Mais il est impossible d'accorder qu'une femme qui a carosse à elle, travaille en faisant une broderie ou un meuble de tapisserie. A part quelques petites lueurs de vanité, il est impossible qu'elle y mette aucun intérêt; elle ne travaille pas.

Donc son bonheur est gravement compromis.

Et qui plus est, le bonheur du despote, car une femme dont le cœur n'est animé depuis deux mois par aucun intérêt autre que celui de la tapisserie, aura peut-être l'insolence de sentir que l'amour-goût, ou l'amour de vanité, ou enfin même l'amour-physique est un

très-grand bonheur comparé à son état habituel.

« *Une femme ne doit pas faire parler de soi*, » à quoi je réponds de nouveau, qu'elle est la femme citée parce qu'elle sait lire?

Et qui empêche les femmes, en attendant la révolution dans leur sort, de cacher l'étude qui fait habituellement leur occupation et leur fournit chaque jour une honnête ration de bonheur? Je leur révélerai un secret, en passant: lorsqu'on s'est donné un but, par exemple de se faire une idée nette de la conjuration de Fiesque, à Gênes, en 1547, le livre le plus insipide prend de l'intérêt; c'est comme en amour, la rencontre d'un être indifférent qui vient de voir ce qu'on aime; et cet intérêt double tous les mois jusqu'à ce qu'on ait abandonné la conjuration de Fiesque.

*Le vrai théâtre des vertus d'une femme c'est la chambre d'un malade.*—Mais vous faites-vous fort d'obtenir de la bonté divine qu'elle redouble la fréquence des maladies pour donner de l'occupation à nos femmes? C'est raisonner sur l'exception.

Digitized by Google

D'ailleurs je dis qu'une femme doit occuper chaque jour trois ou quatre heures de loisir, comme les hommes de sens occupent leurs heures de loisir.

Une jeune mère dont le fils a la rougeole ne pourrait pas, quand elle le voudrait, trouver du plaisir à lire le voyage de Volney en Syrie, pas plus que son mari, riche banquier, ne pourrait, au moment d'une faillite, avoir du plaisir à méditer Malthus.

C'est là l'unique manière pour les femmes riches de se distinguer du vulgaire des femmes : la supériorité morale. On a ainsi *naturellement* d'autres sentimens (1).

*Vous voulez faire d'une femme un auteur?* — Exactement comme vous annoncez le projet de faire chanter votre fille à l'Opéra en lui donnant un maître de chant. Je dirai qu'une femme ne doit jamais écrire que comme madame de

---

(1) Voir mistriss Hutchinson refusant d'être utile à sa famille et à son mari qu'elle adorait, en trahissant quelques régicides auprès des ministres du parjure Charles II. Tome 2, page 284.

Staal (Delaunay), des œuvres posthumes à publier après sa mort. Imprimer pour une femme de moins de cinquante ans, c'est mettre son bonheur à la plus terrible des loteries; si elle a le bonheur d'avoir un amant, elle commencera par le perdre.

Je ne vois qu'une exception, c'est une femme qui fait des livres pour nourrir ou élever sa famille. Alors elle doit toujours se retrancher dans l'intérêt d'argent en parlant de ses ouvrages, et dire, par exemple, à un chef d'escadron : votre état vous donne 4000 francs par an, et moi avec mes deux traductions de l'anglais, j'ai pu, l'année dernière, consacrer 3500 f. de plus à l'éducation de mes deux fils.

Hors de là, une femme doit imprimer comme le baron d'Holback ou madame de Lafayette; leurs meilleurs amis l'ignoraient. Publier un livre ne peut être sans inconvénient que pour une *fille;* le vulgaire pouvant la mépriser à son aise à cause de son état, la portera aux nues à cause de son talent, et même s'engoûra de ce talent.

Beaucoup d'hommes en France parmi

ceux qui ont six mille livres de rente, font leur bonheur habituel par la littérature sans songer à rien imprimer; lire un bon livre est pour eux un des plus grands plaisirs. Au bout de dix ans ils se trouvent avoir doublé leur esprit, et personne ne niera qu'en général plus on a d'esprit moins on a de passions incompatibles avec le bonheur des autres (1). Je ne crois pas que l'on nie davantage que les fils d'une femme qui lit *Gibbon* et *Schiller*, auront plus de génie que les enfans de celle qui dit le chapelet et lit madame de Genlis.

Un jeune avocat, un marchand, un médecin, un ingénieur peuvent être lancés dans la vie sans aucune éducation, ils se la donnent tous les jours en pratiquant leur état. Mais quelles ressources ont leurs femmes pour acquérir des qualités estimables et nécessaires? Cachées dans la solitude de leur ménage, le grand livre de la vie et de la nécessité reste fermé pour elles.

(1) C'est ce qui me fait espérer beaucoup de la génération naissante des privilégiés. J'espère aussi que les maris qui liront ce chapitre seront moins despotes pendant trois jours.



Digitized by Google

Elles dépensent toujours de la même manière, en discutant un compte avec leur cuisinière, les trois louis que leur mari leur donne tous les lundis.

Je dirai, dans l'intérêt des despotes : le dernier des hommes, s'il a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instinct; aux yeux d'une femme d'esprit, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais.

Le plaisant de l'éducation actuelle, c'est qu'on n'apprend rien aux jeunes filles, qu'elles ne doivent oublier bien vite, dès qu'elles seront mariées. Il faut quatre heures par jour pendant six ans, pour bien jouer de la harpe; pour bien peindre la miniature ou l'aquarelle, il faut la moitié de ce temps. La plupart des jeunes filles n'arrivent pas même à une médiocrité supportable; de là le proverbe si vrai, qui dit amateur dit ignorant (1).

Et supposons une jeune fille avec quel-

---

(1) Le contraire de ce proverbe est vrai en Italie où les plus belles voix se trouvent parmi les amateurs étrangers au théâtre.

que talent, trois ans après qu'elle est mariée, elle ne prend pas sa harpe ou ses pinceaux une fois par mois : Ces objets de tant de travail lui sont devenus ennuyeux, à moins que le hasard ne lui ait donné l'âme d'un artiste, chose toujours fort rare et qui rend peu propre aux soins domestiques.

C'est ainsi que sous un vain prétexte de décence, l'on n'apprend rien aux jeunes filles qui puisse les guider dans les circonstances qu'elles rencontreront dans la vie; on fait plus, on leur cache, on leur nie ces circonstances afin d'ajouter à leur force, 1°. l'effet de la surprise, 2°. l'effet de la défiance rejetée sur toute l'éducation comme ayant été menteuse (1). Je soutiens qu'on doit parler de l'amour à des jeunes filles bien élevées. Qui osera avancer de bonne foi que dans nos mœurs actuelles les jeunes filles de seize ans ignorent l'existence de l'amour? par qui reçoivent-elles cette idée si importante et si difficile à bien donner? Voyez Julie

(2) Éducation donnée à madame d'Épinay. Mémoires, tome 1.

Digitized by Google

dÉtange se plaindre des connaissances qu'elle doit à la Chaillot, une femme de chambre de la maison. Il faut savoir gré à Rousseau d'avoir osé être peintre fidèle en un siècle de fausse décence.

L'éducation actuelle des femmes étant peut-être la plus plaisante absurdité de l'Europe moderne, moins elles ont d'éducation proprement dite, et plus elles valent (1). C'est pour cela peut-être qu'en Italie, en Espagne elles sont si supérieures aux hommes et je dirais même si supérieures aux femmes des autres pays.

---

(1) J'excepte l'éducation des manières ; on entre mieux dans un salon rue Verte, que rue Saint-Martin.

## CHAPITRE LVI.

### Suite.

Toutes nos idées sur les femmes nous viennent en France du c..... de trois sous; et ce qu'il y a de plaisant, c'est que beaucoup de gens qui n'admettraient pas l'autorité de ce livre pour régler une affaire de cinquante francs, la suivent à la lettre et stupidement pour l'objet qui, dans l'état de vanité des habitudes du dix-neuvième siècle, importe peut-être le plus à leur bonheur.

Il ne faut pas de divorce parce que le mariage est un *mystère*, et quel mystère? L'emblème de l'union de Jésus-Christ avec son église. Et que devenait ce mystère si l'*église* se fut trouvée un nom du genre masculin (1)? Mais quittons des préjugés

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram
Ædificabo ecclesiam meam.
Voir M. De Potter, *Histoire de l'Église.*

qui tombent (2), observons seulement ce spectacle singulier, la racine de l'arbre a été sapée par la hache du ridicule; mais les branches continuent à fleurir. Pour revenir à l'observation des faits et de leurs conséquences :

Dans les deux sexes, c'est de la manière dont on a employé la jeunesse que dépend le sort de l'extrême vieillesse; cela est vrai de meilleure heure pour les femmes. Comment une femme de qua-

---

(1) La religion est une affaire entre chaque homme et la divinité. De quel droit venez-vous vous placer entre mon Dieu et moi? Je ne prends de procureur fondé par le contrat-social que pour les choses que je ne puis pas faire moi-même.

Pourquoi un Français ne paierait-il pas son p***** comme son boulanger? Si nous avons de bon pain à Paris, c'est que l'état ne s'est pas encore avisé de déclarer gratuite la fourniture du pain et de mettre tous les boulangers à la charge du trésor.

Aux États-Unis, chacun paie son prêtre; ces messieurs sont obligés d'avoir du mérite et mon voisin ne s'avise pas de mettre son bonheur à m'imposer son prêtre (Lettres de Birkbeck).

Que sera-ce si j'ai la conviction, comme nos p.....s, que mon prêtre est l'allié intime de mon e.....? Donc à moins d'un Luther, il n'y aura plus de catholicisme en F..... en 1850. Cette religion ne pouvait être sauvée en 1820, que par M. Grégoire, voyez comme on le traite.

rante-cinq ans est-elle reçue dans le monde ? d'une manière sévère et plutôt inférieure à son mérite ; on les flatte à vingt ans, on les abandonne à quarante.

Une femme de quarante-cinq ans n'a d'importance que par ses enfans ou par son amant.

Une mère qui excelle dans les beaux arts ne peut communiquer son talent à son fils que dans le cas extrêmement rare, où ce fils a reçu de la nature précisément l'âme de ce talent. Une mère qui a l'esprit cultivé donnera à son jeune fils une idée, non-seulement de tous les talens purement agréables, mais encore de tous les talens utiles à l'homme en société, et il pourra choisir. La barbarie des Turcs tient en grande partie à l'état d'abrutissement moral des belles Géorgiennes. Les jeunes gens nés à Paris doivent à leurs mères l'incontestable supériorité qu'ils ont à seize ans sur les jeunes Provinciaux de leur âge. C'est de seize à vingt-cinq que la chance tourne.

Tous les jours les gens qui ont inventé le paratonnerre, l'imprimerie, l'art de faire le drap, contribuent à notre

Digitized by Google

bonheur, et il en est de même des Montesquieu, des Racine, des La Fontaine. Or le nombre des génies que produit une nation est proportionnel au nombre d'hommes qui reçoivent une culture suffisante (1), et rien ne me prouve que mon bottier n'ait pas l'âme qu'il faut pour écrire comme Corneille; il lui manque l'éducation nécessaire pour développer ses sentimens, et lui apprendre à les communiquer au public.

D'après le système actuel de l'éducation des jeunes filles, tous les génies qui naissent *femmes* sont perdus pour le bonheur du public; dès que le hasard leur donne les moyens de se montrer, voyez-les atteindre aux talens les plus difficiles; voyez de nos jours une Catherine II, qui n'eut d'autre éducation que le danger et le catinisme; une madame Roland, une Alessandra Mari qui, dans Arezzo, lève un régiment et le lance contre les Français; une Caroline, reine de Naples, qui sait arrêter la contagion du libéralisme mieux que nos Castelreagh et nos P..

(1) Voir les généraux en 1795.

Quant à ce qui met obstacle à la supériorité des femmes dans les ouvrages de l'esprit, on peut voir le chapitre de la pudeur, article 9. Où ne fût pas arrivée miss Edgeworth, si la considération nécessaire à une jeune miss anglaise ne lui eût fait une nécessité, lorsqu'elle débuta, de transporter la chaire dans le roman (1)?

Quel est l'homme dans l'amour ou dans le mariage qui a le bonheur de pouvoir communiquer ses pensées telles qu'elles se présentent à lui, à la femme avec laquelle il passe sa vie? Il trouve un bon cœur qui partage ses peines, mais toujours il est obligé de mettre ses pensées en petite monnaie s'il veut être entendu, et il serait ridicule d'attendre des conseils raisonnables d'un esprit qui a be-

(1) Sous le rapport des arts c'est là le grand défaut d'un gouvernement raisonnable et aussi le seul éloge raisonnable de la monarchie à la Louis XIV. Voir la stérilité littéraire de l'Amérique. Pas une seule romance comme celles de Robert Burns ou des Espagnols du *XIII*e siècle (1).

(1) Voir les admirables romances des Grecs modernes, celles des Espagnols et des Danois du treizième siècle, et encore mieux les poésies arabes du septième siècle.

soin d'un tel régime pour saisir les objets. La femme la plus parfaite, suivant les idées de l'éducation actuelle, laisse son partner isolé dans les dangers de la vie et bientôt court risque de l'ennuyer.

Quel excellent conseiller un homme ne trouverait-il pas dans sa femme si elle savait penser! un conseiller dont, après tout, hors un seul objet, et qui ne dure que le matin de la vie, les intérêts sont exactement identiques avec les siens.

Une des plus belles prérogatives de l'esprit, c'est qu'il donne de la considération à la vieillesse. Voyez l'arrivée de Voltaire à Paris faire pâlir la majesté royale. Mais quant aux pauvres femmes, dès qu'elles n'ont plus le brillant de la jeunesse, leur unique et triste bonheur est de pouvoir se faire illusion sur le rôle qu'elles jouent dans le monde.

Les débris des talens de la jeunesse ne sont plus qu'un ridicule, et ce serait un bonheur pour nos femmes actuelles de mourir à cinquante ans. Quant à la vraie morale, plus on a d'esprit et plus on voit clairement que la justice est le seul chemin du bonheur. Le génie est un pou-

voir, mais il est encore plus un flambeau pour découvrir le grand art d'être heureux.

La plupart des hommes ont un moment dans leur vie où ils peuvent faire de grandes choses, c'est celui où rien ne leur semble impossible. L'ignorance des femmes fait perdre au genre humain cette chance magnifique. L'amour fait tout au plus aujourd'hui bien monter à cheval, ou bien choisir son tailleur.

Je n'ai pas le temps de garder les avenues contre la critique; si j'étais maître d'établir des usages, je donnerais aux jeunes filles, autant que possible, exactement la même éducation qu'aux jeunes garçons. Comme je n'ai pas l'intention de faire un livre à propos de botte, on n'exigera pas que je dise en quoi l'éducation actuelle des hommes est absurde, (on ne leur enseigne pas les deux premières sciences, la logique et la morale.) La prenant telle qu'elle est cette éducation, je dis qu'il vaut mieux la donner aux jeunes filles, que de leur montrer uniquement à faire de la musique, des aquarelles et de la broderie.

Donc, apprendre aux jeunes filles à lire, à écrire et l'arithmétique par l'enseignement mutuel dans des écoles centrales-couvens, où la présence de tout homme, les professeurs exceptés, serait sévèrement punie. Le grand avantage de réunir les enfans, c'est que, quelque bornés que soient les professeurs, les enfans apprennent malgré eux de leur petits camarades l'art de vivre dans le monde et de ménager les intérêts. Un professeur sensé devrait expliquer aux enfans, leurs petites querelles et leurs amitiés, et commencer ainsi son cours de morale plutôt que par l'histoire du *Veau d'Or* (1).

---

(1) Mon cher élève, monsieur votre père a de la tendresse pour vous; c'est ce qui fait qu'il me donne 40 fr. par mois pour que je vous apprenne les mathématiques, le dessin, en un mot à gagner de quoi vivre. Si vous aviez froid faute d'un petit manteau, monsieur votre père souffrirait. Il souffrirait parce qu'il a de la sympathie, etc., etc. Mais, quand vous aurez dix-huit ans, il faudra que vous gagniez vous-même l'argent nécessaire pour acheter ce manteau. Monsieur votre père a, dit-on, 25000 livres de rente; mais vous êtes quatre enfans, donc il faudra vous déshabituer de la voiture dont vous jouissez chez monsieur votre père, etc., etc.

Sans doute, d'ici à quelques années, l'enseignement mutuel sera appliqué à tout ce qui s'apprend; mais, prenant les choses dans leur état actuel, je voudrais que les jeunes filles étudiassent le latin comme les petits garçons; le latin est bon parce qu'il apprend à s'ennuyer; avec le latin, l'histoire, les mathématiques, la connaissance des plantes utiles comme nourriture ou comme remède, ensuite la logique et les sciences morales, etc. La danse, la musique et le dessin doivent se commencer à cinq ans.

A seize ans une jeune fille doit songer à se trouver un mari et recevoir de sa mère des idées justes sur l'amour, le mariage et le peu de probité des hommes (1).

---

(1) Hier soir, j'ai vu deux charmantes petites filles de quatre ans chanter des chansons d'amour fort vives dans une escarpolette que je faisais aller. Les femmes de chambre leur apprennent ces chansons, et leur mère leur dit qu'*amour* et *amant* sont des mots vides de sens.

Digitized by

## CHAPITRE LVI *bis*.

### Du Mariage.

La fidélité des femmes dans le mariage lorsqu'il n'y a pas d'amour, est probablement une chose contre nature (1).

On a essayé d'obtenir cette chose contre nature par la peur de l'enfer et les sentimens religieux; l'exemple de l'Espagne et de l'Italie montre jusqu'à quel point on a réussi.

---

(1) Anzi certamente. Coll' amore uno non trova gusto a bevere acqua altra che quella di questo fonte prediletto. Resta naturale allora la fedeltà.

Coll matrimonio senza amore, in men di due anni l'acqua di questo fonte diventa amara. Esiste sempre però in natura il bisogno d'acqua. I costumi fanno superare la natura, ma solamente quando si puo vincerla in un istante : la moglie indiana che si abruccia (21 ottobre 1821) dopo la morte del vecchio marito che odiava, la ragazza europea che trucida barbaramente il tenero bambino al quale testè diede vita. Senza l'altissimo muro dell monistero le monache anderebbero via.

On a voulu l'obtenir en France par l'opinion, c'était là seule digue capable de résister; mais on l'a mal construite. Il est absurde de dire à une jeune fille : vous serez fidèle à l'époux de votre choix et ensuite de la marier par force à un vieillard ennuyeux (1).

*Mais les jeunes filles se marient avec plaisir.* — C'est que dans le système contraint de l'éducation actuelle, l'esclavage qu'elles subissent dans la maison de leur mère est d'un intolérable ennui; d'ailleurs elles manquent de lumières, enfin

(1) Même les minuties, tout chez nous est comique en ce qui concerne l'éducation des femmes. Par exemple en 1820, sous le règne de ces mêmes nobles qui ont proscrit le divorce, le ministère envoie à la ville de Laon un buste et une statue de Gabrielle d'Estrées. La statue sera placée sur la place publique, apparemment pour répandre parmi les jeunes filles, l'amour des Bourbons et les engager en cas de besoin à n'être pas cruelles aux rois aimables, et à donner des rejetons à cette illustre famille.

Mais en revanche le même ministère refuse à la ville de Laon, le buste du maréchal Serrurier, brave homme qui n'était pas galant et qui de plus avait grossièrement commencé sa carrière par le métier de simple soldat. (Discours du général Foy, *Courrier* du 17 juin 1820. Dulaure dans sa curieuse *Histoire de Paris*, article : amours de Henri IV.)

c'est le vœu de la nature. Il n'y a qu'un moyen d'obtenir plus de fidélité des femmes dans le mariage, c'est de donner la liberté aux jeunes filles et le divorce aux gens mariés.

Une femme perd toujours dans un premier mariage les plus beaux jours de la jeunesse, et par le divorce elle donne aux sots quelque chose à dire contre elle.

Les jeunes femmes qui ont beaucoup d'amans n'ont que faire du divorce. Les femmes d'un certain âge, qui ont eu beaucoup d'amans, croient réparer leur réputation, et en France y réussissent toujours, en se montrant extrêmement sévères envers des erreurs qui les ont quittées. Ce sera quelque pauvre jeune femme vertueuse et éperduement amoureuse qui demandera le divorce et qui se fera honnir par des femmes qui ont eu cinquante hommes.

## CHAPITRE LVII.

### De ce qu'on appelle Vertu.

Moi, j'honore du nom de vertu l'habitude de faire des actions pénibles et utiles aux autres.

Saint Siméon Stylite qui se tient vingt-deux ans sur le haut d'une colonne et qui se donne les étrivières n'est guères vertueux à mes yeux, j'en conviens, et c'est ce qui donne un ton trop leste à cet essai.

Je n'estime guères non plus un chartreux qui ne mange que du poisson et qui ne se permet de parler que le jeudi. J'avoue que j'aime mieux le général Carnot qui, dans un âge avancé, supporte les rigueurs de l'exil dans une petite ville du nord, plutôt que de faire une bassesse.

J'ai quelque espoir que cette déclaration extrêmement vulgaire portera à sauter le reste du chapitre.

Ce matin, jour de fête, à Pesaro (7 mai 1819), étant obligé d'aller à la messe, je me suis fait donner un missel et je suis tombé sur ces paroles :

Joanna Alphonsi quinti Lusitaniæ regis filia, tantâ divini amoris flamînâ præventa fuit, ut ab ipsâ pueritiâ rerum caducarum pertæsa, solo cœlestis patriæ desiderio flagraret.

La vertu si touchante prêchée par les phrases si belles du *Génie du christianisme* se réduit donc à ne pas manger de truffes de peur des crampes d'estomac. C'est un calcul fort raisonnable si l'on croit à l'enfer, mais calcul de l'intérêt le plus personnel et le plus prosaïque. La vertu *philosophique* qui explique si bien le retour de Régulus à Carthage, et qui a amené des traits semblables dans notre révolution (1), prouve au contraire générosité dans l'âme.

C'est uniquement pour ne pas être brûlée en l'autre monde, dans une grande

(1) Mémoires de madame Roland. M. Grangeneuve qui va se promener à huit heures dans une certaine rue pour se faire tuer par le capucin Chabot, On croyait une mort utile à la cause de la liberté.

chaudière d'huile bouillante, que madame de Tourvel résiste à Valmont. Je ne conçois pas comment l'idée d'être le rival d'une chaudière d'huile bouillante n'éloigne pas Valmont par le mépris.

Combien Julie d'Étanges, respectant ses sermens et le bonheur de M. de Wolmar, n'est-elle pas plus touchante?

Ce que je dis de madame de Tourvel je le trouve applicable à la haute vertu de mistriss Hutchinson. Quelle âme le puritanisme enleva à l'amour!

Un des travers les plus plaisans dans le monde, c'est que les hommes croient toujours savoir ce qu'il leur est évidemment nécessaire de savoir. Voyez-les parler de politique, cette science si compliquée; voyez-les parler de mariage et de mœurs.

Digitized by Google

## CHAPITRE LVIII.

### Situation de l'Europe à l'égard du mariage.

Jusqu'ici nous n'avons traité la question du mariage que par le raisonnement (1); la voici traitée par les faits.

Quel est le pays du monde où il y a le plus de mariages heureux? Incontestablement c'est l'Allemagne protestante.

J'extrais le morceau suivant du journal du capitaine Salviati sans y changer un seul mot.

« Halberstadt, 23 juin 1807..... M. de Bulow cependant est bonnement et ouvertement amoureux de mademoiselle de Feltheim; il la suit par tout et toujours; lui parle sans cesse, et très-

(1) L'auteur avait lu un chapitre intitulé *dell' Amore*, dans la traduction italienne de l'idéologie de M. de Tracy. Le lecteur trouvera dans ce chapitre des idées d'une bien autre portée philosophique que tout ce qu'il peut rencontrer ici.

souvent la retient à dix pas de nous. Cette préférence ouverte choque la société, la rompt, et aux rives de la Seine passerait pour le comble de l'indécence. Les Allemands songent bien moins que nous à ce qui rompt la société, et l'indécence n'est presque qu'un mal de convention. Il y a cinq ans que M. de Bulow fait ainsi la cour à Mina qu'il n'a pas pu épouser à cause de la guerre. Toutes les demoiselles de la société ont leur amant connu de tout le monde, mais aussi parmi les Allemands de la connaissance de mon ami, M. de Mermann, il n'en est pas un seul qui ne se soit marié par amour; savoir :

» Mermann, son frère George, M. de Voigt, M. de Lasing, etc., etc. Il vient de m'en nommer une douzaine.

» La manière ouverte et passionnée dont tous ces amans font la cour à leurs maîtresses, serait le comble de l'indécence, du ridicule et de la malhonnêteté en France.

» Mermann me disait ce soir en revenant du *Chasseur-vert*, que de toutes les femmes de sa famille très-nombreuse,

il ne croyait pas qu'il y en eût une seule qui eût trompé son mari. Mettons qu'il se trompe de moitié, c'est encore un pays singulier.

» Sa proposition scabreuse à sa belle sœur, madame de Munichow, dont la famille va s'éteindre faute d'héritiers mâles, et les biens très-considérables retourner au prince, reçue avec froideur, mais « ne m'en reparlez jamais. »

» Il en dit quelque chose en termes très-couverts à la céleste Philippine (qui vient d'obtenir le divorce contre son mari qui voulait simplement la vendre au souverain); indignation non jouée, diminuée dans les termes au lieu d'être exagérée : « vous n'avez donc plus d'es-
» time du tout pour notre sexe? Je crois
» pour votre honneur que vous plai-
» santez. »

» Dans un voyage au Broken avec cette vraiment belle femme, elle s'appuyait sur son épaule en dormant, ou feignant de dormir, un cahot la jette un peu sur lui, il lui serre la taille, elle se jette de l'autre côté de la voiture; il ne pense pas qu'elle soit inséductible,

mais il croit qu'elle se tuerait le lendemain de sa faute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'a aimée passionnément, qu'il en a été aimé de même, qu'ils se voyaient sans cesse et qu'elle est sans reproche; mais le soleil est bien pâle à Halberstadt, le gouvernement bien minutieux, et ces deux personnages bien froids. Dans leurs tête-à-tête les plus passionnés, Kant et Klopstock étaient toujours de la partie.

» Mermann me contait qu'un homme marié, convaincu d'adultère, peut être condamné par les tribunaux de Brunswick à dix ans de prison; la loi est tombée en désuétude, mais fait du moins que l'on ne plaisante point sur ces sortes d'affaires; la qualité d'homme à aventures galantes est bien loin d'être comme en France un avantage que l'on ne peut presque dénier en face à un mari sans l'insulter.

» Quelqu'un qui dirait à mon colonel ou à Ch.... qu'ils n'ont plus de femmes depuis leur mariage en serait fort mal reçu.

» Il y a quelques années qu'une femme de ce pays, dans un retour de religion, dit à son mari, homme de la cour de

Brunswick, qu'elle l'avait trompé six ans de suite. Ce mari aussi sot que sa femme alla conter le propos au duc; le galant fut obligé de donner sa démission de tous ses emplois et de quitter le pays dans les vingt-quatre heures sur la menace du duc de faire agir les lois. »

« Halberstadt, 7 juillet 1807,

» Ici les maris ne sont pas trompés, il est vrai, mais quelles femmes, grands dieux! Des statues, des masses à peine organisées. Avant le mariage elles sont fort agréables, lestes comme des gazelles, et un œil vif et tendre qui comprend toujours les allusions de l'amour. C'est qu'elles sont à la chasse d'un mari. A peine ce mari trouvé, elles ne sont plus exactement que des faiseuses d'enfant, en perpétuelle adoration devant le feseur. Il faut que dans une famille de quatre ou cinq enfans, il y en ait toujours un de malade, puisque la moitié des enfans meurt avant sept ans, et dans ce pays, dès qu'un des bambins est malade, la mère ne sort plus. Je les vois trouver un plaisir indicible à être cares-

sées par leurs enfans. Peu à peu elles perdent toutes leurs idées. C'est comme à Philadelphie. Des jeunes filles de la gaîté la plus folle et la plus innocente y deviennent, en moins d'un an, les plus ennuyeuses des femmes. Pour en finir sur les mariages de l'Allemagne protestante, la dot de la femme est à peu près nulle à cause des fiefs. Mademoiselle de Diesdorff, fille d'un homme qui a quarante mille livres de rente, aura peut-être deux mille écus de dot. (7500 francs.)

» M. de Mermann a eu quatre mille écus de sa femme.

» Le supplément de dot est payable en vanité, à la cour; » on trouverait dans la bourgeoisie, me disait Mermann, des partis de 100 ou 150,000 écus (600,000 fr. au lieu de 15). Mais on ne peut plus être présenté à la cour, on est séquestré de toute société où se trouve un prince, ou une princesse, *c'est affreux.* » Ce sont ses termes et c'était le cri du cœur.

» Une femme Allemande qui aurait l'âme de Phi***. avec son esprit, sa figure noble et sensible, le feu qu'elle devait avoir à dix-huit ans (elle en a vingt-sept),



Digitized by Google

étant honnête et pleine de naturel par les mœurs du pays, n'ayant, par la même cause, que la petite dose utile de religion, rendrait sans doute son mari fort heureux. Mais comment se flatter d'être constant auprès de mères de famille si insipides ?

» *Mais il était marié*, m'a-t-elle répondu, ce matin, comme je blâmais les quatre ans de silence de l'amant de Corinne, lord Oswald. Elle a veillé jusqu'à trois heures pour lire Corinne; ce roman lui a donné une profonde émotion, et elle me repond avec sa touchante candeur : *mais il était marié.*

» Phi***. a tant de naturel et une sensibilité si naïve, que même en ce pays du naturel, elle semble prude aux petits esprits montés sur de petites âmes. Leurs plaisanteries lui font mal au cœur, et elle ne le cache guères.

» Quand elle est en bonne compagnie elle rit comme une folle des plaisanteries les plus gaies. C'est elle qui m'a conté l'histoire de cette jeune princesse de seize ans, depuis si célèbre, qui entreprenait souvent de faire monter dans son appar-

tement l'officier de garde à sa porte. »

## LA SUISSE.

Je connais peu de familles plus heureuses que celles de l'*Oberland*, partie de la Suisse située près de Berne, et il est de notoriété publique (1816) que les jeunes filles y passent avec leur amant les nuits du samedi au dimanche.

Les sots qui connaissent le monde pour avoir fait le voyage de Paris à Saint-Cloud, vont se récrier; heureusement je trouve dans un écrivain suisse, la confirmation de ce que j'ai vu moi-même (1) pendant quatre mois.

« Un bon paysan se plaignait de quelques dégats faits dans son verger; je lui demandai pourquoi il n'avait pas de chien. — « Mes filles ne se marieraient jamais. » Je ne comprenais pas sa réponse; il me conte qu'il avait eu un chien si méchant qu'il n'y avait plus de garçons qui osassent escalader ses fenêtres.

(1) *Principes philosophiques du colonel Weiss*, septième édition, tom 2, page 245.

» Un autre paysan, maire de son village, pour me faire l'éloge de sa femme, me disait, que du temps qu'elle était fille il n'y en avait point qui eût plus de *kilter* ou *veilleurs* ( qui eût plus de jeunes gens qui allassent passer la nuit avec elle ).

» Un colonel généralement estimé fut obligé, dans une course de montagnes, de passer la nuit au fond d'une des vallées les plus solitaires et les plus pittoresques du pays. Il logea chez le premier magistrat de la vallée, homme riche et accrédité. L'étranger remarqua en entrant une jeune fille de seize ans, modèle de grâces, de fraîcheur et de simplicité; c'était la fille du maître de la maison. Il y avait ce soir-là bal champêtre : l'étranger fit la cour à la jeune fille qui était réellement d'une beauté frappante. Enfin, se faisant courage, il osa lui demander s'il ne pourrait pas *veiller* avec elle. — Non, répondit la jeune fille, je couche avec ma cousine, mais je viendrai moi-même chez vous. Qu'on juge du trouble que causa cette réponse. On soupe, l'étranger se lève, la jeune fille prend le

flambeau et le suit dans sa chambre, il croit toucher au bonheur. Non, lui dit-elle avec candeur, il faut d'abord que je demande permission à maman. La foudre l'eût moins attéré. Elle sort, il reprend courage et se glisse auprès du salon de bois de ces bonnes gens; il entend la fille qui d'un ton caressant priait sa mère de lui accorder la permission qu'elle désirait : elle l'obtient enfin. « N'est-ce pas, vieux, dit la mère à son mari qui était déjà au lit, tu consens que Trineli passe la nuit avec monsieur le colonel? — De bon cœur, répond le père, je crois qu'à un tel homme je prêterais encore ma femme. — Hé bien, va, dit la mère à Trineli; mais sois brave fille et n'ôte pas ta jupe..... Au point du jour, Trineli, respectée par l'étranger, se leva vierge : elle arrangea les coussins du lit, prépara du café et de la crème pour son veilleur, et après qu'assise sur le lit, elle eut déjeûné avec lui, elle coupe un petit morceau de son *broustpletz* (pièce de velours qui couvre le sein); « Tiens, lui dit-elle, conserve ce souvenir d'une nuit heureuse; je ne l'oublierai jamais; pourquoi es-tu colo-

nel? » et lui ayant donné un dernier baiser elle s'enfuit; il ne put plus la revoir (1). » Voilà l'excès opposé à nos mœurs françaises et que je suis loin d'approuver.

Je voudrais, si j'étais législateur, qu'on prît, en France comme en Allemagne, l'usage des soirées dansantes. Trois fois par semaine les jeunes filles iraient avec leurs mères à un bal commencé à sept heures finissant à minuit, et exigeant pour tous frais un violon et des verres d'eau. Dans une pièce voisine, les mères, peut-être un peu jalouses de l'heureuse éducation de leurs filles, joueraient au boston; dans une troisième, les pères trouveraient les journaux et parleraient politique. Entre minuit et une heure toutes les familles se réuniraient, et regagneraient le toit paternel. Les jeunes filles apprendraient à connaître les jeunes hommes; la fatuité et l'indiscrétion

(1) Je suis heureux de pouvoir dire avec les paroles d'un autre des faits extraordinaires que j'ai eu l'occasion d'observer. Certainement sans M. de Weiss je n'eusse pas rapporté ce trait de mœurs. J'en ai omis d'aussi caractérisques à Valence et à Vienne.

qui la suit leur deviendraient bien vite odieuses ; enfin, *elles se choisiraient un mari.* Quelques jeunes filles auraient des amours malheureuses, mais le nombre des maris trompés et des mauvais ménages diminuerait dans une immense proportion. Alors il serait moins absurde de chercher à punir l'infidélité par la honte ; la loi dirait aux jeunes femmes : vous avez choisi votre mari, soyez-lui fidèles. Alors j'admettrais la poursuite et la punition par les tribunaux, de ce que les Anglais appellent *criminal conversation.* Les tribunaux pourraient imposer au profit des prisons, et des hôpitaux, une amende égale aux deux tiers de la fortune du séducteur, et une prison de quelques années.

Une femme pourrait être poursuivie pour adultère devant un jury Le jury devrait d'abord déclarer que la conduite du mari a été irréprochable.

La femme convaincue pourrait être condamnée à la prison pour la vie. Si le mari avait été absent plus de deux ans, la femme ne pourrait être condamnée qu'à une prison de quelques années. Les

mœurs publiques se modèleraient bientôt sur ces lois et les perfectionneraient (1).

Alors les nobles et les prêtres, tout en regrettant amèrement les siècles décens de madame de Montespan ou de madame du Barry, seraient forcés de permettre le divorce (2).

---

(1) L'*Examiner*, journal anglais, en rendant compte du procès de la reine (n°. 662, du 3 septembre 1820), ajoute :

« We have a system of sexual morality, under which thousands of women become mercenary prostitutes whom virtuous women are taught to scorn, while virtuous men retain the privilege of frequenting those very women, without it's being regarded as any thing more than a venial offense. »

Il y a une noble hardiesse dans le pays du *Cant* à oser exprimer, sur cet objet, une vérité, quelque triviale et palpable qu'elle soit; cela est encore plus méritoire à un pauvre journal qui ne peut espérer de succès qu'en étant acheté par les gens riches, lesquels regardent les évêques et la Bible comme l'unique sauvegarde de leurs belles livrées.

(2) Madame de Sévigné écrivait à sa fille, le 23 décembre 1671 : « Je ne sais si vous avez appris que Villarceaux, en parlant au roi d'une charge pour son fils, prit habilement l'occasion de lui dire qu'il y avait des gens qui se mêlaient de dire à sa nièce (mademoiselle de Rouxel), que sa majesté avait quelque dessein pour elle; que si cela était, il le suppliait de se servir de lui, que l'affaire serait mieux entre ses mains que dans celles des autres, et qu'il s'y emploierait avec

Digitized by Google

Il y aurait dans un village, en vue de de Paris, un Élysée pour les femmes malheureuses, une maison de refuge où, sous peine des galères, il n'entrerait d'autre homme que le médecin et l'aumônier. Une femme qui voudrait obtenir le divorce serait tenue, avant tout, d'aller se constituer prisonnière dans cet Élysée; elle y passerait deux années sans sortir une seule fois. Elle pourrait écrire, mais jamais recevoir de réponse.

Un conseil composé de pairs de France et de quelques magistrats estimés, dirigerait, au nom de la femme, les poursuites pour le divorce, et règlerait la pension à payer par le mari à l'établissement. La femme qui succomberait dans sa demande devant les tribunaux serait admise à passer le reste de sa vie à l'É-

---

succès. Le roi se mit à rire, et dit : *Villarceaux, nous sommes trop vieux, vous et moi, pour attaquer des demoiselles de quinze ans.* Et comme un galant homme se moqua de lui et conta ce discours chez les dames. Tom 2, page 340.

Mémoires de Lauzun, de Bezenval, de madame d'Épinay, etc., etc. Je supplie qu'on ne me condamne pas tout-à-fait sans relire ces mémoires.



Digitized by Google

lysée. Le gouvernement compléterait à l'administration de l'Élysée deux mille francs par femme réfugiée. Pour être reçue à l'Élysée, il faudrait avoir eu une dot de plus de vingt mille francs. La sévérité du régime moral serait extrême.

Après deux ans d'une totale séparation du monde, une femme divorcée pourrait se remarier.

Une fois arrivés à ce point, les chambres pourraient examiner si, pour établir l'émulation du mérite entre les jeunes filles, il ne conviendrait pas d'attribuer aux garçons une part double de celles des sœurs dans le partage de l'héritage paternel. Les filles qui ne trouveraient pas à se marier auraient une part égale à celles des mâles. On peut remarquer en passant que ce système détruirait peu à peu l'habitude des mariages de convenance trop inconvenans. La possibilité du divorce rendrait inutiles les excès de bassesse.

Il faudrait établir sur divers points de la France, et dans des villages pauvres, trente abbayes pour les vieilles filles. Le gouvernement chercherait à entourer ces

établissemens de considération, pour consoler un peu la tristesse des pauvres filles qui y achèveraient leur vie. Il faudrait leur donner tous les hochets de la dignité.

Mais laissons ces chimères.

## CHAPITRE LIX.

### Werther et don Juan.

Parmi les jeunes gens, lorsque l'on s'est bien moqué d'un pauvre amoureux et qu'il a quitté le salon, ordinairement la conversation finit par agiter la question de savoir s'il vaut mieux prendre les femmes comme le don Juan de Mozart, ou comme Werther. Le contraste serait plus exact si j'eusse cité Saint-Preux, mais c'est un si plat personnage que je ferais tort aux âmes tendres en le leur donnant pour représentant.

Le caractère de don Juan requiert un plus grand nombre de ces vertus utiles et estimées dans le monde : l'admirable intrépidité, l'esprit de ressource, la vivacité, le sang-froid, l'esprit amusant, etc.

Les don Juan ont de grands momens de sécheresse et une vieillesse fort triste; mais la plupart des hommes n'arrivent pas à la vieillesse.

Les amoureux jouent un pauvre rôle le soir dans le salon, car l'on n'a de talent et de force auprès des femmes qu'autant qu'on met à les avoir exactement le même intérêt qu'à une partie de billard. Comme la société connaît aux amoureux un grand intérêt dans la vie, quelque esprit qu'ils aient, ils prêtent le flanc à la plaisanterie ; mais le matin en s'éveillant, au lieu d'avoir de l'humeur jusqu'à ce que quelque chose de piquant et de malin les soit venu ranimer, ils songent à ce qu'ils aiment et font des châteaux en Espagne habités par le bonheur.

L'amour à la Werther ouvre l'âme à tous les arts, à toutes les impressions douces et romantiques, au clair de lune, à la beauté des bois, à celle de la peinture, en un mot au sentiment et à la jouissance du *beau*, sous quelque forme qu'il se présente, fut-ce sous un habit de bure. Il fait trouver le bonheur même sans les richesses (1). Ces âmes-là, au lieu

(1) Premier volume de la *Nouvelle Héloïse*, et tous les volumes si Saint-Preux se fût trouvé avoir l'ombre du caractère ; mais c'était un vrai poëte, un bavard sans réso-

d'être sujettes à se blaser comme Meilhan, Bézenval, etc., deviennent folles par excès de sensibilité comme Rousseau. Les femmes douées d'une certaine élévation d'âme qui, après la première jeunesse, savent voir l'amour où il est, et quel est cet amour, échappent en général aux don Juan qui ont pour eux plutôt le nombre que la qualité des conquêtes. Remarquez, au désavantage de la considération des âmes tendres, que la publicité est nécessaire au triomphe des don Juan comme le secret à ceux des Werther. La plupart des gens qui s'occupent

---

lution, qui n'avait du cœur qu'après avoir péroré, d'ailleurs homme fort plat. Ces gens-là ont l'immense avantage de ne pas choquer l'orgueil féminin et de ne jamais donner d'*étonnement* à leur amie. Qu'on pèse ce mot; c'est peut-être là tout le secret du succès des hommes plats auprès des femmes distinguées. Cependant l'amour n'est une passion qu'autant qu'il fait oublier l'amour-propre. Elles ne sentent donc pas complétement l'amour les femmes qui comme L. lui demandent les plaisirs de l'orgueil. Sans s'en douter elles sont à la même hauteur que l'homme prosaïque objet de leurs mépris, qui cherche dans l'amour, l'amour et la vanité. Elles, elles veulent l'amour et l'orgueil, mais l'amour se retire la rougeur sur le front; c'est le plus orgueilleux des despotes : ou il est tout, ou il n'est rien.

de femmes par état, sont nés au sein d'une grande aisance, c'est-à-dire sont, par le fait de leur éducation et par l'imitation de ce qui les entourait dans leur jeunesse, égoïstes et secs (1).

Les vrais don Juan finissent même par regarder les femmes comme le parti ennemi, et par se réjouir de leurs malheurs de tous genres.

Au contraire, l'aimable duc delle Pignatelle nous montrait à Munich la vraie manière d'être heureux par la volupté, même sans l'amour-passion. « Je vois » qu'une femme me plaît, me disait-il » un soir, quand je me trouve tout interdit auprès d'elle et que je ne sais que » lui dire. » Bien loin de mettre son amour-propre à rougir et à se venger de ce moment d'embarras, il le cultivait précieusement comme la source du bonheur. Chez cet aimable jeune homme, l'a-

(1) Voir une page d'André Chénier, OEuvres, page 370; ou bien ouvrir les yeux dans le monde, ce qui est plus difficile. « En général ceux que nous appelons patriciens » sont plus éloignés que les autres hommes de rien » aimer, dit l'empereur Marc-Aurèle, » Pensées, page 50.

mour-goût était tout-à-fait exempt de la vanité qui corrode; c'était une nuance affaiblie, mais pure et sans mélange, de l'amour véritable; et il respectait toutes les femmes comme des êtres charmans envers qui nous sommes bien injustes. (20 février 1820.)

Comme on ne se choisit pas un tempérament, c'est-à-dire une âme, l'on ne se donne pas un rôle supérieur. J.-J. Rousseau et le duc de Richelieu auraient eu beau faire, malgré tout leur esprit, ils n'auraient pu changer de carrière auprès des femmes. Je croirais volontiers que le duc n'a jamais eu de momens comme ceux que Rousseau trouva dans le parc de la Chevrette, auprès de madame d'Houdetot; à Venise, en écoutant la musique des *Scuole;* et à Turin, aux pieds de madame Bazile. Mais aussi il n'eut jamais à rougir du ridicule dont Rousseau se couvre auprès de madame de Larnage et dont le remords le poursuit le reste de sa vie.

Le rôle des Saint-Preux est plus doux et remplit tous les momens de l'existence; mais il faut convenir que celui de don

Juan est bien plus brillant. Si Saint-Preux change de goût au milieu de sa vie, solitaire et retiré, avec des habitudes pensives, il se trouve sur la scène du monde à la dernière place; tandis que don Juan se voit une réputation superbe parmi les hommes, et pourra peut-être encore plaire à une femme tendre en lui faisant le sacrifice sincère de ses goûts libertins.

Par toutes les raisons présentées jusqu'ici, il me semble que la question se balance. Ce qui me fait croire les Werther plus heureux, c'est que don Juan réduit l'amour à n'être qu'une affaire ordinaire. Au lieu d'avoir comme Werther des réalités qui se modèlent sur ses désirs, il a des désirs imparfaitement satisfaits par la froide réalité, comme dans l'ambition, l'avarice et les autres passions. Au lieu de se perdre dans les rêveries enchanteresses de la cristallisation, il pense comme un général aux succès de ses manœuvres (1), et en un mot tue

(1) Comparez *Lovelace* à *Tom-Jones*.

l'amour au lieu d'en jouir plus qu'un autre, comme croit le vulgaire.

Ce qui précède me semble sans réplique. Une autre raison qui l'est pour le moins autant à mes yeux, mais, que grâce à la méchanceté de la Providence, il faut pardonner aux hommes de ne pas reconnaître, c'est que l'habitude de la justice me paraît, sauf les accidens, la route la plus assurée pour arriver au bonheur, et les Werther ne sont pas scélérats (1).

Pour être heureux dans le crime, il faudrait exactement n'avoir pas de remords. Je ne sais si un tel être peut exister (2); je ne l'ai jamais rencontré, et je

---

(1) Voir la *Vie privée du duc de Richelieu*, 9 volumes in-8°. Pourquoi au moment où un assassin tue un homme ne tombe-t-il pas mort aux pieds de sa victime? Pourquoi les maladies? et s'il y a des maladies, pourquoi un Troistaillons ne meurt-il pas de la colique? Pourquoi Henri IV règne-t-il vingt-un ans, et Louis XV 59? Pourquoi la durée de la vie n'est-elle pas en proportion exacte avec le degré de vertu de chaque homme? et autres questions *infâmes*, diront les philosophes anglais, qu'il n'y a assurément aucun mérite à poser, mais auxquelles il y aurait quelque mérite à répondre autrement que par des injures et du *cant*.

(2) Voir Néron après le meurtre de sa mère dans

parierais que l'aventure de madame Michelin troublait les nuits du duc de Richelieu.

Il faudrait, ce qui est impossible, n'avoir exactement pas de sympathie, ou pouvoir mettre à mort le genre humain (1).

Les gens qui ne connaissent l'amour que par les romans éprouveront une répugnance naturelle en lisant ces phrases en faveur de la vertu en amour. C'est que par les lois du roman la peinture de l'amour vertueux est essentiellement ennuyeuse et peu intéressante. Le sentiment de la vertu paraît ainsi de loin neutraliser celui de l'amour, et les paroles *amour vertueux* semblent synonymes d'amour faible. Mais tout cela est une *infirmité* de l'art de peindre, qui ne fait rien à la passion telle qu'elle existe dans la nature (2).

---

Suétone; et cependant de quelles belles masses de flatterie n'était-il pas environné!

(1) La cruauté n'est qu'une sympathie souffrante. Le *pouvoir* n'est le premier des bonheurs après l'amour, que parce que l'on croit être en état de *commander la sympathie.*

(2) Si l'on peint aux yeux du spectateur le sentiment

Je demande la permission de faire le portrait du plus intime de mes amis.

Don Juan abjure tous les devoirs qui le lient au reste des hommes. Dans le grand marché de la vie, c'est un marchand de mauvaise foi qui prend toujours et ne paie jamais. L'idée de l'égalité lui inspire la rage que l'eau donne à l'hydrophobe; c'est pour cela que l'orgueil de la naissance va si bien au caractère de don Juan. Avec l'idée de l'égalité des droits disparaît celle de la justice, ou plutôt si don Juan est sorti d'un sang illustre, ces idées communes ne l'ont jamais approché; et je croirais assez qu'un homme qui porte un nom historique est plus disposé qu'un autre à mettre le feu à une ville pour se faire cuire un œuf (1). Il faut l'excuser;

---

de la vertu à côté du sentiment de l'amour, on se trouve avoir représenté un cœur partagé entre deux sentimens. La vertu dans les romans n'est bonne qu'à sacrifier : Julie d'Étange.

(1) Voir Saint-Simon, fausse couche de madame la duchesse de Bourgogne; et madame de Motteville, *passim*. Cette princesse qui s'étonnait que les autres femmes eussent cinq doigts à la main comme elle; ce duc d'Orléans, Gaston, frère de Louis XIII, trouvant

il est tellement possédé de l'amour de soi-même qu'il arrive au point de perdre l'idée du mal qu'il cause, et de ne voir plus que lui dans l'univers qui puisse jouir ou souffrir. Dans le feu de la jeunesse, quand toutes les passions font sentir la vie dans notre propre cœur et éloignent la méfiance de celui des autres, don Juan, plein de sensations et de bonheur apparent, s'applaudit de ne songer qu'à soi, tandis qu'il voit les autres hommes sacrifier au devoir; il croit avoir trouvé le grand art de vivre. Mais au milieu de son triomphe, à peine à trente ans, il s'aperçoit avec étonnement que la vie lui manque, il éprouve un dégoût croissant pour ce qui faisait tous ses plaisirs. Don Juan me disait à Thorn, dans un accès d'humeur noire: « Il n'y a pas

---

si simple que ses favoris allassent à l'échafaud pour lui faire plaisir. Voyez en 1820, ces messieurs mettre en avant une loi d'élection qui peut ramener les Robespierre en France, etc., etc.; voyez Naples en 1799. (Je laisse cette note écrite en 1820. Liste des grands seigneurs de 1778 avec des notes sur leur moralité, données par le général Laclos, vue à Naples, chez le marquis Berio; manuscrit de plus de trois cents pages bien scandaleux.)

Digitized by Google

» vingt variétés de femmes, et une fois » qu'on en a eu deux ou trois de chaque » variété, la satiété commence. » Je répondais : « Il n'y a que l'imagination qui » échappe pour toujours à la satiété. » Chaque femme inspire un intérêt différent, et bien plus, la même femme, » si le hasard vous la présente deux ou » trois ans plus tôt ou plus tard dans le » cours de la vie, et si le hasard veut que » vous aimiez, est aimée d'une manière » différente. Mais une femme tendre, » même en vous aimant, ne produirait » sur vous, par ses prétentions à l'égalité, que l'irritation de l'orgueil. Votre » manière d'avoir les femmes tue toutes » les autres jouissances de la vie; celle » de Werther les centuple. »

Ce triste drame arrive au dénoûment. On voit le don Juan vieillissant s'en prendre aux choses de sa propre satiété, et jamais à soi. On le voit tourmenté du poison qui le dévore, s'agiter en tous sens et changer continuellement d'objet. Mais quel que soit le brillant des apparences, tout se termine pour lui à changer de peine; il se donne de l'ennui pai-

Digitized by Google

sible, ou de l'ennui agité; voilà le seul choix qui lui reste.

Enfin il découvre et s'avoue à soi-même cette fatale vérité; dès lors il est réduit pour toute jouissance à faire sentir son pouvoir, et à faire ouvertement le mal pour le mal. C'est aussi le dernier degré du malheur habituel; aucun poëte n'a osé en présenter l'image fidèle; ce tableau ressemblant ferait horreur.

Mais on peut espérer qu'un homme supérieur détournera ses pas de cette route fatale, car il y a une contradiction au fond du caractère de don Juan. Je lui ai supposé beaucoup d'esprit, et beaucoup d'esprit conduit à la découverte de la vertu par le chemin du temple de la gloire (1).

La Rochefoucault, qui s'entendait pourtant en amour-propre, et qui dans la vie réelle n'était rien moins qu'un nigaud d'hommes de lettres (2) dit, (267). « Le

---

(1) Le caractère du jeune privilégié en 1822, est assez correctement représenté par le brave Boswell, *d'old mortality*.

(2) Voir les Mémoires de Retz, et le mauvais mo-

Digitized by Google

» plaisir de l'amour est d'aimer, et l'on » est plus heureux par la passion que » l'on a, que par celle que l'on inspire. »

Le bonheur de don Juan n'est que de la vanité basée il est vrai, sur des circonstances amenées par beaucoup d'esprit et d'activité ; mais il doit sentir que le moindre général qui gagne une bataille, que le moindre préfet qui contient un département, a une jouissance plus remarquable que la sienne; tandis que le bonheur du duc de Nemours, quand madame de Clèves lui dit qu'elle l'aime, est, je crois, au-dessus du bonheur de Napoléon à Marengo.

L'amour à la don Juan est un sentiment dans le genre du goût pour la chasse. C'est un besoin d'activité qui doit être réveillé par des objets divers et mettant sans cesse en doute votre talent.

L'amour à la Werther est comme le sentiment d'un écolier qui fait une tragédie et mille fois mieux; c'est un but nouveau dans la vie auquel tout se rap-

---

ment qu'il fit passer au coadjuteur, entre deux portes, au parlement.

porte, et qui change la face de tout. L'amour-passion jette aux yeux d'un homme toute la nature avec ses aspects sublimes, comme une nouveauté inventée d'hier. Il s'étonne de n'avoir jamais vu le spectacle singulier qui se découvre à son âme. Tout est neuf, tout est vivant, tout respire l'intérêt le plus passionné (1). Un amant voit la femme qu'il aime dans la ligne d'horizon de tous les paysages qu'il rencontre, et faisant cent lieues pour aller l'entrevoir un instant, chaque arbre, chaque rocher lui parle d'elle d'une manière différente, et lui en apprend quelque chose de nouveau. Au lieu du fracas de ce spectacle magique, don Juan a besoin que les objets extérieurs qui n'ont de prix pour lui que par leur degré d'utilité lui soient rendus piquans par quelque intrigue nouvelle.

L'amour à la Werther a de singuliers plaisirs; après un an ou deux, quand l'amant n'a plus pour ainsi dire qu'une âme avec ce qu'il aime, et cela, chose étrange, même indépendamment des suc-

(1) Vol. 1819. Les chèvrefeuilles à la descente.



Digitized by Google

cès en amour, même avec les rigueurs de sa maîtresse, quoi qu'il fasse ou qu'il voie, il se demande : Que dirait-elle si elle était avec moi? que lui dirais-je de cette vue de *Casa-Lecchio?* Il lui parle, il écoute ses réponses, il rit des plaisanteries qu'elle lui fait. A cent lieues d'elle et sous le poids de sa colère, il se surprend à se faire cette réflexion : Léonore était fort gaie ce soir. Il se réveille : Mais mon dieu, se dit-il en soupirant : il y a des fous à Bedlam qui le sont moins que moi !

— « Mais vous m'impatientez, me dit un » de mes amis auquel je lis cette remar- » que : vous opposez sans cesse l'homme » passionné au don Juan, ce n'est pas là » la question. Vous auriez raison si l'on » pouvait à volonté se donner une pas- » sion. Mais dans l'indifférence, que faire?» — L'amour-goût sans horreurs. Les horreurs viennent toujours d'une petite âme qui a besoin de se rassurer sur son propre mérite.

Continuons. Les don Juan doivent avoir bien de la peine à convenir de la vérité de cet état de l'âme dont je parlais

Digitized by Google

tout à l'heure. Outre qu'ils ne peuvent le voir ni le sentir, il choque trop leur vanité. L'erreur de leur vie est de croire conquérir en quinze jours ce qu'un amant transi obtient à peine en six mois. Ils se fondent sur des expériences faites aux dépens de ces pauvres diables qui n'ont ni l'âme qu'il faut pour plaire, en révélant ses mouvemens naïfs à une femme tendre, ni l'esprit nécessaire pour le rôle de don Juan. Ils ne veulent pas voir que ce qu'ils obtiennent, fût-il même accordé par la même femme, n'est pas la même chose.

L'homme prudent sans cesse se méfie;
C'est pour cela que des amans trompeurs
Le nombre est grand. Les dames que l'on prie
Font soupirer long-temps des serviteurs
Qui n'ont jamais été faux de leur vie.
Mais du trésor qu'elles donnent enfin
Le prix n'est su que du cœur qui le goûte;
Plus on l'achète et plus il est divin :
Le los d'amour ne vaut que ce qu'il coûte.

NIVERNAIS, *le Troubadour Guillaume de la Tour*, III, 342.

L'amour-passion à l'égard des don Juan peut se comparer à une route singulière, escarpée, incommode, qui com-

Digitized by Google

mence à la vérité parmi des bosquets charmans, mais bientôt se perd entre des rochers taillés à pic, dont l'aspect n'a rien de flatteur pour les yeux vulgaires. Peu à peu la route s'enfonce dans les hautes montagnes au milieu d'une forêt sombre dont les arbres immenses en intercepceptant le jour, par leurs têtes touffues et élevées jusqu'au ciel, jettent une sorte d'horreur dans les âmes non trempées par le danger.

Après avoir erré péniblement comme dans un labyrinthe infini dont les détours multipliés impatientent l'amour-propre, tout à coup l'on fait un détour, et l'on se trouve dans un monde nouveau, dans la délicieuse vallée de Cachemire de Lalla-Roock.

Comment les don Juan, qui ne s'engagent jamais dans cette route ou qui n'y font tout au plus que quelques pas, pourraient-ils juger des aspects qu'elle présente au bout du voyage? . . . . . .

. . . . . .

« Vous voyez que l'inconstance est bonne :

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde. »

— Bien, vous vous moquez des sermens et de la justice. Que cherche-t-on par l'inconstance? le plaisir apparemment.

Mais le plaisir que l'on rencontre auprès d'une jolie femme désirée quinze jours et gardée trois mois, est *différent* du plaisir que l'on trouve avec une maîtresse désirée trois ans et gardée dix.

Si je ne mets pas *toujours*, c'est qu'on dit que la vieillesse changeant nos organes, nous rend incapables d'aimer; pour moi je n'en crois rien. Votre maîtresse devenue votre amie intime, vous donne d'autres plaisirs, les plaisirs de la vieillesse. C'est une fleur qui après avoir été rose le matin, dans la saison des fleurs, se change en un fruit délicieux le soir, quand les roses ne sont plus de saison (1).

Une maîtresse désirée trois ans est réellement maîtresse dans toute la force du terme; on ne l'aborde qu'en tremblant, et, dirais-je aux don Juan, l'homme qui tremble ne s'ennuie pas. Les plai-

(1) Voir les Mémoires de Collé, sa femme.

sirs de l'amour sont toujours en proportion de la crainte.

Le malheur de l'insconstance, c'est l'ennui; le malheur de l'amour-passion, c'est le désespoir et la mort. On remarque les désespoirs d'amour, ils font anecdote; personne ne fait attention aux vieux libertins blasés qui crèvent d'ennui et dont Paris est pavé.

» L'amour brûle la cervelle à plus de gens que l'ennui. » — Je le crois bien, l'ennui ôte tout, jusqu'au courage de se tuer.

Il y a tel caractère fait pour ne trouver le plaisir que dans la variété. Mais un homme qui porte aux nues le vin de Champagne aux dépens du Bordeaux, ne fait que dire avec plus ou moins d'éloquence : J'aime mieux le Champagne.

Chacun de ces vins a ses partisans et tous ont raison, s'ils se connaissent bien eux-mêmes, et s'ils courent après le genre de bonheur qui est le mieux adapté à leurs organes (1) et à leurs habitudes. Ce

(1) Les physiologistes qui connaissent les organes, vous disent : L'injustice dans les relations de la vie sociale produit sécheresse, défiance et malheur.

qui gâte le parti de l'inconstance, c'est que tous les sots se rangent de ce côté par manque de courage.

Mais enfin chaque homme, s'il veut se donner la peine de s'étudier soi-même, a son *beau idéal*, et il me semble qu'il y a toujours un peu de ridicule à vouloir convertir son voisin.

## FRAGMENS DIVERS.

J'ai réuni sous ce titre, que j'aurais voulu rendre encore plus modeste, un choix fait sans trop de sévérité parmi trois ou quatre cents cartes à jouer sur lesquelles j'ai trouvé des lignes tracées au crayon; souvent ce qu'il faut bien appeler le manuscrit original, faute d'un nom plus simple, est bâti de morceaux de papier de toute grandeur écrits au crayon, et que Lisio attachait avec de la cire pour ne pas avoir l'embarras de recopier. Il m'a dit une fois que rien de ce qu'il notait ne lui semblait une heure après valoir la peine d'être recopié. Je suis entré dans ce détail avec l'espérance qu'il me servira d'excuse pour les répétitions.

I.

On peut tout acquérir dans la solitude, horsmis du caractère.

Digitized by Google

2.

En 1821, la haine, l'amour et l'avarice, les trois passions les plus fréquentes, et avec le jeu, presque les seules à Rome.

Les Romains paraissent *méchans* au premier abord; ils ne sont qu'extrêmement méfians, et avec une imagination qui s'enflamme à la plus légère apparence.

S'ils font des méchancetés *gratuites*, c'est un homme rongé par la peur, et qui cherche à se rassurer en essayant son fusil.

3.

Si je disais, comme je le crois, que la *bonté* est le trait distinctif du caractère des habitans de Paris, je craindrais beaucoup de les offenser.

« Je ne veux pas être bon. »

4.

Une marque de l'amour vient de naître, c'est que tous les plaisirs et toutes les peines que peuvent donner toutes les



Digitized by Google

autres passions et tous les autres besoins de l'homme, cessent à l'instant de l'affecter.

5.

La pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toutes.

6.

Avoir le caractère solide, c'est avoir une longue et ferme expérience des mécomptes et des malheurs de la vie. Alors l'on désire constamment, ou l'on ne désire pas du tout.

7.

L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du jeu.

8.

Rien ne tue l'amour-goût, comme les bouffées d'amour-passion dans le partner.

Contessina L. Forli, 1819.

9.

Grand défaut des femmes, le plus cho-

quant de tous pour un homme un peu digne de ce nom. Le public en fait de sentimens ne s'élève guères qu'à des idées basses, et elles font le public juge suprême de leur vie; je dis même les plus distinguées, et souvent sans s'en douter, et même en croyant, et disant le contraire.

Brescia, 1819.

10.

*Prosaïque* est un mot nouveau qu'autrefois je trouvais ridicule, car rien de plus froid que nos poésies; s'il y a quelque chaleur en France depuis cinquante ans, c'est assurément dans la prose.

Mais enfin la contessina L, se servait du mot *prosaïque* et j'aime à l'écrire.

La définition est dans *Don Quichotte* et dans *le Contraste parfait du maître et de l'écuyer.* Le maître, grand et pâle; l'écuyer, gras et frais. Le premier tout héroïsme et courtoisie, le second tout égoïsme et servilité; le premier toujours rempli d'imaginations romanesques et touchantes; le second un modèle d'esprit de conduite, un recueil de proverbes bien sages; le premier toujours nourris-

Digitized by Google

sant son âme de quelque contemplation héroïque et hasardée; l'autre ruminant quelque plan bien sage et dans lequel il ne manque pas d'admettre soigneusement en ligne de compte, l'influence de tous les petits mouvemens honteux et égoïstes du cœur humain.

Au moment où le premier devrait être détrompé par le *non-succès* de ses imaginations d'hier, il est déjà occupé de ses châteaux en Espagne d'aujourd'hui.

Il faut avoir un mari prosaïque et prendre un amant romanesque.

Marlborough avait l'âme *prosaïque*, Henri IV amoureux à cinquante-cinq ans d'une jeune princesse qui n'oubliait pas son âge, un cœur romanesque (1).

Il y a moins d'âmes prosaïques dans la noblesse que dans le tiers-état.

C'est le défaut du commerce, il rend prosaïque.

---

(1) Dulaure, *Histoire de Paris*.

Scène muette dans l'appartement de la reine, le soir de la fuite de la princesse de Condé; les ministres collés contre les murs et silencieux, le roi se promenant à grands pas.

11.

Rien d'intéressant comme la passion, c'est que tout y est imprévu, et que l'agent y est victime. Rien de plat comme l'amour-goût où tout est calcul comme dans toutes les prosaïques affaires de la vie.

12.

On finit toujours, à la fin de la visite, par traiter son amant mieux qu'on ne voudrait.

L. 2 novembre 1818.

13.

L'influence du rang se fait toujours sentir à travers le génie chez un parvenu. Voyez Rousseau tombant amoureux de toutes les *dames* qu'il rencontrait, et pleurant de ravissement, parce que le duc de L********, un des plus plats courtisans de l'époque daigne se promener à droite plutôt qu'à gauche, pour accompagner un M. Coindet, ami de Rousseau.

L. 3 mai 1820.

14.

Ravenne, 23 janvier 1820.

Les femmes ici n'ont que l'éducation des choses, une mère ne se gêne guère pour être au désespoir, ou au comble de la joie, par amour, devant ses filles de douze à quinze ans. Rappelez-vous que dans ces climats heureux beaucoup de femmes sont très-bien jusqu'à quarante-cinq ans, et la plupart sont mariées à dix-huit.

La Valchiusa disant hier de Lampugnani : Ah! celui-là était fait pour moi, il savait aimer, etc., etc., et suivant longtemps ce discours avec une amie, devant sa fille jeune personne très-alerte de quatorze à quinze ans, qu'elle menait aussi aux promenades sentimentales avec cet amant.

Quelquefois les jeunes filles accrochent des maximes de conduite excellentes. Par exemple madame Guarnacci adressant à ses deux filles, et à deux hommes qui en toute leur vie ne lui ont fait que cette visite, des maximes approfondies pendant une demi-heure, et appuyées d'exemples à leur connaissance, (celui de la Cerçara

en Hongrie) sur l'époque précise à laquelle il convient de punir par l'infidélité, les amans qui se conduisent mal.

15.

Le sanguin, le Français véritable (le colonel M..is), au lieu de se tourmenter par excès de sentiment comme Rousseau, s'il a un rendez-vous pour demain soir, à sept heures, se peint tout en couleur de rose jusqu'au moment fortuné. Ces gens-là ne sont guère susceptibles de l'amour-passion, il troublerait leur belle tranquillité. Je vais jusqu'à dire que peut-être ils prendraient ses transports pour du malheur, du moins ils seraient humiliés de sa timidité.

16.

La plupart des hommes du monde, par vanité, par méfiance, par crainte du malheur ne se livrent à aimer une femme qu'après l'intimité.

17.

Les âmes très-tendres ont besoin de la

facilité chez une femme pour encourager la cristallisation.

18.

Une femme voit la voix du public dans le premier sot ou la première amie perfide qui se déclare auprès d'elle l'interprète fidèle du public.

19.

Il y a un plaisir délicieux à serrer dans ses bras une femme qui vous a fait beaucoup de mal, qui a été votre cruelle ennemie pendant long-temps et qui est prête à l'être encore. Bonheur des officiers français en Espagne, 1812.

20.

Il faut la solitude pour jouir de son cœur et pour aimer, mais il faut être répandu dans le monde pour réussir.

21.

Toutes les observations des Français sur l'amour, sont bien écrites, avec exactitude, point outrées, mais ne portent

que sur des affectations légères, disait l'aimable cardinal Lante.

22.

Tous les *mouvemens de passion* de la comédie des *innamorati* de Goldoni sont excellens, c'est le style et les pensées qui révoltent par la plus dégoûtante bassesse : c'est le contraire d'une comédie française.

23.

Jeunesse de 1822. Qui dit penchant sérieux, disposition active, dit sacrifice du présent à l'avenir; rien n'élève l'âme comme le pouvoir et l'habitude de faire de tels sacrifices. Je vois plus de probabilité pour les grandes passions en 1832 qu'en 1772.

24.

Le tempérament bilieux, quand il n'a pas des formes trop repoussantes, est peut-être celui de tous qui est le plus propre à frapper et à nourrir l'imagination des femmes. Si le tempérament bilieux n'est pas placé dans de belles circonstances, comme le Lauzun de Saint-

Digitized by Google

Simon (mémoires, tome v, 380), le difficile c'est de s'y accoutumer. Mais une fois ce caractère saisi par une femme, il doit l'entraîner. Oui, même le sauvage et fanatique Balfour (*Old mortality*). C'est pour elles le contraire du prosaïque.

25.

En amour on doute souvent de ce qu'on croit le plus (la R. 355). Dans toute autre passion l'on ne doute plus de ce qu'on s'est une fois prouvé.

26.

Les vers furent inventés pour aider la mémoire. Plus tard on les conserva pour augmenter le plaisir par la vue de la difficulté vaincue. Les garder aujourd'hui dans l'art dramatique, reste de barbarie. Exemple l'ordonnance de la cavalerie, mis en vers par M. de Bonnay.

27.

Tandis que ce servant jaloux se nourrit d'ennui, d'avarice, de haine et de passions vénéneuses et froides, je passe une nuit

heureuse à rêver à elle, à elle qui me traite mal par méfiance.

S.

28.

Il n'y a qu'une grande âme qui ose avoir un style simple; c'est pour cela que Rousseau a mis tant de rhétorique dans la Nouvelle Héloïse, ce qui la rend illisible à trente ans.

29.

« Le plus grand reproche que nous puissions nous faire est assurément de laisser s'évanouir comme ces fantômes légers que produit le sommeil, les idées d'honneur et de justice qui, de temps en temps, s'élèvent dans notre cœur. »

Lettre de Jena, mars 1819.

30.

Une femme honnête est à la campagne, elle passe une heure dans la serre-chaude avec son jardinier; des gens dont elle a contrarié les vues l'accusent d'avoir trouvé un amant dans ce jardinier.

Que répondre? Absolument parlant, la chose est possible. Elle pourrait dire :

« Mon caractère jure pour moi, voyez les mœurs de toute ma vie, » mais ces choses sont également invisibles, et aux méchans qui ne veulent rien voir et aux sots qui ne peuvent rien voir.

SALVIATI. Rome, 23 juillet 1819.

31.

J'ai vu un homme découvrir que son rival était aimé, et celui-ci ne pas le voir à cause de sa passion.

32.

Plus un homme est éperdument amoureux, plus grande est la violence qu'il est obligé de se faire pour oser risquer de fâcher la femme qu'il aime et lui prendre la main.

33.

Rhétorique ridicule, mais à la différence de celle de Rousseau inspirée par la vraie passion : Mémoires de monsieur de Mau***., lettre de S***.

34.

**Naturel.**

J'AI vu, ou j'ai cru voir ce soir le triomphe du *naturel* dans une jeune personne qui, il est vrai, me semble avoir un grand caractère. Elle adore un de ses cousins, cela me semble évident et elle doit s'être avoué à elle-même, l'état de son cœur. Ce cousin l'aime, mais comme elle est très-sérieuse avec lui, il croit ne pas plaire, et se laisse entraîner aux marques de préférence que lui donne Clara une jeune veuve amie de Mélanie. Je crois qu'il va l'épouser ; Mélanie le voit et souffre tout ce qu'un cœur fier et rempli malgré lui d'une passion violente peut souffrir. Elle n'aurait qu'à changer un peu ses manières ; mais elle regarde comme une bassesse qui aurait des conséquences durant toute sa vie de s'écarter un instant du *naturel*.

35.

Sapho ne vit dans l'amour que le délire des sens ou le plaisir physique su-

Digitized by Google

blimé par la cristallisation. Anacréon y chercha un amusement pour les sens et pour l'esprit. Il y avait trop peu de sûreté dans l'antiquité pour qu'on eût le loisir d'avoir un amour-passion.

36.

Il ne me faut que le fait précédent pour rire un peu des gens qui trouvent Homère supérieur au Tasse. L'amour-passion existait du temps d'Homère et pas très-loin de la Grèce.

37.

Femme tendre qui cherchez à voir si l'homme que vous adorez vous aime d'amour-passion, étudiez la première jeunesse de votre amant. Tout homme distingué fut d'abord à ses premiers pas dans la vie, un enthousiaste ridicule ou un infortuné. L'homme à l'humeur gaie et douce, et au bonheur facile ne peut aimer avec la passion qu'il faut à votre cœur.

Je n'appelle passion que celle éprouvée par de longs malheurs, et de ces malheurs que les romans se gardent bien

de peindre, et d'ailleurs qu'ils *ne peuvent pas* peindre.

38.

Une résolution forte change sur-le-champ, le plus extrême malheur en un état supportable. Le soir d'une bataille perdue, un homme fuit à toutes jambes sur un cheval harassé ; il entend distinctement le galop du groupe de cavaliers qui le poursuivent; tout à coup, il s'arrête, descend de cheval, renouvelle l'amorce de sa carabine et de ses pistolets, et prend la résolution de se défendre. A l'instant, au lieu de voir la mort, il voit la croix de la légion d'honneur.

39.

Fond des mœurs anglaises. Vers 1730, quand nous avions déjà Voltaire et Fontenelle, on inventa en Angleterre une machine pour séparer le grain qu'on vient de battre des petits fragmens de paille; cela s'opérait au moyen d'une roue qui donnait à l'air le mouvement nécessaire pour enlever les fragmens de paille; mais

Digitized by Google

en ce pays *biblique* les paysans prétendirent qu'il était impie d'aller contre la volonté de la divine Providence, et de produire ainsi un vent factice, au lieu de demander au ciel par une ardente prière, le vent nécessaire pour vaner le blé, et d'attendre le moment marqué par le dieu d'Israël. Comparez cela aux paysans français (1).

40.

Nul doute que ce ne soit une folie pour un homme de s'exposer à l'amour-passion. Quelquefois cependant le remède opère avec trop d'énergie. Les jeunes Américaines des États-Unis, sont tellement pénétrées et fortifiées d'idées raisonnables

(1) Pour l'état actuel des mœurs anglaises, voir la *Vie de M. Beattie,* écrite par un ami intime. On sera édifié de l'humilité profonde de M. Beattie recevant dix guinées d'une vieille marquise pour calomnier Hume. L'aristocratie tremblante s'appuie sur des évêques à 200,000 livres de rente, et paie en argent ou en considération des écrivains *prétendus libéraux* pour dire des injures à Chénier. (*Edinburgh-Review*, 1821.)

Le *cant* le plus dégoûtant pénètre partout. Tout ce qui n'est pas peinture de sentimens sauvages et énergiques en est étouffé; impossible d'écrire une page gaie en anglais.

que l'amour, cette fleur de la vie, y a déserté la jeunesse. On peut laisser en toute sûreté à Boston, une jeune fille seule avec un bel étranger, et croire qu'elle ne songe qu'à la dot du futur.

41.

En France, les hommes qui ont perdu leur femme sont tristes, les veuves au contraire gaies et heureuses. Il y a un proverbe parmi les femmes sur la félicité de cet état. Il n'y a donc pas d'égalité dans le contrat d'union.

42.

Les gens heureux en amour, ont l'air profondément attentif, ce qui, pour un Français, veut dire profondément triste.

Dresde, 1818.

43.

Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément.

44.

L'imitation des premiers jours de la vie, fait que nous contractons les passions

de nos parens, même quand ces passions empoisonnent notre vie. (Orgueil de L.)

45.

La source la plus respectable de l'*orgueil féminin*, c'est la crainte de se dégrader aux yeux de son amant par quelque démarche précipitée ou par quelque action qui peut lui sembler peu féminine.

46.

Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreurs, un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses.

47.

Que de fois ne me suis-je pas écrié au milieu de mon courage : Si quelqu'un me tirait un coup de pistolet dans la tête je le remercierais avant que d'expirer, si j'en avais le temps ! On ne peut avoir de courage envers ce qu'on aime qu'en l'aimant moins.

S. Février, 1820.

48.

Je ne saurais aimer, me disait une

jeune femme; Mirabeau et les lettres à Sophie, m'ont dégoûté des grandes âmes. Ces lettres fatales m'ont fait l'impression d'une expérience personnelle.—Cherchez ce qu'on ne voit jamais dans les romans; que deux ans de constance avant l'intimité, vous assurent du cœur de votre amant.

49.

Le *ridicule* effraie l'amour. Le ridicule impossible en Italie, ce qui est de bon ton à Venise est bizarre à Naples, donc rien n'est bizarre. Ensuite rien de ce qui fait plaisir n'est blâmé. Voilà qui tue l'honneur-bête, et une moitié de la comédie.

50.

Les enfans commandent par les larmes, et quand on ne les écoute pas ils se font mal exprès. Les jeunes femmes se *piquent* d'amour-propre.

51.

C'est une réflexion commune; mais que sous ce prétexte l'on oublie de croire

Digitized by Google

que tous les jours les âmes qui sentent deviennent plus rares, et les esprits cultivés plus communs.

52.

Orgueil féminin.

Bologne, 18 avril, deux heures du matin.

Je viens de voir un exemple frappant, mais tout calcul fait, il faudrait quinze pages pour en donner une idée juste, j'aimerais mieux, si j'en avais le courage, noter les conséquences de ce que j'ai vu à n'en pas douter. Voilà donc une conviction qu'il faut renoncer à communiquer. Il y a trop de petites circonstances. Cet orgueil est l'opposé de la vanité française. Autant que je puis m'en souvenir, le seul ouvrage où je l'aie vu esquissé, c'est la partie des Mémoires de madame Roland, où elle conte les petits raisonnemens qu'elle faisait étant fille.

53.

En France, la plupart des femmes ne font aucun cas d'un jeune homme jusqu'à

ce qu'elles en aient fait un fat. Ce n'est qu'alors qu'il peut flatter la vanité.

DUCLOS.

54.

Modène, 1820.

Zilietti me dit à minuit, chez l'aimable Marchesina R..... « Je n'irai pas dîner avec vous demain à San-Michelle (c'est une auberge); hier j'ai dit des bons mots, j'ai été plaisant en parlant à Cl.***, cela pourrait me faire remarquer. »

N'allez pas croire que Zilietti soit sot ou timide. C'est un homme prudent et fort riche de cet heureux pays-ci.

55.

Ce qu'il faut admirer en Amérique, c'est le gouvernement et non la société. Ailleurs, c'est le gouvernement qui fait le mal. Ils ont changé de rôle à Boston, et le gouvernement fait l'hypocrite pour ne pas choquer la société.

56.

Les jeunes filles d'Italie, si elles aiment, sont livrées entièrement aux inspirations de la nature. Elles ne peuvent être aidées

tout au plus que par un petit nombre de maximes fort justes qu'elles ont apprises en écoutant aux portes.

Comme si le hasard avait décidé que tout ici concourrait à préserver le *naturel*, elles ne lisent pas de romans par la raison qu'il n'y en a pas. A Genève et en France, au contraire, on fait l'amour à seize ans, pour faire un roman, et l'on se demande à chaque démarche et presque à chaque larme : ne suis-je pas bien comme Julie d'Étange?

57.

Le mari d'une jeune femme qui est adorée par son amant qu'elle traite mal, et auquel elle permet à peine de lui baiser la main, n'a tout au plus que le plaisir physique le plus grossier, là où le premier trouverait les délices et les transports du bonheur le plus vif qui existe sur cette terre.

58.

Les lois de l'*imagination* sont encore si peu connues que j'admets l'aperçu suivant qui peut-être n'est qu'une erreur.

Je crois distinguer deux espèces d'imaginations.

1°. L'imagination ardente, impétueuse, prime-sautière, conduisant sur-le-champ à l'action, se rongeant elle-même et languissant si l'on diffère seulement de vingt-quatre heures, comme celle de Fabio. L'impatience est son premier caractère, elle se met en colère contre ce qu'elle ne peut obtenir. Elle voit tous les objets extérieurs, mais ils ne font que l'enflammer, elle les assimile à sa propre substance, et les tourne sur-le-champ au profit de la passion.

2°. L'imagination qui ne s'enflamme que peu à peu, lentement, mais qui avec le temps ne voit plus les objets extérieurs et parvient à ne plus s'occuper ni se nourrir que de sa passion. Cette dernière espèce d'imagination s'accommode fort bien de la lenteur et même de la rareté des idées. Elle est favorable à la constance. C'est celle de la plupart des pauvres jeunes filles allemandes mourant d'amour et de phtisie. Ce triste spectacle si fréquent au-delà du Rhin, ne se rencontre jamais en Italie.

Digitized by Google

59.

Habitudes de l'imagination. Un Français est *réellement* choqué de huit changemens de décorations par acte de tragédie. Le plaisir de voir Macbeth est impossible pour cet homme; il se console en *damnant* Shakspeare.

60.

En France, la province pour tout ce qui regarde les femmes est à quarante ans en arrière de Paris. A C..., une femme mariée, me dit qu'elle ne s'est permis de lire que certains morceaux des Mémoires de Lauzun. Cette sottise me glace, je ne trouve plus une parole à lui dire, c'est bien là en effet, un livre que l'on quitte.

Manque de naturel, grand défaut des femmes de province. Leurs gestes multipliés et gracieux. Celles qui jouent le premier rôle dans leur ville, pire que les autres.

61.

Goethe, ou tout autre homme de génie allemand, estime l'argent ce qu'il vaut.

Il ne faut penser qu'à sa fortune tant qu'on n'a pas six mille francs de rente, et puis n'y plus penser. Le sot, de son côté, ne comprend pas l'avantage qu'il y a à sentir et penser comme Goëthe; toute sa vie il ne sent que par l'argent et ne pense qu'à l'argent. C'est par le mécanisme de ce double vote que dans le monde les prosaïques semblent l'emporter sur les cœurs nobles.

62.

En Europe le désir est enflammé par la contrainte, en Amérique il s'émousse par la liberté.

63.

Une certaine manie discutante s'est emparée de la jeunesse et l'enlève à l'amour. En examinant si Napoléon a été utile à la France, on laisse s'enfuir l'âge d'aimer; même parmi ceux qui veulent être jeunes, l'affectation de la cravate, de l'éperon, de l'air martial, l'occupation de soi fait oublier de regarder cette jeune fille qui passe d'un air si simple et à la-

quelle son peu de fortune ne permet de sortir qu'une fois tous les huit jours.

64.

J'ai supprimé le chapitre *Prude*, et quelques autres.

Je suis heureux de trouver le passage suivant dans les mémoires d'Horace Walpole:

THE TWO ELISABETHS. Let us compare the daughters of two ferocious men, and see which was sovereign of a civilised nation, which of a barbarous one. Both were Elisabeths. The daughter of Peter ( of Russia ) was absolute yet spared a competitor and a rival; and thought the person of an empress had sufficient allurements for as many of her subjects as she chose to honour with the comunication. Elisabeth of England could neither forgive the claim of Mary Stuart nor her charms, but ungenerously emprisoned her (as George IV Napoleon), when imploring protection, and without the sanction of either despotism or law sacrificed many to her great and little jea-

lousy. Yet this Elisabeth, piqued herself on chastity; and while she practised every ridiculous art of coquetery to be admired at an unseemly age, kept off lovers whom she encouraged, and neither gratified her own desires nor their ambition. Who can help prefering the honest, open-hearted barbarian empress?

Lord Orford's *Memoirs.*

65.

L'extrême familiarité peut détruire la *cristallisation.* Une charmante jeune fille de seize ans devenait amoureuse d'un beau jeune homme du même âge qui ne manquait pas chaque soir, à la tombée de la nuit (1), de passer sous ses fenêtres. La mère l'invite à passer huit jours à la campagne. Le remède était hardi, j'en conviens, mais la jeune fille avait une âme romanesque, et le beau jeune homme était un peu plat : elle le méprisa au bout de trois jours.

(1) A l'*Ave Maria.*

66.

Bologne, 17 avril 1817.

Ave Maria (twilight), en Italie heure de la tendresse, des plaisirs de l'âme et de la mélancolie : sensation augmentée par le son de ces belles cloches.

Heure des plaisirs qui ne tiennent aux sens que par les souvenirs.

67.

Le premier amour d'un jeune homme qui entre dans le monde est ordinairement un amour ambitieux. Il se déclare rarement pour une jeune fille douce, aimable, innocente. Comment trembler, adorer, se sentir en présence d'une divinité? Un adolescent a besoin d'aimer un être dont les qualités l'élèvent à ses propres yeux. C'est au déclin de la vie qu'on en revient tristement à aimer le simple et l'innocent, désespérant du sublime. Entre les deux, se place l'amour véritable, qui ne pense à rien qu'à soi-même.

68.

Les grandes âmes ne sont pas soup-

çonnées, elles se cachent; ordinairement il ne paraît qu'un peu d'originalité. Il y a plus de grandes âmes qu'on ne le croirait.

69.

Quel moment que le premier serrement de main de la femme qu'on aime! Le seul bonheur à comparer à celui-ci est le ravissant bonheur du pouvoir, celui que les ministres et rois font semblant de mépriser. Ce bonheur a aussi sa *cristallisation* qui demande une imagination plus froide et plus raisonnable. Voyez un homme qui vient d'être nommé ministre depuis un quart d'heure par Napoléon.

70.

La nature a donné la force au nord et l'esprit au midi, me disait le célèbre Jean de Muller, à Cassel, en 1808.

71.

Rien de plus faux que la maxime: « Nul n'est héros pour son valet de chambre, » ou plutôt rien de plus vrai dans le sens

*monarchique* : héros affecté comme l'Hippolyte de *Phèdre*. Desaix, par exemple, aurait été un héros même pour son valet de chambre (je ne sais, il est vrai, s'il en avait un), et plus héros pour son valet de chambre que pour tout autre. Sans le bon ton et le degré de comédie indispensable, Turenne et Fénélon eussent été des Desaix.

72.

Voici un blasphème : Moi, Hollandais, j'ose dire : les Français n'ont ni le vrai plaisir de la conversation, ni le vrai plaisir du théâtre : au lieu de délassement et de laisser aller parfait, c'est un travail. Au nombre des fatigues qui ont hâté la mort de madame de Staël, j'ai ouï compter le travail de la conversation pendant son dernier hiver (1).

W.

73.

Le degré de tension des nerfs de l'oreille pour écouter chaque note expli-

(1) Mémoires de Marmontel, conversation de Montesquieu.

que assez bien la partie physique du plaisir de la musique.

74.

Ce qui avilit les femmes galantes, c'est l'idée qu'elles ont, et qu'on a, qu'elles commettent une grande faute.

75.

A l'armée, dans une retraite, avertissez d'un péril inutile à braver un soldat italien, il vous remercie presque et l'évite soigneusement. Indiquez le même péril par humanité à un soldat français, il croit que vous le défiez, se *pique* d'amour-propre, et court aussitôt s'y exposer. S'il l'osait, il chercherait à se moquer de vous.

Gyat, 1812.

76.

Toute idée extrêmement utile, si elle ne peut être exposée qu'en des termes fort simples, sera nécessairement méprisée en France. Jamais l'*enseignement mutuel* n'eût pris, trouvé par un Français. C'est exactement le contraire en Italie.

Digitized by Google

77.

Pour peu que vous ayez de passion pour une femme, ou que votre imagination ne soit pas épuisée, si elle a la maladresse de vous dire un soir d'un air tendre et interdit : « Hé bien, oui ; venez demain à midi, je ne recevrai personne; » vous ne pouvez plus dormir, vous ne pouvez plus penser à rien, la matinée est un supplice; enfin l'heure sonne, et il vous semble que chaque coup de l'horloge vous retentit dans le diaphragme.

78.

En amour, quand on *divise* de l'argent on augmente l'amour ; quand on en *donne* on *tue* l'amour.

On éloigne le malheur actuel, et pour l'avenir l'odieux de la crainte de manquer, ou bien l'on fait naître la *politique* et le sentiment d'être deux, on détruit la sympathie.

79.

(Messe des Tuileries, 1811.)

Les cérémonies de la cour avec les poi-

trines découvertes des femmes, qu'elles étalent là comme les officiers leurs uniformes, et sans que tant de charmes fassent plus de sensation, rappellent involontairement à l'esprit les scènes de l'Arétin.

On voit ce que tout le monde fait *par intérêt d'argent*, pour plaire à un homme, on voit tout un public agir à la fois sans morale et surtout sans passion. Cela joint à la présence de femmes très-décolletées avec la physionomie de la méchanceté et le rire sardonique pour tout ce qui n'est pas intérêt personnel payé comptant par de bonnes jouissances, donne l'idée des scènes du Bagno, et jette bien loin toute difficulté fondée sur la vertu ou sur la satisfaction intérieure d'une âme contente d'elle-même.

J'ai vu, au milieu de tout cela, le sentiment de l'isolement disposer les cœurs tendres à l'amour.

80.

Si l'âme est employée à avoir de la mauvaise honte, et à la surmonter, elle ne peut pas avoir du plaisir. Le plaisir

Digitized by Google

est un luxe ; pour en jouir il faut que la sûreté, qui est le nécessaire, ne coure aucun risque.

81.

Marque d'amour que ne savent pas feindre les femmes intéressés. Y a-t-il une véritable joie dans la réconciliation? ou songe-t-on aux avantages à en retirer ?

82.

Les pauvres gens qui peuplent *la Trappe* sont des malheureux qui n'ont pas eu tout-à-fait assez de courage pour se tuer. J'excepte toujours les chefs qui ont le plaisir d'être chefs.

83.

C'est un malheur d'avoir connu la beauté italienne, on devient insensible. Hors de l'Italie on aime mieux la conversation des hommes.

84.

La prudence italienne tend à se conserver la vie, ce qui admet le jeu de l'i-

magination. (Voir une version de la mort du fameux acteur comique Pertica, le 24 décembre 1821.) La prudence anglaise, toute relative à amasser ou conserver assez d'argent pour couvrir la dépense, réclame au contraire une exactitude minutieuse et de tous les jours, habitude qui paralyse l'imagination. Remarquez qu'elle donne en même temps la plus grande force à l'idée du *devoir*.

85.

L'immense respect pour l'argent, grand et premier défaut de l'Anglais et de l'Italien, est moins sensible en France, et tout-à-fait réduit à de justes bornes en Allemagne.

86.

Les femmes françaises n'ayant jamais vu le bonheur des passions *vraies*, sont peu difficiles sur le bonheur intérieur de leur ménage, et le *tous les jours* de la vie.

Compiègne.

87.

« Vous me parlez d'ambition comme

Digitized by Google

chasse-ennui, disait Kamensky, tout le temps que je faisais chaque soir deux lieues au galop pour aller voir la princesse à Kolich, j'étais en société intime avec un despote que je respectais, qui avait tout mon bonheur en son pouvoir, et la satisfaction de tous mes désirs possibles. »

Wilna, 1812.

88.

La perfection dans les petits soins de savoir vivre et de toilette, une grande bonté, nul génie, de l'attention pour une centaine de petites choses chaque jour, l'incapacité de s'occuper plus de trois jours d'un même événement; joli contraste avec la sévérité puritaine, la cruauté biblique, la probité stricte, l'amour-propre timide et souffrant, le *cant* universel; et cependant voilà les deux premiers peuples du monde !

89.

Puisque parmi les princesses il y a eu une Catherine II impératrice, pourquoi parmi les bourgeoises n'y aurait-il pas une

femme Samuel Bernard ou Lagrange?

90.

Alviza appelle un manque de délicatesse impardonnable, d'oser écrire des lettres où vous parlez d'amour à une femme que vous adorez, et qui, en vous regardant tendrement, vous jure qu'elle ne vous aimera jamais.

91.

Il a manqué au plus grand philosophe qu'aient eu les Français de vivre dans quelque solitude des Alpes, dans quelque séjour éloigné, et de lancer de là son livre dans Paris sans y venir jamais lui-même. Voyant Helvétius si simple et si honnête homme, jamais des gens musqués et affectés comme Suard, Marmontel, Diderot, ne purent penser que c'était là un grand philosophe. Ils furent de bonne foi en méprisant sa raison profonde; d'abord elle était simple, péché irrémissible en France; en second lieu, l'homme, non pas le livre, était rabaissé par une faiblesse : il attachait une importance extrême à avoir ce qu'on appelle

en France, de la gloire, à être à la mode parmi les contemporains comme Balzac, Voiture, Fontenelle.

Rousseau avait trop de sensibilité et trop peu de raison, Buffon trop d'hypocrisie à son jardin des plantes, Voltaire trop d'enfantillage dans la tête, pour pouvoir juger le principe d'Helvétius.

Ce phisolosophe commit la petite maladresse d'appeler ce principe l'*intérêt*, au lieu de lui donner le joli nom de *plaisir* (1), mais que penser du bon sens de toute une littérature qui se laisse fourvoyer par une aussi petite faute?

Un homme d'esprit ordinaire, le prince Eugène de Savoie, par exemple, à la place de Régulus, serait resté tranquillement à Rome où il se serait même moqué de la bêtise du sénat de Carthage; Régulus y retourne. Le prince Eugène aurait suivi son *intérêt* exactement comme Régulus suivit le sien.

---

(1) Torva lœna lupum sequitur, lupus ipse capellam;
Florentem cytisum sequitur lasciva capella.
. . . . . Trahit sua quemque voluptas.
Virgile, églogue II.

Dans presque tous les événemens de la vie, une âme généreuse voit la possibilité d'une action dont l'âme commune n'a pas même l'idée. A l'instant même où la possibilité de cette action devient visible à l'âme généreuse, il est de *son intérêt* de la faire.

Si elle n'exécutait pas cette action qui vient de lui aparaître, elle se mépriserait soi-même; elle serait malheureuse. On a des devoirs suivant la portée de son esprit. Le principe d'Helvétius est vrai même dans les exaltations les plus folles de l'amour, même dans le suicide. Il est contre sa nature, il est impossible que l'homme ne fasse pas toujours, et dans quelque instant que vous vouliez le prendre, ce qui dans le moment est possible et lui fait le plus de plaisir.

92.

Avoir de la fermeté dans le caractère, c'est avoir éprouvé l'effet des autres sur soi-même, donc il faut les autres.

## 93.

### L'amour antique.

L'on n'a point imprimé de lettres d'amour posthumes des dames romaines. Pétrone a fait un livre charmant, mais n'a peint que la débauche.

Pour l'*amour* à Rome, après la Didon (1) et la seconde églogue de Virgile, nous n'avons rien de plus précis que les écrits des trois grands poëtes Ovide, Tibulle et Properce.

Or, les élégies de Parny ou la lettre d'Héloïse à Abélard, de Colardeau, sont des peintures bien imparfaites et bien vagues si on les compare à quelques lettres de la Nouvelle Héloïse, à celles d'une Religieuse Portugaise, de mademoiselle de l'Espinasse, de la Sophie de Mirabeau, de Werther, etc., etc.

La poésie avec ses comparaisons obligées, sa mythologie que ne croit pas le poëte, sa dignité de style à la Louis XIV,

(1) Voir le *regard* de Didon, dans la superbe esquisse de M. Guérin au Luxembourg.

et tout l'attirail de ses ornemens appelés poétiques, est bien au-dessous de la prose, dès qu'il s'agit de donner une idée claire et précise des mouvemens du cœur; or, dans ce genre on n'émeut que par la clarté.

Tibulle, Ovide et Properce, furent de meilleur goût que nos poëtes; ils ont peint l'amour tel qu'il put exister chez les fiers citoyens de Rome; encore vécurent-ils sous Auguste qui, après avoir fermé le temple de Janus, cherchait à ravaler les citoyens à l'état de sujets loyaux d'une monarchie.

Les maîtresses de ces trois grands poëtes furent des femmes coquettes, infidèles et vénales; ils ne cherchèrent auprès d'elles que des plaisirs physiques, et je croirais qu'ils n'eurent jamais l'idée des sentimens sublimes (1) qui, treize siècles plus tard, firent palpiter le sein de la tendre Héloïse.

---

(1) Tout ce qu'il y a de beau au monde, étant devenu partie de la beauté de la femme que vous aimez, vous vous trouvez disposé à faire tout ce qu'il y a de beau au monde.

J'emprunte le passage suivant à un littérateur distingué et qui connaît beaucoup mieux que moi les poëtes latins.

« Le brillant génie d'Ovide (1), l'imagination riche de Properce, l'âme sensible de Tibulle, leur inspirèrent sans doute des vers de nuances différentes, mais ils aimèrent de la même manière des femmes à peu près de la même espèce. Ils désirent, ils triomphent, ils ont des rivaux heureux, ils sont jaloux, ils se brouillent et se raccommodent; ils sont infidèles à leur tour, on leur pardonne, et ils retrouvent un bonheur qui bientôt est troublé par le retour des mêmes chances.

» Corinne est mariée. La première leçon que lui donne Ovide est pour lui apprendre par quelle adresse elle doit tromper son mari; quels signes ils doivent se faire devant lui et devant le monde, pour s'entendre et n'être entendus que d'eux seuls. La jouissance suit de près; bientôt des querelles, et ce qu'on n'attendrait

(1) Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*, vol. II, page 490.

pas d'un homme aussi galant qu'Ovide, des injures et des coups; puis des excuses, des larmes et le pardon. Il s'adresse quelquefois à des subalternes, à des domestiques, au portier de son amie pour qu'il lui ouvre la nuit, à une maudite vieille qui la corrompt et lui apprend à se donner à prix d'or, à un vieil eunuque qui la garde, à une jeune esclave pour qu'elle lui remette des tablettes où il demande un rendez-vous. Le rendez-vous est refusé : il maudit ses tablettes qui ont eu un si mauvais succès. Il en obtient un plus heureux : il s'adresse à l'Aurore pour qu'elle ne vienne pas interrompre son bonheur.

» Bientôt il s'accuse de ses nombreuses infidélités, de son goût pour toutes les femmes. Un instant après Corinne est aussi infidèle : il ne peut supporter l'idée qu'il lui a donné des leçons dont elle profite avec un autre. Corinne à son tour est jalouse; elle s'emporte en femme plus colère que tendre; elle l'accuse d'aimer une jeune esclave. Il lui jure qu'il n'en est rien, et il écrit à cette esclave; et tout ce qui avait fâché Corinne était vrai. Com-

ment l'a-t-elle pu savoir? Quels indices les ont trahis? Il demande à la jeune esclave un nouveau rendez-vous. Si elle le lui refuse, il menace de tout avouer à Corinne. Il plaisante avec un ami de ses deux amours, de la peine et des plaisirs qu'ils lui donnent. Peu après c'est Corinne seule qui l'occupe. Elle est toute à lui. Il chante son triomphe comme si c'était sa première victoire. Après quelques incidens que pour plus d'une raison il faut laisser dans Ovide, et d'autres qu'il serait trop long de rappeler, il se trouve que le mari de Corinne est devenu trop facile. Il n'est plus jaloux; cela déplaît à l'amant qui le menace de quitter sa femme s'il ne reprend sa jalousie. Le mari lui obéit trop; il fait si bien surveiller Corinne qu'Ovide ne peut plus en approcher. Il se plaint de cette surveillance qu'il a provoquée, mais il saura bien la tromper; par malheur il n'est pas le seul à y parvenir. Les infidélités de Corinne recommencent et se multiplient; ses intrigues deviennent si publiques, que la seule grâce qu'Ovide lui demande, c'est qu'elle prenne quelque peine pour le tromper, et qu'elle se mon-

tre un peu moins évidemment ce qu'elle est. Telles furent les mœurs d'Ovide et de sa maîtresse, tel est le caractère de leurs amours.

» Cinthie est le premier amour de Properce, et ce sera le dernier. Dès qu'il est heureux, il est jaloux. Cinthie aime trop la parure; il lui demande de fuir le luxe et d'aimer la simplicité. Il est livré lui-même à plus d'un genre de débauche. Cinthie l'attend; il ne se rend qu'au matin auprès d'elle, sortant de table et pris de vin. Il la trouve endormie; elle est longtemps sans que tout le bruit qu'il fait, sans que ses caresses mêmes la réveillent; elle ouvre enfin les yeux et lui fait les reproches qu'il mérite. Un ami veut le détacher de Cinthie; il fait à cet ami l'éloge de sa beauté, de ses talens. Il est menacé de la perdre : elle part avec un militaire; elle va suivre les camps, elle s'expose à tout pour suivre son soldat. Properce ne s'emporte point, il pleure, il fait des vœux pour qu'elle soit heureuse. Il ne sortira point de la maison qu'elle a quittée; il ira au devant des étrangers qui l'auront vue; il ne cessera

de les interroger sur Cinthie. Elle est touchée de tant d'amour. Elle quitte le soldat, et reste avec le poëte. Il remercie Apollon et les muses; il est ivre de son bonheur. Ce bonheur est bientôt troublé par de nouveaux accès de jalousie, interrompu par l'éloignement et par l'absence. Loin de Cinthie, il ne s'occupe que d'elle. Ses infidélités passées lui en font craindre de nouvelles. La mort ne l'effraie pas, il ne craint que de perdre Cinthie; qu'il soit sûr qu'elle lui sera fidèle, il descendra sans regrets au tombeau.

» Après de nouvelles trahisons, il s'est cru délivré de son amour, mais bientôt il reprend ses fers. Il fait le portrait le plus ravissant de sa maîtresse, de sa beauté, de l'élégance de sa parure, de ses talens pour le chant, la poésie et la danse, tout redouble et justifie son amour. Mais Cinthie, aussi perverse qu'elle est aimable, se déshonore dans toute la ville par des aventures d'un tel éclat, que Properce ne peut plus l'aimer sans honte. Il en rougit, mais il ne peut se détacher d'elle. Il sera son amant, son époux; jamais il n'aimera que Cinthie. Ils se quit-

tent et se reprennent encore. Cinthie est jalouse, il la rassure. Jamais il n'aimera une autre femme. Ce n'est point en effet une seule femme qu'il aime : ce sont toutes les femmes. Il n'en possède jamais assez, il est insatiable de plaisirs. Il faut pour le rappeler à lui-même que Cinthie l'abandonne encore. Ses plaintes alors sont aussi vives que si jamais il n'eût été infidèle lui-même. Il veut fuir. Il se distrait par la débauche. Il s'était enivré comme à son ordinaire. Il feint qu'une troupe d'amours le rencontre et le ramène aux pieds de Cinthie. Leur raccommodement est suivi de nouveaux orages. Cinthie, dans un de leurs soupés, s'échauffe de vin comme lui, renverse la table, lui jette les coupes à la tête; il trouve cela charmant. De nouvelles perfidies le forcent enfin à rompre sa chaîne; il veut partir; il va voyager dans la Grèce; il fait tout le plan de son voyage, mais il renonce à ce projet, et c'est pour se voir encore l'objet de nouveaux outrages. Cinthie ne se borne plus à le trahir, elle le rend la risée de ses rivaux; mais une maladie vient la saisir, elle meurt. Elle lui

reproche ses infidélités, ses caprices, l'abandon où il l'a laissée à ses derniers momens, et jure qu'elle-même, malgré les apparences, lui fut toujours fidèle. Telles sont les mœurs et les aventures de Properce et de sa maîtresse; telle est en abrégé l'histoire de leurs amours. Voilà la femme qu'une âme comme celle de Properce fut réduite à aimer.

» Ovide et Properce furent souvent infidèles, mais jamais inconstans. Ce sont deux libertins fixés qui portent souvent çà et là leurs hommages, mais qui reviennent toujours reprendre la même chaîne. Corinne et Cinthie ont toutes les femmes pour rivales : elles n'en ont particulièrement aucune. La muse de ces deux poëtes est fidèle si leur amour ne l'est pas, et aucun autre nom que ceux de Corinne et de Cinthie ne figure dans leurs vers. Tibulle, amant et poëte plus tendre, moins vif et moins emporté qu'eux dans ses goûts, n'a pas la même constance. Trois beautés sont l'une après l'autre les objets de son amour et de ses vers. Délie est la première, la plus célèbre, et aussi la plus aimée. Tibulle a perdu

sa fortune, mais il lui reste la campagne et Délie; qu'il la possède dans la paix des champs, qu'il puisse en expirant presser la main de Délie dans la sienne; qu'elle suive en pleurant sa pompe funèbre, il ne forme point d'autres vœux. Délie est enfermée par un mari jaloux : il pénétrera dans sa prison malgré les Argus et les triples verroux. Il oubliera dans ses bras toutes ses peines. Il tombe malade, et Délie seule l'occupe. Il l'engage à être toujours chaste, *à mépriser l'or*, à n'accorder qu'à lui ce qu'il a obtenu d'elle. Mais Délie ne suit point ce conseil. Il a cru pouvoir supporter son infidélité : il y succombe et demande grâce à Délie et à Vénus. Il cherche dans le vin un remède qu'il n'y trouve pas; il ne peut ni adoucir ses regrets, ni se guérir de son amour. Il s'adresse au mari de Délie trompé comme lui; il lui révèle toutes les ruses dont elle se sert pour attirer et pour voir ses amans. Si ce mari ne sait pas la garder, qu'il la lui confie : il saura bien les écarter et garantir de leurs piéges celle qui les outrage tous deux. Il s'apaise, il revient à elle, il se souvient de la mère

de Délie qui protégeait leurs amours; le souvenir de cette bonne femme rouvre son cœur à des sentimens tendres, et tous les torts de Délie sont oubliés. Mais elle en a bientôt de plus graves. Elle s'est laissée corrompre par l'or et les présens, elle est à un autre, à d'autres. Tibulle rompt enfin une chaîne honteuse, et lui dit adieu pour toujours.

» Il passe sous les lois de Némésis et n'en est pas plus heureux; elle n'aime que l'or, et se soucie peu des vers et des dons du génie. Némésis est une femme avare qui se donne au plus offrant; il maudit son avarice, mais il l'aime, et ne peut vivre s'il n'en est aimé. Il tâche de la fléchir par des images touchantes. Elle a perdu sa jeune sœur; il ira pleurer sur son tombeau, et confier ses chagrins à cette cendre muette. Les mânes de la sœur de Némésis s'offenseront des larmes que Némésis fait répandre. Qu'elle n'aille pas mépriser leur colère. La triste image de sa sœur viendrait la nuit troubler son sommeil.... Mais ces tristes souvenirs arrachent des pleurs à Némésis. Il ne veut point à ce prix acheter même le bon-

heur. Néèra est sa troisième maîtresse. Il a joui long-temps de son amour; il ne demande aux dieux que de vivre et de mourir avec elle; mais elle part, elle est absente; il ne peut s'occuper que d'elle, il ne demande qu'elle aux dieux; il a vu en songe Apollon qui lui a annoncé que Néèra l'abandonne. Il refuse de croire à ce songe; il ne pourrait survivre à ce malheur, et cependant ce malheur existe. Néèra est infidèle; il est encore une fois abandonné. Tel fut le caractère et le sort de Tibulle, tel est le triple et assez triste roman de ses amours.

» C'est en lui surtout qu'une douce mélancolie domine, qu'elle donne même au plaisir une teinte de rêverie et de tristesse qui en fait le charme. S'il y eut un poëte ancien qui mit du moral dans l'amour, ce fut Tibulle; mais ces nuances de sentiment qu'il exprime si bien *sont en lui*, il ne songe pas plus que les deux autres à les chercher ou à les faire naître chez ses maîtresses; leurs grâces, leur beauté, sont tout ce qui l'enflamme; leurs faveurs ce qu'il désire ou ce qu'il regrette; leur perfidie, leur vénalité, leur abandon,

ce qui le tourmente. De toutes ces femmes devenues célèbres par les vers de trois grands poëtes, Cinthie paraît la plus aimable. L'attrait des talens se joint en elle à tous les autres; elle cultive le chant, la poésie; mais pour tous ces talens qui étaient souvent ceux des courtisanes d'un certain ordre, elle n'en vaut pas mieux : le plaisir, l'or et le vin, n'en sont pas moins ce qui la gouverne; et Properce, qui vante une ou deux fois seulement en elle ce goût pour les arts, n'en est pas moins, dans sa passion pour elle, maîtrisé par une toute autre puissance. » Ces grands poëtes furent apparemment au nombre des âmes les plus tendres et les plus délicates de leur siècle, et voilà pourtant qui ils aimèrent et comment ils aimèrent. Ici il faut faire abstraction de toute considération littéraire. Je ne leur demande qu'un témoignage sur leur siècle; et dans deux mille ans un roman de Ducray-Duminil sera un témoignage de nos mœurs.

93.

L'un de mes grands regrets, c'est de

n'avoir pu voir la Venise de 1760 (1); une suite de hasards heureux avait réuni apparemment, dans ce petit espace, et les institutions politiques et les opinions les plus favorables au bonheur de l'homme. Une douce volupté donnait à tous un bonheur facile. Il n'y avait point de combat intérieur et point de crimes. La sérénité était sur tous les visages, personne ne songeait à paraître plus riche, l'hypocrisie ne menait à rien. Je me figure que ce devait être le contraire de Londres en 1822.

94.

Si vous remplacez le manque de sécurité personnelle, par la juste crainte de manquer d'argent, vous verrez que les États-Unis d'Amérique, par rapport à la passion dont nous essayons une monographie, ressemblent beaucoup à l'antiquité.

En parlant des esquisses plus ou moins imparfaites de l'amour-passion, que nous

(1) Voyage du président de Brosse en Italie, voyage d'Eustace, de Sharp, de Smolett.

Digitized by Google

ont laissées les anciens, je vois que j'ai oublié les *Amours de Médée* dans *l'Argonautique*. Virgile les a copiés dans sa Didon. Comparez cela à l'amour tel qu'il est dans un roman moderne, le doyen de Killerine, par exemple.

95.

Le Romain sent les beautés de la nature et des arts, avec une force, une profondeur, une justesse étonnantes, mais s'il se met à vouloir raisonner sur ce qu'il sent avec tant d'énergie, c'est à faire pitié.

C'est peut-être que le sentiment lui vient de la nature, et sa logique du gouvernement.

On voit sur le champ pourquoi les beaux-arts hors de l'Italie, ne sont qu'une mauvaise plaisanterie; on en raisonne mieux, mais le public ne sent pas.

96.

Londres, 20 novembre 1821.

Un homme fort raisonnable, et qui est arrivé hier de Madras, me dit en deux

heures de conversation, ce que je réduis aux vingt lignes suivantes :

Ce *sombre*, qu'une cause inconnue fait peser sur le caractère anglais, pénètre si avant dans les cœurs, qu'au bout du monde, à Madras, quand un anglais peut obtenir quelques jours de vacance, il quitte bien vite la riche et florissante Madras, pour venir se dérider dans la petite ville française de Pondichéry, qui, sans richesses et presque sans commerce, fleurit sous l'administration paternelle de M. Dupuy. A Madras on boit du vin de Bourgogne à 36 francs la bouteille; la pauvreté des français de Pondichéry, fait que dans les sociétés les plus distinguées, les rafraîchissemens consistent en grands verres d'eau. Mais on y rit.

Maintenant, il y a plus de liberté en Angleterre qu'en Prusse. Le climat est le même que celui de Kœnigsberg, de Berlin, de Varsovie, villes qui sont loin de marquer par leur tristesse. Les classes ouvrières y ont moins de sécurité et y boivent tout aussi peu de vin qu'en Angleterre, elles sont beaucoup plus mal vêtues.

Les aristocraties de Venise et de Vienne ne sont pas tristes.

Je ne vois qu'une différence, dans les pays gais, on lit peu la Bible et il y a de la galanterie. Je demande pardon de revenir souvent sur une démonstration dont je doute. Je supprime vingt faits dans le sens du précédent.

97.

Je viens de voir dans un beau château, près de Paris, un jeune homme très-joli, fort spirituel, très-riche, de moins de vingt ans; le hasard l'y a laissé presque seul, et pendant long-temps, avec une fort belle fille de dix-huit ans, pleine de talens, de l'esprit le plus distingué, fort riche aussi. Qui ne se serait attendu à une passion? Rien moins que cela, l'affectation était si grande chez ces deux jolies créatures, que chacune n'était occupée que de soi et de l'effet qu'elle devait produire.

98.

J'en conviens, dès le lendemain d'une grande action, un orgueil sauvage a fait

tomber ce peuple dans toutes les fautes et les niaiseries qui se sont présentées. Voici pourtant ce qui m'empêche d'effacer les louanges que je donnais autrefois à ce représentant du moyen-âge.

La plus jolie femme de Narbonne, est une jeune espagnole à peine âgée de vingt ans, qui vit là fort retirée avec son mari espagnol aussi et officier en demi-solde. Cet officier fut obligé, il y a quelque temps, de donner un soufflet à un fat : le lendemain sur le champ de bataille, le fat voit arriver la jeune espagnole ; nouveau déluge de propos affectés : « mais en vérité c'est une horreur, comment avez-vous pu dire cela à votre femme, madame vient pour empêcher notre combat? » —*Je viens vous enterrer*, répond la jeune espagnole.

Heureux le mari qui peut tout dire à sa femme. Le résultat ne démentit pas la fierté du propos. Cette action eut passé pour peu convenable en Angleterre. Donc la fausse décence diminue le peu de bonheur qui se trouve ici-bas.

99.

L'aimable Donézan disait hier : « Dans ma jeunesse, et jusque bien avant dans ma carrière, puisque j'avais cinquante ans en 89, les femmes portaient de la poudre dans leurs cheveux.

» Je vous avouerai qu'une femme sans poudre me fait répugnance; la première impression est toujours d'une femme-de-chambre qui n'a pas eu le loisir de faire sa toilette. »

Voilà la seule raison contre Shakspeare et en faveur des unités.

Les jeunes gens ne lisant que La Harpe, le goût des grands toupets poudrés, comme ceux que portait la feue reine Marie-Antoinette, peut encore durer quelques années. Je connais aussi des gens qui méprisent le Corrège et Michel-Ange, et certes, M. Donézan était homme d'infiniment d'esprit.

100.

Froide, brave, calculatrice, méfiante, discutante, ayant toujours peur d'être électrisée par quelqu'un qui pourrait se

moquer d'elle en secret, absolument libre d'enthousiasme, un peu jalouse des gens qui ont vu de grandes choses à la suite de Napoléon, telle était la jeunesse de ce temps-là, plus estimable qu'aimable. Elle amenait forcément le gouvernement au rabais du centre gauche. Ce caractère de la jeunesse se retrouvait jusque parmi les conscrits, dont chacun n'aspire qu'à finir son temps.

Toutes les éducations, données exprès ou par hasard, forment les hommes pour une certaine époque de la vie. L'éducation du siècle de Louis XV plaçait à vingt-cinq ans le plus beau moment de ses élèves (1).

C'est à quarante que les jeunes gens de ce temps-là seront le mieux, ils auront perdu la méfiance et la prétention, et gagné l'aisance et la gaieté.

---

(1) M. de Francueil, quand il portait trop de poudre. Mémoires de madame d'Épinay.

Digitized by Google

## 101.

### Discussion entre l'homme de bonne foi et l'homme d'académie.

« Dans cette discussion avec l'académicien, toujours l'académicien se sauvait en reprenant de petites dates, et autres semblables erreurs de peu d'importance, mais la conséquence et qualification naturelle des choses il niait toujours, ou semblait ne pas entendre; par exemple, que Néron eut été cruel empereur ou Charles II parjure. Or comment prouver de telles choses, ou les prouvant, ne pas arrêter la discussion générale et en perdre le fil? »

« Telle manière de discussion ai-je toujours vue entre telles gens, dont l'un ne cherche que vérité et avancement en icelle, l'autre faveur de son maître ou parti, et gloire du bien dire. Et j'ai estimé grande duperie et perdement de temps en l'homme de bonne foi, de s'arrêter à parler avec lesdits académiciens. »

Œuvres badines de Guy Allard de Voiron.

102.

Il n'y a qu'une très-petite partie de l'art d'être heureux, qui soit une science exacte, une sorte d'échelle sur laquelle on soit assuré de monter un échelon chaque siècle, c'est celle qui dépend du gouvernement; (encore ceci n'est-il qu'une théorie, je vois les Vénitiens de 1770 plus heureux que les gens de Philadelphie d'aujourd'hui.)

Du reste, l'art d'être heureux est comme la poésie; malgré le perfectionnement de toutes choses, Homère, il y a 2700 ans, avait plus de talent que lord Byron.

En lisant attentivement Plutarque; je crois m'apercevoir qu'on était plus heureux en Sicile, du temps de Dion, quoiqu'on n'eût ni imprimerie, ni punch à la glace, que nous ne savons l'être aujourd'hui.

J'aimerais mieux être un Arabe du V^e^. siècle qu'un Français du XIX^e^.

103.

Ce n'est jamais cette illusion, qui renaît et se détruit à chaque seconde, que

l'on va chercher au théâtre, mais l'occasion de prouver à son voisin, ou du moins à soi-même, si l'on a la contrariété de n'avoir point de voisin, que l'on a bien lu son La Harpe et que l'on est homme de goût. C'est un plaisir de vieux pédant que se donne la jeunesse.

104.

Une femme appartient de droit à l'homme qui l'aime et qu'elle aime *plus que la vie.*

105.

La cristallisation ne peut pas être excitée par des hommes-copies, et les rivaux les plus dangereux sont les plus différens.

106.

Dans une société très-avancée, l'*amour-passion* est aussi naturel que l'amour-physique chez des sauvages.

M.

107.

Sans les nuances, avoir une femme

qu'on adore ne serait pas un bonheur, et même serait impossible.

L. 7 octobre.

108.

D'où vient l'intolérance des stoïciens? de la même source que celle des dévots outrés. Ils ont de l'humeur parce qu'ils luttent contre la nature, qu'ils se privent et qu'ils souffrent. S'ils voulaient s'interroger de bonne foi sur la haine qu'ils portent à ceux qui professent une morale moins sévère, ils s'avoueraient qu'elle naît de la jalousie secrète d'un bonheur qu'ils envient et qu'ils se sont interdit, *sans croire* aux récompenses qui les dédommageraient de leurs sacrifices.

Diderot.

109.

Les femmes qui ont habituellement de l'humeur pourraient se demander si elles suivent le sistème de conduite qu'elles *croient sincèrement* le chemin du bonheur. N'y a-t-il pas un peu de manque de courage accompagné d'un peu de vengeance basse au fond du cœur d'une

prude? Voir la mauvaise humeur de madame Deshoulières dans ses derniers jours.

Notice de M. Lemontey.

110.

Rien de plus indulgent parce que rien n'est plus heureux que la vertu de bonne foi; mais mistriss Hutchinson elle-même manque d'indulgence.

111.

Immédiatement après ce bonheur vient celui d'une femme jeune, jolie, facile, qui ne se fait point de reproches. A Messine on disait du mal de la contessina Vicenzella : Que voulez-vous, disait-elle, je suis jeune, libre, riche, et peut-être pas laide. J'en souhaite autant à toutes les femmes de Messine. Cette femme charmante, et qui ne voulut jamais avoir pour moi que de l'amitié, est celle qui m'a fait connaître les douces poésies de l'abbé Melli, en dialecte sicilien; poésies délicieuses, quoique gâtées encore par la mythologie.

Delfante.

112.

Le public de Paris a une capacité d'attention, c'est trois jours; après quoi présentez-lui la mort de Napoléon ou la condamnation de M. Béranger à deux mois de prison, absolument la même sensation, ou le même manque de tact à qui en reparle le quatrième jour. Toute grande capitale doit-elle être ainsi, ou cela tient-il à la bonté et à la légèreté parisienne? Grâce à l'orgueil aristocratique et à la timidité souffrante, Londres n'est qu'une nombreuse collection d'ermites : ce n'est pas une capitale. Vienne n'est qu'une oligarchie de deux cent familles environnées de cent cinquante mille artisans ou domestiques qui les servent : ce n'est pas là non plus une capitale. Naples et Paris les deux seules capitales.

Extrait des *Voyages de Birkbeck*, page 371.

113.

S'il était une époque où d'après les théories vulgaires, appelées raisonnables par les hommes communs, la prison pût

être supportable, ce serait celle où après une détention de plusieurs années, un pauvre prisonnier n'est plus séparé que par un mois ou deux, du moment qui doit le mettre en liberté. Mais la *cristallisation* en ordonne autrement. Le dernier mois est plus pénible que les trois dernières années. M. d'Hotelans a vu à la maison d'arrêt de Melun plusieurs prisonniers détenus depuis long-temps, parvenus à quelques mois du jour qui devait les rendre à la liberté, *mourir* d'impatience.

114.

« Je ne puis résister au plaisir de transcrire une lettre écrite en mauvais anglais, par une jeune Allemande. Il est donc prouvé qu'il y a des amours constantes, et tous les hommes de génie ne sont pas des Mirabeau. Klopstock, le grand poëte, passe à Hambourg pour avoir été un homme aimable; voici ce que sa jeune femme écrivait à une amie intime :

» After having seen him two hours,
» I was obliged to pass the evening in
» a company, which never had been so
» wearisome to me. I could not speack,

» I could not play; I thought I saw no-
» thing but Klopstock; I saw him the next
» day, and the following and we were
» very seriously friends. But the fourth
» day he departed. It was an strong hour
» the hour of his departure! He wrote
» soon after and from that time our cor-
» respondence began to be a very dili-
» gent one. I sincerely believed my love
» to be friendship. I spoke with my
» friends of nothing but Klopstock, and
» showed his letters. They raillied at
» me and said I was in love. I raillied
» then again, and said that they must
» have a very friendshipless heart, if
» they had no idea of friendship to a
» man as well as to a woman. Thus it
» continued eight months, in which time
» my friends found as much love in
» Klopstock's letters as in me. I per-
» ceived it likewise, but I would not be-
» lieve it. At the last Klopstock said
» plainly that he loved; and I startled as
» for a wrong thing; I answered that it
» was no love, but friendship, as it was
» what I felt for him; we had not seen
» one another enough to love (as if love

» must have more time than friendship).
» This was sincerely my meaning, and
» I had this meaning till Klopstock came
» again to Hamburg. This he did a year
» after we had seen one another the first
» time. We saw, we were friends, we
» loved; and a short time after, I could
» even tell Klopstock that I loved. But
» we were obliged to part again, and
» wait two years for our wedding. My
» mother would not let marry me a
» stranger. I could marry then without
» her consentment, as by the death of
» my father my fortune depended not on
» her; but this was an horrible idea for
» me; and thank heaven that I have pre-
» vailed by prayers! At this time kno-
» wing Klopstock, she loves him as her
» lifely son, and thanks god that she
» has not persisted. We married and I
» am the happiest wife im the world.
» In some few months it will be four
» years that I am so happy..... »

*Correspondence of Richardson*, vol. III, page 147.

115.

Il n'y a d'unions à jamais légitimes que

celles qui sont commandées par une vraie passion.

M.

116.

Pour être heureuse avec la facilité des mœurs, il faut une simplicité de caractère qu'on trouve en Allemagne, en Italie, mais jamais en France.

La duchesse de C.

117.

Par orgueil, les Turcs privent leurs femmes de tout ce qui peut donner un aliment à la cristallisation. Je vis depuis trois mois chez un peuple où, par orgueil, les gens titrés en seront bientôt là.

Les hommes appellent *pudeur* les exigeances d'un orgueil rendu fou par l'aristocratie. Comment oser manquer à la pudeur? Aussi, comme à Athènes, les gens d'esprit ont une tendance marquée à se réfugier auprès des courtisanes, c'est-à-dire auprès de ces femmes qu'une faute éclatante a mis à l'abri des affectations de la *pudeur*.

*Vie de Fox.*

118.

Dans le cas d'amour empêché par victoire trop prompte, j'ai vu la cristallisation chez les caractères tendres chercher à se former après. Elle dit en riant : « Non je ne t'aime pas. »

119.

L'éducation actuelle des femmes, ce mélange bizarre de pratiques pieuses et de chansons fort vives ( di piacer mi balza il cor de la *Gazza ladra*), est la chose du monde la mieux calculée pour éloigner le bonheur. Cette éducation fait les têtes les plus inconséquentes. Madame de R..., qui craignait la mort, vient de mourir parce qu'elle trouvait drôle de jeter les médecines par la fenêtre. Ces pauvres petites femmes prennent l'inconséquence pour de la gaieté, parce que la gaieté est souvent inconséquente en apparence. C'est comme l'Allemand qui se fait vif en se jetant par la fenêtre.

120.

La vulgarité, éteignant l'imagination,

produit sur-le-champ pour moi l'ennui mortel. La charmante comtesse K..... me montrant ce soir les lettres de ses amans que je trouve grossières.

Forli, 17 mars. Henri.

L'imagination n'était pas éteinte, elle était seulement fourvoyée, et par répugnance cessait bien vite de se figurer la grossièreté de ces plats amans.

121.

Rêverie métaphysique.

Belgirate, 26 octobre 1816.

Pour peu qu'une véritable passion rencontre de contrariétés, elle produit vraisemblablement plus de malheur que de bonheur; cette idée peut n'être pas vraie pour une âme tendre, mais elle est d'une évidence parfaite pour la majeure partie des hommes, et en particulier pour les froids philosophes qui, en fait de passions, ne vivent presque que de curiosité et d'amour-propre.

Ce qui précède, je le disais hier soir à la

contessina Fulvia, en nous promenant sur la terrasse de l'Isola-Bella, à l'orient, près du grand pin. Elle me répondit : « Le malheur produit une beaucoup plus forte impression sur l'existence humaine que le plaisir.

» La première vertu de tout ce qui prétend à nous donner du plaisir, c'est de frapper fort.

» Ne pourrait-on pas dire que la vie elle-même n'étant faite que de sensations, le goût universel de tous les êtres qui ont vie est d'être avertis qu'ils vivent par les sensations les plus fortes possibles ? Les gens du Nord ont peu de vie; voyez la lenteur de leurs mouvemens. Le *Dolce far niente* des Italiens, c'est le plaisir de jouir des émotions de son âme, mollement étendu sur un divan, plaisir impossible, si l'on court toute la journée à cheval ou dans un droski, comme l'Anglais ou le Russe. Ces gens mourraient d'ennui sur un divan. Il n'y a rien à regarder dans leurs âmes.

» L'amour donne les sensations les plus fortes possibles; la preuve en est que dans ces momens d'*inflammation*, comme

diraient les physiologistes, le cœur forme ces *alliances de sensations* qui semblent si absurdes aux philosophes Helvétius, Buffon et autres. Luizina, l'autre jour, s'est laissée tomber dans le lac, comme vous savez; c'est qu'elle suivait des yeux une feuille de laurier détachée de quelque arbre de l'*Isola-Madre* (îles Boromées). La pauvre femme m'a avoué qu'un jour son amant, en lui parlant, effeuillait une branche de laurier dans le lac, et lui disait : Vos cruautés et les calomnies de votre amie m'empêchent de profiter de la vie et d'aquérir quelque gloire.

» Une âme qui, par l'effet de quelque grande passion, ambition, jeu, amour, jalousie, guerre, etc., a connu les momens d'angoisse et d'extrême malheur, par une bizarrerie bien incompréhensible, *méprise* le bonheur d'une vie tranquille et où tout semble fait à souhait : un joli château dans une position pittoresque, beaucoup d'aisance, une bonne femme, trois jolis enfans, des amis aimables et en quantité, ce n'est là qu'une faible esquisse de tout ce que possède notre hôte, le général C....., et cependant



Digitized by Google

vous savez qu'il a dit être tenté d'aller à Naples, prendre le commandement d'une guérillas. Une âme faite pour les passions sent d'abord que cette vie heureuse l'*ennuie*, et peut-être aussi qu'elle ne lui donne que des idées communes. Je voudrais, vous disait C..., n'avoir jamais connu la fièvre des grandes passions, et pouvoir me payer de l'apparent bonheur sur lequel on me fait tous les jours de si sots complimens, auxquels, pour comble d'horreur, je suis forcé de répondre avec grâce. — Moi, philosophe, j'ajoute : Voulez-vous une millième preuve que nous ne sommes pas faits par un être bon, c'est que le *plaisir* ne produit pas peut-être la moitié autant d'impression sur notre être que la *douleur* (1)..... La Contessina m'a interrompu : « Il y a peu de peines morales dans la vie qui ne soient rendues chères par l'*émotion* qu'elles excitent; s'il y a un grain de générosité dans l'âme, ce plaisir se centuple. L'homme condamné à mort

(1) Voir l'analyse du *principe ascétique*, Bentham, *Traités de législation*, tome I.

On fait plaisir à un être *bon* en se faisant souffrir.

en 1815, et sauvé par hasard (M. L....., par exemple), s'il marchait au supplice avec courage, doit se rappeler ce moment dix fois par mois; le lâche qui mourait en pleurant et jetant les haut cris (le douanier Morris, jeté dans le lac, *Rob Roy*, III, 120); s'il est aussi sauvé par hasard, ne peut tout au plus se souvenir avec plaisir de cet instant, qu'à cause de la circonstance qu'*il a été sauvé*, et non pour les trésors de générosité qu'il a découverts en lui-même, et qui ôtent à l'avenir toutes ses craintes.

Moi. — L'amour, même malheureux, donne à une âme tendre, pour qui *la chose imaginée est la chose existante*, des trésors de jouissances de cette espèce; il y a des visions sublimes de bonheur et de beauté chez soi et chez ce qu'on aime. Que de fois Salviati n'a-t-il pas entendu Léonore lui dire, comme mademoiselle Mars dans les *Fausses confidences*, avec son sourire enchanteur : Hé bien! oui, je vous aime. Or, voilà de ces illusions qu'un esprit sage n'a jamais.

Fulvia levant les yeux au ciel, — Oui, pour vous et pour moi, l'amour même

by Google

malheureux, pourvu que notre admiration pour l'objet aimé soit infinie, est le premier des bonheurs.

(Fulvia a 23 ans; c'est la beauté la plus célèbre de ***, ses yeux étaient divins en parlant ainsi, et se levant vers ce beau ciel des îles Boromées, à minuit; les astres semblaient lui répondre. J'ai baissé les yeux et n'ai plus trouvé de raisons philosophiques pour la combattre. Elle a continué) : et tout ce que le monde appelle le bonheur ne vaut pas ses peines. Je crois que le mépris seul peut guérir de cette passion; non pas un mépris trop fort, ce serait un supplice, mais par exemple, pour vous autres hommes, voir l'objet que vous adorez aimer un homme grossier et prosaïque, ou vous sacrifier aux jouissances du luxe aimable et délicat qu'elle trouve chez son amie.

122.

Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient; s'exposer ainsi, c'est tenter le hasard, c'est jouer. Il y a des militaires qui ne peuvent vivre sans

ce jeu; c'est ce qui les rends insupportables dans la vie de famille.

123.

Le général Teulié me disait ce soir, qu'il avait découvert que ce qui le rendait d'une sécheresse et d'une stérilité si abominable quand il y avait dans le salon des femmes affectées, c'est qu'il avait ensuite une honte amère d'avoir exposé ses sentimens avec feu devant de tels êtres. (Et quand il ne parlait pas avec son âme, fût-ce de Polichinelle, il n'avait rien à dire. Je voyais de reste qu'il ne savait sur rien la phrase convenue et de bon ton. Il était par-là réellement ridicule et barroque aux yeux des femmes affectées. Le ciel ne l'avait pas fait pour être élégant.)

124.

A la cour, l'i********* est de mauvais ton, parce qu'il est censé qu'elle est contre l'intérêt des princes; l'i********* est aussi de mauvais ton en présence des jeunes filles, cela les empêcherait de trouver un mari. Il faut convenir que s* D*** e*****, il doit

lui être agréable d'être honoré pour de tels motifs.

125.

Dans l'âme d'un grand peintre ou d'un grand poëte, l'amour est divin comme centuplant le domaine et les plaisirs de l'art dont les beautés donnent à son âme le pain quotidien. Que de grands artistes qui ne se doutent ni de leur âme ni de leur génie! souvent ils se croyent un métalent pour la chose qu'ils adorent, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec les eunuques du sérail, les La Harpe, etc. : pour ces gens-là, même l'amour malheureux est bonheur.

226.

L'image du premier amour est la plus généralement touchante; pourquoi? C'est qu'il est presque le même dans tous les rangs, dans tous les pays, dans tous les caractères. Donc ce premier amour n'est pas le plus passionné.

127.

La raison, la raison! Voilà ce qu'on

crie toujours à un pauvre amant. En 1760, dans le moment le plus animé de la guerre de sept ans, Grimm écrivait..... « Il n'est point douteux que le roi de Prusse n'eût prévenu cette guerre avant qu'elle n'éclatât, en cédant la Silésie. En cela il eût fait une action très-sage. Combien de maux il aurait prévenus! Que peut avoir de commun la possession d'une province avec le bonheur d'un roi? et le grand électeur n'était-il pas un prince très-heureux et très-respecté sans posséder la Silésie? Voilà comment un roi aurait pu se conduire en suivant les préceptes de la plus saine raison, et je ne sais comment il serait arrivé que ce roi eût été l'objet des mépris de toute la terre, tandis que Frédéric sacrifiant tout au *besoin* de conserver la Silésie s'est couvert d'une gloire immortelle.

» Le fils de Comwell a sans doute fait l'action la plus sage qu'un homme puisse faire. il a préféré l'obscurité et le repos à l'embarras et au danger de gouverner un peuple sombre, fougueux et fier. Ce sage a été méprisé de son vivant et par la postérité, et son père est resté un

Digitized by Google

grand homme au jugement des nations.

» *La Belle pénitente* est un sujet sublime du théâtre espagnol (1), gâté en anglais et en français par Otway et Colardeau. Caliste a été violée par un homme qu'elle adore, que les fougues d'orgueil de son caractère rendent odieux, mais que ses talens, son esprit, les grâces de sa figure, tout enfin concourt à rendre séduisant. Lothario eût été trop aimable, s'il eût su modérer de coupables transports; du reste, une haine héréditaire et atroce divise sa famille et celle de la femme qu'il aime. Ces familles sont à la tête des deux factions qui partagent une ville d'Espagne durant les horreurs du moyen âge. Sciolto, le père de Caliste, est le chef de l'autre faction qui dans ce moment a le dessus; il sait que Lothario a eu l'insolence de vouloir séduire sa fille. La faible Caliste succombe sous les tourmens de sa honte et de sa passion. Son père est parvenu à faire donner à son

(1) Voir les romances espagnoles et danoises du treizième siècle; elles paraîtraient plates ou grossières au goût français.

ennemi le commandement d'une armée navale, qui part pour une expédition lointaine et dangereuse, où probablement Lothario trouvera la mort. Dans la tragédie de Colardeau, il vient donner cette nouvelle à sa fille. A ces mots la passion de Caliste s'échappe :

O dieux!
Il part!... vous l'ordonnez!... il a pu s'y résoudre?

Jugez du danger de cette situation; un mot de plus et Sciolto va être éclairé sur la passion de sa fille pour Lothario. Ce père confondu s'écrie :

Qu'entends-je? me trompé-je? où s'égarent tes vœux?

A cela Caliste, revenue à elle-même, répond :

Ce n'est pas son exil, c'est sa mort que je veux;
Qu'il périsse!

» Par ces mots, Caliste étouffe les soupçons naissans de son père, et c'est cependant sans artifice, car le sentiment qu'elle exprime est vrai. L'existence d'un homme qu'elle aime et qui a pu l'outrager doit empoisonner sa vie, fût-il au bout

du monde; sa mort seule pourrait lui rendre le repos, s'il en était pour les amans infortunés..... Bientôt après Lothario est tué, et Caliste a le bonheur de mourir.

» Voilà bien des pleurs et bien des cris pour peu de chose, ont dit les gens froids qui se décorent du nom de philosophes! Un homme hardi et violent abuse de la faiblesse qu'une femme a pour lui; il n'y a pas là de quoi se désoler, ou du moins il n'y a pas de quoi nous intéresser aux chagrins de Caliste. Elle n'a qu'à se consoler d'avoir couché avec son amant, et ce ne sera pas la première femme de mérite qui aura pris son parti sur ce malheur-là (1). »

Richard Cromwell, le roi de Prusse, Caliste, avec les âmes que le ciel leur avait données ne pouvaient trouver la tranquillité et le bonheur qu'en agissant ainsi. La conduite de ces deux derniers est éminemment déraisonnable, et cependant ce sont les seuls qu'on estime.

Sagan, 1813.

---

(1) Grimm, tome III, page 107.

128.

La constance après le bonheur ne peut se prédire que d'après celle, que malgré les doutes cruels, la jalousie et les ridicules, on a eue avant l'intimité.

129.

Chez une femme au désespoir de la mort de son amant, qui vient d'être tué à l'armée, et qui songe évidemment à le suivre, il faut d'abord examiner si ce parti n'est pas convenable; et, dans le cas de la négative, attaquer par cette habitude si ancienne chez l'être humain, l'*amour de sa conservation*. Si cette femme a un ennemi, on peut lui persuader que cet ennemi a obtenu une lettre de cachet pour la mettre en prison. Si cette menace n'augmente pas son amour pour la mort, elle peut songer à se cacher pour éviter la prison. Elle se cachera trois semaines, fuyant de retraite en retraite; elle sera arrêtée et au bout de trois jours se sauvera. Alors sous un nom supposé, on lui ménagera un asile dans une ville fort éloignée, et la plus différente pos-

Digitized by Google

sible de celle où elle était au désespoir. Mais qui veut se dévouer à consoler un être aussi malheureux et aussi nul pour l'amitié ?

Varsovie, 1808.

130.

Les savans d'académie voient les mœurs d'un peuple dans sa langue : l'Italie est le pays du monde où l'on prononce le moins le mot d'*amour*, toujours amicizia et aviccinar (*Amicizia* pour amour et *aviccinar* pour faire la cour avec succès).

131.

Le dictionnaire de la musique n'est pas fait, n'est pas même commencé; ce n'est que par hasard que l'on trouve les phrases qui disent : *je suis en colère*, ou *je vous aime*, et leurs nuances. Le *maestro* ne trouve ces phrases que lorsqu'elles lui sont dictées par la présence de la passion dans son cœur, ou par son souvenir. Les gens qui passent le feu de la jeunesse à étudier au lieu de sentir, ne peuvent donc pas être artistes, rien de plus simple que ce mécanisme.

132.

L'empire des femmes est beaucoup trop grand en France, l'empire de la femme beaucoup trop restreint.

133.

La plus grande flatterie que l'imagination la plus exaltée saurait inventer pour l'adresser à la génération qui s'élève parmi nous, pour prendre possession de la vie, de l'opinion et du pouvoir se trouve une vérité plus claire que le jour. Elle n'a rien à *continuer*, cette génération, elle a tout à *créer*. Le grand mérite de Napoléon est d'*avoir fait maison nette*.

134.

Je voudrais pouvoir dire quelque chose sur la *consolation*. On n'essaie pas assez de consoler.

Le principe général c'est qu'il faut tâcher de former une *cristallisation* la plus étrangère possible au motif qui a jeté dans la douleur.

Il faut avoir le courage de se livrer à

un peu d'anatomie pour découvrir un principe inconnu.

Si l'on veut consulter le chapitre II de l'ouvrage de M. Villermé, sur les prisons (Paris, 1820), l'on verra que les prisonniers *si maritano fra di loro* (c'est le mot du langage des prisons). Les femmes *si maritano anche fra di loro*, et il y a en général beaucoup de fidélité dans ces unions, ce qui ne s'observe pas chez les hommes, et qui est un effet du principe de la pudeur.

« A Saint-Lazare, dit M. Villermé, page 96, à Saint-Lazare, en octobre 1818, une femme s'est donné plusieurs coups de couteau parce qu'elle s'est vu préférer une arrivante.

» C'est ordinairement la plus jeune qui est la plus attachée à l'autre.

135.

*Vivacità, leggerezza, soggettissima a prendere puntiglio, occupazione di ogni momento delle aparenze della propria esistenza agli occhi altrui : Ecco i tre gran caratteri di questa pianta che risveglia Europa nell* 1808.

Parmi les Italiens les bons sont ceux qui ont encore un peu de sauvagerie et de propension au sang : les Romagnols, les Calabrois, et parmi les plus civilisés, les Bressans, les Piémontais, les Corses.

Le bourgeois de Florence est plus mouton que celui de Paris.

L'espionnage de Léopold l'a avili à jamais. Voir la lettre de M. Courier, sur le bibliothécaire Furia et le chambellan Puccini.

136.

Je ris de voir des gens de bonne foi ne pouvoir jamais être d'accord, se dire naturellement de grosses injures et en penser davantage. Vivre, c'est sentir la vie; c'est avoir des sensations fortes. Comme pour chaque individu le taux de cette force change, ce qui est pénible pour un homme comme trop fort, est précisément ce qu'il faut à un autre pour que l'intérêt commence. Par exemple la sensation d'être épargné par le canon quand on est au feu, la sensation de s'enfoncer en Russie à la suite de ces parthes, de même la tragédie de Shaks-

peare et la tragédie de Racine, etc., etc.

Orcha, 13 août 1812.

137.

D'abord le plaisir ne produit pas la moitié autant d'impression que la douleur, ensuite, outre ce désavantage dans la quantité d'émotion, la *simpathie* est au moins la moitié moins excitée par la peinture du bonheur que par celle de l'infortune. Donc les poëtes ne sauraient peindre le malheur avec trop de force; ils n'ont qu'un écueil à redouter, ce sont les objets qui inspirent le *dégoût*. Encore ici le *taux* de cette sensation dépend-il de la monarchie ou de la république. Un Louis XIV centuple le nombre des objets répugnans (poésies de Crabbe).

Par le seul fait de l'existence de la monarchie à la Louis XIV environnée de sa noblesse, tout ce qui est simple dans les arts devient grossier. Le noble personnage devant qui on l'expose se trouve insulté; ce sentiment est sincère, et partant respectable.

Voyez le parti que le tendre Racine à tiré de l'amitié héroïque, et si consacrée

dans l'antiquité, d'Oreste et de Pilade. Oreste tutoie Pilade, et Pilade lui répond *seigneur*. Et l'on veut que Racine soit pour nous l'auteur le plus touchant! Si l'on ne se rend pas à un tel exemple, il faut parler d'autre chose.

138.

Dès qu'on peut espérer de se venger on recommence de haïr. Je n'eus l'idée de me sauver et de manquer à la foi que j'avais jurée à mon ami, que les dernières semaines de ma prison. (Deux confidences faites ce soir, devant moi, par un assassin de bonne compagnie qui nous fait toute son histoire).

Faenza, 1817.

139.

Toute l'Europe, en se cotisant, ne pourrait faire un seul de nos bons volumes français : *les Lettres persanes* par exemple.

140.

J'appelle *plaisir* toute perception que



Digitized by Google

l'âme aime mieux éprouver que ne pas éprouver (1).

J'appelle *peine*, toute perception que l'âme aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver.

Désirai-je m'endormir plutôt que de sentir ce que j'éprouve, nul doute, c'est une *peine*. Donc les désirs de l'amour ne sont pas des peines, car l'amant quitte, pour rêver à son aise, les sociétés les plus agréables.

Par la durée, les plaisirs du corps sont diminués et les peines augmentées.

Pour les plaisirs de l'âme, ils sont augmentés ou diminués par la durée, suivant les passions; par exemple, après six mois passés à étudier l'astronomie, l'on aime davantage l'astronomie; après un an d'avarice on aime mieux l'argent.

Les peines de l'âme sont diminuées par la durée; « que de veuves véritablement fâchées se consolent par le temps! » Milady Waldegrave d'Horace Walpole.

Soit un homme dans un état d'indifférence, il lui arrive un plaisir.

---

(1) Maupertuis.

Soit un autre homme dans un état de vive douleur, cette douleur cesse subitement. Le plaisir qu'il ressent est-il de même nature que celui du premier homme? M. Verri dit que *oui*, et il me semble que *non*.

Tous les plaisirs ne viennent pas de la cessation de la douleur.

Un homme avait depuis long-temps six mille livres de rente, il gagne cinq cents mille francs à la loterie. Cet homme s'était déshabitué de désirer les choses que l'on ne peut obtenir que par une grande fortune. (Je dirai, en passant, qu'un des inconvéniens de Paris c'est la facilité de perdre cette habitude.).

On invente la machine à tailler les plumes; je l'ai achetée ce matin, et c'est un grand plaisir pour moi, qui m'impatiente à tailler les plumes, mais certainement je n'étais pas malheureux hier de ne pas connaître cette machine. Pétrarque était-il malheureux de ne pas prendre de café?

Il est inutile de définir le bonheur, tout le monde le connaît : par exemple la première perdrix que l'on tue au vol

Digitized by Google

à douze ans; la première bataille d'où l'on sort sain et sauf à dix-sept.

Le plaisir qui n'est que la cessation d'une peine, passe bien vite, et au bout de quelques années le souvenir n'en est pas même agréable. Un de mes amis fut blessé au côté par un éclat d'obus, à la bataille de la Moskowa, quelques jours après, il fut menacé de la gangrène, au bout de quelques heures on put réunir M. Béclar, M. Larrey et quelques chirurgiens estimés; on fit une consultation dont le résultat fut d'annoncer à mon ami qu'il n'avait pas la gangrène. A ce moment je vis son bonheur, il fut grand, cependant il n'était pas pur. Son âme, en secret, ne croyait pas en être tout-à-fait quitte, il refaisait le travail des chirurgiens, il examinait s'il pouvait entièrement s'en rapporter à eux. Il entrevoyait encore un peu, la possibilité de la gangrène. Aujourd'hui, au bout de huit ans, quand on lui parle de cette consultation, il éprouve un sentiment de peine, il a la vue imprévue d'un des malheurs de la vie.

Le plaisir causé par la cessation de la

douleur, consiste, 1°. à remporter la victoire contre toutes les objections qu'on se fait successivement;

2°. A revoir tous les avantages dont on allait être privé.

Le plaisir causé par le gain de cinq cent mille francs, consiste à prévoir tous les plaisirs nouveaux et extraordinaires qu'on va se donner.

Il y a une exception singulière : il faut voir si cet homme a trop, ou trop peu d'habitude de désirer une grande fortune. S'il a trop peu de cette habitude, s'il a la tête étroite, le sentiment d'embarras durera deux ou trois jours.

S'il a l'habitude de désirer souvent une grande fortune, il aura usé d'avance la jouissance par se la trop figurer.

Ce malheur n'arrive pas dans l'amour-passion.

Une âme enflammée ne se figure pas la dernière des faveurs, mais la plus prochaine. Par exemple d'une maîtresse qui vous traite avec sévérité, l'on se figure un serrement de main. L'imagination ne va pas naturellement au-delà, si on la violente, après un moment, elle s'éloigne

Digitized by Google

par la crainte de profaner ce qu'elle adore.

Lorsque le plaisir a entièrement parcouru sa carrière, il est clair que nous retombons dans l'indifférence; mais cette indifférence n'est pas la même que celle d'auparavant. Ce second état diffère du premier, en ce que nous ne serions plus capables de goûter, avec autant de délices, le plaisir que nous venons d'avoir.

Les organes qui servent à le cueillir sont fatigués, et l'imagination n'a plus autant de propension à présenter les images qui seraient agréables aux désirs qui se trouvent satisfaits.

Mais si au milieu du plaisir on vient nous en arracher, il y a production de douleur.

141.

La disposition à l'amour-physique, et même au plaisir physique, n'est point la même chez les deux sexes. Au contraire des hommes, presque toutes les femmes sont au moins susceptibles d'un genre d'amour. Depuis le premier roman qu'une femme a ouvert, en cachette à quinze

ans, elle attend en secret, la venue de l'amour-passion. Elle voit dans une grande passion la preuve de son mérite. Cette attente redouble vers vingt ans, lorsqu'elle est revenue des premières étourderies de la vie, tandis qu'à peine arrivés à trente, les hommes croyent l'amour impossible ou ridicule.

142.

Dès l'âge de six ans nous nous accoutumons à chercher le bonheur par la même route que nos parens. L'orgueil de la mère de la contessina Nella a commencé le malheur de cette aimable femme, et elle le rend sans ressource par le même orgueil fou.

Venise, 1819.

143.

Du genre Romantique.

L'on m'écrit de Paris qu'on y a vu (exposition de 1822), un millier de tableaux représentant des sujets de l'Écriture-Sainte, peints par des peintres qui n'y croient pas beaucoup, admirés et

Digitized by Google

jugés par des gens qui n'y croient pas, et enfin payés par des gens qui n'y croient pas.

L'on cherche après cela le pourquoi de la décadence de l'art.

Ne croyant pas en ce qu'il dit, l'artiste craint toujours de paraître exagéré et ridicule. Comment arriverait-il au *grandiose*, rien ne l'y porte.

Lettera di Roma, giugno 1822.

134.

L'un des plus grands poëtes, selon moi, qui aient paru dans ces derniers temps, c'est Robert Burns, paysan écossais mort de misère. Il avait soixante-dix louis d'appointemens, comme douanier, pour lui, sa femme et quatre enfans. Il faut convenir que le tyran Napoléon était plus généreux envers son ennemi Chénier, par exemple. Burns n'avait rien de la pruderie anglaise. C'est un génie romain, sans chevalerie ni honneur. Je n'ai pas assez de place pour conter ses amours avec Mary Campbell et leur triste catastrophe. Seulement je remarque qu'Édimbourg est à la même latitude que

Moskou, ce qui pourrait déranger un peu mon système des climats.

» One of Burn's remarks, when he first came to Edinburgh, was that between the men of rustic life and the polite world he observed little difference, that in the former, though unpolished by fashion and unenlightened by science, he had found much observation and much intelligence; but a refined and accomplished woman was a being almost new to him, and of which he had formed but a very inadequate idea. »

Londres, 1er. novembre 1821, tome v, page 69.

145.

L'amour est la seule passion qui se paie d'une monnaie qu'elle fabrique elle-même.

146.

Les complimens qu'on adresse aux petites filles de trois ans forment précisément la meilleure éducation possible pour leur enseigner la vanité la plus pernicieuse. Être jolie est la première vertu, le plus grand avantage au monde. Avoir une jolie robe, c'est être jolie.

Ces sots complimens ne sont usités que dans la bourgeoisie; ils sont heureusement de mauvais ton, comme trop aisés à faire, chez les gens à carrosse.

147.

Lorette, 11 septembre 1811.

Je viens de voir un très-beau bataillon de gens de ce pays; c'est le reste de 4,000 hommes qui étaient allés à Vienne en 1809. J'ai passé dans les rangs avec le colonel, et fait faire leur histoire à plusieurs soldats. C'est la vertu des républiques du moyen âge, plus ou moins abâtardie par les Espagnols (1), le P..... (2), et deux siècles des gouvernemens lâches et cruels qui ont tour à tour gâté ce pays-ci.

---

(1) Vers 1580, les Espagnols, hors de chez eux, n'étaient que des agens énergiques de despotisme, ou des joueurs de guitare sous les fenêtres des belles Italiennes. Les Espagnols passaient alors en Italie comme aujourd'hui l'on vient à Paris; du reste ils ne mettaient leur orgueil qu'à faire triompher le roi *leur maître*. Ils ont perdu l'Italie, et l'ont perdue en l'avilissant. En 1626, le grand poëte Calderon était officier à Milan.

(2) Voir la *Vie de saint Charles Borromée* qui changea Milan, et l'avilit. Il fit déserter les salles d'armes et aller au chapelet. Merveilles tue Castiglione, 1533.

Le brillant *honneur* chevaleresque, sublime et sans raison, est une plante exotique importée seulement depuis un petit nombre d'années.

On n'en trouve pas trace en 1740. Voir Debrosses. Les officiers de Montenote et de Rivoli avaient trop d'occasions de montrer la vraie vertu à leurs voisins, pour chercher à *imiter* un honneur peu connu sous les chaumières que le soldat de 1796 venait de quitter, et qui leur eût semblé bien baroque.

Il n'y avait, en 1796, ni légion-d'honneur, ni enthousiasme pour un homme, mais beaucoup de simplicité et de vertu à la Desaix. L'*honneur* a donc été importé en Italie par des gens trop raisonnables et trop vertueux pour être bien brillans. On sent qu'il y a loin des soldats de 96 gagnant vingt batailles en un an, et n'ayant souvent ni souliers ni habits, aux brillans régimens de Fontenoy disant poliment aux Anglais, et le chapeau bas : *Messieurs, tirez les premiers.*

148.

Je croirais assez qu'il faut juger de la

Digitized by Google

bonté d'un système de vie, par son représentant. Par exemple, Richard-Cœur-de-Lion montra sur le trône la perfection de l'héroïsme et de la valeur chevaleresque, et ce fut un roi ridicule.

149.

Opinion publique en 1822. Un homme de trente ans séduit une jeune personne de quinze ans, c'est la jeune personne qui est déshonorée.

150.

Dix ans plus tard je retrouvai la comtesse Ottavia; elle pleura beaucoup en me revoyant; je lui rappelais Oginski. Je ne puis plus aimer, me disait-elle; je lui répondis avec le poëte : How changed, how saddened, yet how elevated was her caracter!

151.

Comme les mœurs anglaises sont nées de 1688 à 1730; celles de France vont naître de 1815 à 1880. Rien ne sera beau, juste, heureux, comme la France

morale vers 1900. Actuellement elle n'est rien. Ce qui est une infamie dans la rue de Belle-Chasse, est une action héroïque rue du Mont-Blanc, et au travers de toutes les exagérations, les gens réellement faits pour le mépris se sauvent de rue en rue. Nous avions une ressource, la liberté des journaux, qui finissent par dire à chacun son fait, et quand ce fait se trouve être l'opinion publique, il reste. On nous arrache ce remède, cela retardera un peu la naissance de la morale.

152.

L'abbé Rousseau était un pauvre jeune homme (1784), réduit à courir du matin au soir tous les quartiers de la ville, pour y donner des leçons d'histoire et de géographie. Amoureux d'une de ses élèves, comme Abélard d'Héloïse, comme Saint-Preux de Julie; moins heureux, sans doute, mais probablement assez près de l'être; avec autant de passion que ce dernier, mais l'âme plus honnête, plus délicate et surtout plus courageuse, il paraît s'être immolé à l'objet de sa pas-

Digitized by Google

sion. Voici ce qu'il a écrit avant de se brûler la cervelle, après avoir dîné chez un restaurateur au Palais-Royal, sans laisser échapper aucune marque de trouble ni d'aliénation : c'est du procès-verbal dressé sur les lieux par le commissaire et les officiers de la police, qu'on a tiré la copie de ce billet, assez remarquable pour mériter d'être conservé.

« Le contraste inconcevable qui se » trouve entre la noblesse de mes senti- » mens et la bassesse de ma naissance, » un amour aussi violent qu'insurmon- » table pour une fille adorable (1), la » crainte de causer son déshonneur, la » nécessité de choisir entre le crime et la » mort, tout m'a déterminé à abandonner » la vie. J'étais né pour la vertu, j'allais » être criminel; j'ai préféré mourir. »

Grimm, 3e. partie, tome II, page 495.

Voilà un suicide admirable et qui ne serait qu'absurde avec les mœurs de 1880.

---

(1) Il paraît qu'il s'agit de mademoiselle Gromaire, fille de M. Gromaire, expéditionnaire en cour de Rome.

153.

On a beau faire, jamais les Français, en fait de beaux-arts, ne passeront le *joli*.

Le comique qui suppose de la *verve* dans le public et du *brio* dans l'acteur, les délicieuses plaisanteries de Palomba, à Naples, jouées par Casaccia, impossibles à Paris; du joli et jamais que du joli, quelquefois, il est vrai, annoncé comme sublime.

On voit que je ne spécule pas en général, sur l'honneur national.

154.

Nous aimons beaucoup un beau tableau, ont dit les Français; et ils disent vrai, mais nous exigeons comme condition essentielle de la beauté, qu'il soit fait par un peintre se tenant constamment à cloche-pied pendant tout le temps qu'il travaille. Les vers dans l'art dramatique.

155.

Beaucoup moins d'*envie* en Amérique

qu'en France, et beaucoup moins d'esprit.

156.

La tyrannie à la Philippe II a tellement avili les esprits depuis 1530, qu'elle pèse sur le jardin du monde, que les pauvres auteurs italiens n'ont pas encore eu le courage d'*inventer* le roman de leur pays. A cause de la règle du *naturel*, rien de plus simple pourtant; il faut oser copier franchement ce qui crève les yeux dans le monde. Voir le cardinal Gonzalvi, épluchant gravement pendant trois heures, en 1822, le livret d'un opéra bouffon; et disant au maestro avec inquiétude: « Mais vous répèterez souvent ce mot *cozzar*, *cozzar*. »

157.

Héloïse vous parle de l'amour, un fat vous parle de son amour, sentez-vous que ces choses n'ont presque que le nom de commun? C'est comme l'amour des concerts et l'amour de la musique. L'amour des jouissances de vanité que votre harpe vous promet, au milieu d'une so-

ciété brillante, ou l'amour d'une rêverie, tendre, solitaire, timide.

158.

Quand on vient de voir la femme qu'on aime, la vue de toute autre femme gâte la vue, fait physiquement mal aux yeux; j'en vois le pourquoi.

159.

Réponse à une objection.

Le naturel parfait et l'intimité ne peuvent avoir lieu que dans l'amour-passion, car dans tous les autres l'on sent la possibilité d'un rival favorisé.

160.

Chez l'homme qui, pour se délivrer de la vie, a pris du poison, l'être moral est mort; étonné de ce qu'il a fait et de ce qu'il va éprouver, il n'a plus d'attention pour rien : quelques rares exceptions.

161.

Un vieux capitaine de vaisseau, oncle de l'auteur, auquel je fais hommage du présent manuscrit, ne trouve rien de si

ridicule que l'importance, donnée pendant six cents pages, à une chose aussi frivole que l'amour. Cette chose si frivole est cependant la seule arme avec laquelle on puisse frapper les âmes fortes.

Qu'est-ce qui a empêché, en 1814, M. de M. d'immoler Napoléon dans la forêt de Fontainebleau? Le regard méprisant d'une jolie femme qui entrait aux Bains-Chinois (1). Quelle différence dans les destinées du monde, si Napoléon et son fils eussent été tués en 1814!

162.

Je transcris les lignes suivantes d'une lettre française que je reçois de Znaïm, en observant qu'il n'y a pas dans toute la province un homme en état de comprendre la femme d'esprit qui m'écrit.

«.... L'accident fait beaucoup en amour. Lorsque je n'ai pas lu de l'anglais depuis un an, le premier roman qui me tombe sous la main me semble délicieux. L'habitude d'aimer une âme prosaïque, c'est-à-dire lente et timide pour tout ce qui est

(1) Mémoires, page 88, édition de Londres.

délicat, et ne sentant avec passion que les intérêts grossiers de la vie : l'amour des écus, l'orgueil d'avoir de beaux chevaux, les désirs physiques, etc., etc., peut facilement faire paraître offensantes les actions d'un génie impétueux, ardent, à imagination impatiente, ne sentant que l'amour, oubliant tout le reste, et qui agit sans cesse, et avec impétuosité, là où l'autre se laissait guider, et n'agissait jamais par lui-même. L'étonnement qu'il donne peut offenser ce que nous appelions, l'année dernière, à *Zithau*, l'orgueil féminin : est-ce français ça? Avec le second, on a de l'*étonnement*, sentiment que l'on ignorait auprès du premier : et comme ce premier est mort à l'armée; à l'improviste, il est resté synonyme de perfection, et sentiment, qu'une âme pleine de hauteur et privée de cette aisance qui est le fruit d'un certain nombre d'intrigues, peut confondre facilement avec ce qui est offensant. »

163.

Geoffroy Rudel, de Blaye, fut un très-grand gentilhomme, prince de Blaye, et il devint amoureux de la princesse de

Tripoli, sans la voir, pour le grand bien et pour la grande courtoisie qu'il entendit dire d'elle aux pèlerins qui venaient d'Antioche; et fit pour elle beaucoup de belles chansons, avec de bons airs et de chétives paroles; et, par volonté de la voir, il se croisa et se mit en mer pour aller vers elle. Et advint qu'en le navire le prit une très-grande maladie, de telle sorte que ceux qui étaient avec lui crurent qu'il fût mort, mais tant firent qu'ils le conduisirent à Tripoli, dans une hôtellerie, comme un homme mort. On le fit savoir à la comtesse, et elle vint à son lit et le prit entre ses bras. Il sut qu'elle était la comtesse, il recouvra le voir, l'entendre, et il loua Dieu, et lui rendit grâce qu'il lui eût soutenu la vie jusqu'à ce qu'il l'eût vue. Et ainsi il mourut dans les bras de la comtesse, et elle le fit honorablement ensevelir dans la maison du Temple à Tripoli. Et puis en ce même jour elle se fit religieuse, pour la douleur qu'elle eut de lui et de sa mort (1).

---

(1) Traduit d'un manuscrit provençal du XIII^e. siècle.

164.

Voici une singulière preuve de la folie nommée cristallisation, que l'on trouve dans les Mémoires de mistriss Hutchinson.

..... « He told to M. Hutchinson a very true story of a gentleman who not long before had come for some time to lodge in Richmond, and found all the people he came in campany with, bewailing the death of a gentlevoman that had lived there. Hearing her so much deplored he made inquiry after her, and grew so in love with the description, that no other discourse could at first please him, nor could he at last endure any other; he grew desperately melancholy, and would go to a mount where the print of her foot was cutt, and lie there pining and kissing of it all the day long, till at lenght death in some months space concluded his langhuishement. This story was very true. »

Tome 1, page 83.

165.

Lisio Visconti n'était rien moins qu'un

grand lecteur de livres. Outre ce qu'il avait pu voir en courant le monde, cet essai est fondé sur les mémoires de quinze ou vingt personnages célèbres. S'il se rencontrait, par hasard, un lecteur qui trouvât ces bagatelles dignes d'un instant d'attention, voici les livres desquels Lisio a tiré ses réflexions et conclusions.

Vie de Benvenuto Cellini, écrite par lui-même.

Les Nouvelles de Cervantès et de Scaron.

Manon-Lescaut et le Doyen de Killerine, de l'abbé Prévôt.

Lettres latines d'Héloïse à Abélard.

Tom-Jones.

Lettres d'une Religieuse Portugaise.

Deux ou trois Romans d'Auguste La Fontaine.

L'histoire de Toscane de Pignotti.

Werther.

Brantôme.

Mémoires de Carlo Gozzi (Venise 1760); seulement les 80 pages sur l'histoire de ses amours.

Mémoires de Lauzun, Saint-Simon, d'Épinay, de Staal, Marmontel, Bézenval,

Roland, Duclos, Horace Walpole, Evelyn, Hutchinson.

Lettres de mademoiselle Lespinasse.

166.

Un des plus grands personnages de ce temps-là, l'un des hommes les plus marquans dans l'église et dans l'état, nous a conté ce soir (janvier 1822), chez madame de M., les dangers fort réels qu'il avait courus du temps de la terreur.

« J'avais eu le malheur d'être au nombre des membres les plus marquans de l'assemblée constituante : je me tins à Paris, cherchant à me cacher tant bien que mal, tant qu'il y eût quelque espoir de succès pour la bonne cause. Enfin les dangers augmentant et les étrangers ne faisant rien d'énergique pour nous, je me déterminai à partir, mais il fallait partir sans passe-port. Comme tout le monde s'en allait à Coblentz, j'eus l'idée de sortir par Calais. Mais mon portrait avait été si fort répandu, dix-huit mois auparavant, que je fus reconnu à la dernière poste; cependant on me laissa passer. J'arrivai à une auberge à Calais, où,

comme vous pouvez penser, je ne dormis guère, et fort heureusement pour moi, car vers les quatre heures du matin, j'entendis très-distinctement prononcer mon nom. Pendant que je me lève et m'habille à la hâte, je distingue fort bien malgré l'obscurité, des gardes nationaux avec leurs fusils, pour lesquels on ouvre la grande porte et qui entrent dans la cour de l'auberge. Heureusement il pleuvait à verse; c'était une matinée d'hiver fort obscure avec un grand vent. L'obscurité et le bruit du vent me permirent de me sauver par la cour de derrière et l'écurie des chevaux. Me voilà dans la rue à sept heures du matin, sans ressource aucune.

» Je pensai qu'on allait me courir après de mon auberge. Ne sachant trop ce que je faisais, j'allai près du port sur la jetée. J'avoue que j'avais un peu perdu la tête : je ne me voyais pour toute perspective que la guillotine.

» Il y avait un paquebot qui sortait du port par une mer fort grosse et qui était déjà à vingt toises de la jetée. Tout à coup j'entends des cris du côté de la mer,

comme si l'on m'appelait. Je vois s'approcher un petit bateau. — Allons donc, monsieur, venez, on vous attend. Je passe machinalement dans le bateau. Il y avait un homme qui me dit à l'oreille : Vous voyant marcher sur la jetée d'un air effaré, j'ai pensé que vous pourriez bien être un malheureux proscrit. J'ai dit que vous étiez mon ami que j'attendais; faites semblant d'avoir le mal de mer et allez vous cacher en bas dans un coin obscur de la chambre. »

— Ah! le beau trait, s'écria la maîtresse de la maison respirant à peine, et qui avait été émue jusqu'aux larmes par le long récit fort bien fait des dangers de l'abbé. Que de remercîmens vous dûtes faire à ce généreux inconnu! Comment s'appelait-il?

— Je ne sais pas son nom, a répondu l'abbé un peu confus; et il y a eu un moment de profond silence dans le salon.

## 167.

### LE PÈRE ET LE FILS,

**Dialogue de 1787.**

LE PÈRE (ministre de la .....)

« Je vous félicite, mon fils, c'est une chose fort agréable pour vous d'être invité chez M. le duc d'-.....; c'est une distinction pour un homme de votre âge. Ne manquez pas d'être au palais ..... à six heures précises.

LE FILS.

» Je pense, monsieur, que vous y dînez aussi?

LE PÈRE.

» M. le duc d'-.....; toujours parfait pour notre famille, vous engageant pour la première fois, a bien voulu m'inviter aussi. »

Le fils, jeune homme fort bien né et de l'esprit le plus distingué, ne manque pas d'être au Palais-..... à six heures. On servit à sept. Le fils se trouva placé vis-à-vis du père. Chaque convive avait à côté

de soi une f.... n... L'on était servi par une vingtaine de laquais en grande livrée (1).

168.

Londres, août 1817.

Je n'ai de ma vie été frappé et intimidé de la présence de la beauté comme ce soir à un concert que donnait madame Pasta.

Elle était environnée, en chantant, de trois rangs de jeunes femmes tellement belles, d'une beauté tellement pure et céleste, que je me suis senti baisser les yeux par respect, au lieu de les lever pour admirer et jouir. Cela ne m'est arrivé dans aucun pays, pas même dans ma chère Italie.

169.

Une chose est absolument impossible, dans les arts en France, c'est la verve. Il y aurait trop de ridicule pour l'homme entraîné, *il a l'air trop heureux.* Voir un Vénitien réciter les satires de Buratti.

---

(1) From december 27, 1819 till the 3 june 1820, Mil.

# APPENDIX.

## Des cours d'amour.

Il y a eu des cours d'amour en France, de l'an 1150 à l'an 1200. Voilà ce qui est prouvé. Probablement l'existence des cours d'amour remonte à une époque beaucoup plus reculée.

Les dames réunies dans les cours d'amour rendaient des arrêts soit sur des questions de droit, par exemple : l'amour peut-il exister entre gens mariés ?

Soit sur des cas particuliers que les amans leur soumettaient (1).

Autant que je puis me figurer la partie morale de cette jurisprudence, cela

(1) André, le chapelain, Nostradamus, Raynonard, Crescimbeni, d'Arétin.

devait ressembler à ce qu'aurait été la cour des maréchaux de France, établie pour le *point d'honneur* par Louis XIV, si toutefois l'opinion eût soutenu cette institution.

André, chapelain du roi de France, qui écrivait vers l'an 1170, cite *les cours d'amour*

des dames de Gascogne,

d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne (1144, 1194),

de la reine Éléonore,

de la comtesse de Flandre,

de la comtesse de Champagne (1174),

André rapporte neuf jugemens prononcés par la comtesse de Champagne.

Il cite deux jugemens prononcés par la comtesse de Flandre.

Jean de Nostradamus, *Vie des poëtes provençaux*, dit, page 15 :

« Les tensons étaient disputes d'amours qui se faisaient entre les chevaliers et dames poëtes entre-parlant ensemble de quelque belle et subtile question d'amours; et où il ne s'en pouvaient accorder, il les envoyaient, pour en avoir la définition, aux dames illustres présidentes

qui tenaient cour d'amour ouverte et planière à *Signe* et *Pierrefeu*, ou à *Romanin* ou à autres, et là-dessus en fesaient arrêts qu'on nommait LOUS ARRESTS D'AMOURS. »

Voici les noms de quelques-unes des dames qui présidaient aux cours d'amour de Pierrefeu et de Signe.

« Stephanette, dame de Baulx, fille du comte de Provence,

Adalarie, vicomtesse d'Avignon,
Alalète, dame d'Ongle,
Hermyssende, dame de Posquières,
Bertrane, dame d'Urgon,
Mabille, dame d'Yères,
La comtesse de Dye,
Rostangue, dame de Pierrefeu,
Bertrane, dame de Signe,
Jausserande de Claustral. »

Nostradamus, page 27.

Il est vraisemblable que la même cour d'amour s'assemblait tantôt dans le château de Pierrefeu, tantôt dans celui de Signe. Ces deux villages sont très-voisins l'un de l'autre, et situés à peu près à égale distance de Toulon et de Brignoles.

Dans la *Vie de Bertrand d'Alamanon*, Nostradamus dit :

« Ce troubadour fut amoureux de Phanette ou Estephanette de Romanin, dame dudit lieu, de la maison de Gantelmes, qui tenait de son temps cour d'amour ouverte et planière en son château de Romanin, près la ville de Saint-Remy, en Provence, tante de Laurette d'Avignon de la maison de Sado, tant célébrée par le poëte Pétrarque. »

A l'article de Laurette on lit que Laurette de Sade, célébrée par Pétrarque, vivait à Avignon vers l'an 1341, qu'elle fut instruite par Phanette de Gantelmes sa tante, dame de Romanin; que « toutes » deux romansoyent promptement en » toute sorte de rithme provensalle, suy- » vant ce qu'en a escrit le monge des Isles » d'Or, les œuvres desquelles rendent » ample tesmoignage de leur doctri- » ne;... Il est vray (dict le monge) que » Phanette ou Estephanette, comme très- » excellente en la poésie, avoit une fu- » reur ou inspiration divine, laquelle » fureur estoit estimée un vray don de » Dieu; elles estoyent accompagnées de

» plusieurs... dames illustres et généreu-
» ses (1) de Provence, qui fleurissoyent
» de ce temps en Avignon, lorque la cour
» romaine y résidoit, qui s'adonnoyent à
» l'estude des lettres, tenans cour d'amour
» ouverte et y deffinissoyent les questions
» d'amour qui y estoyent proposées et
» envoyées...

» Guillen et Pierre Balbz et Loys des
» Lascaris, comtes de Vintimille, de Ten-
» de et de la Brigue, personnages de grand
» renom, estant venus de ce temps en Avi-
» gnon visiter Innocent VI du nom,
» pape, furent ouyr les deffinitions et sen-
» tences d'amour prononcées par ces da-

---

(1) « Jehanne, dame de Baulx,
» Huguette de Forcarquier, dame de Trects,
» Briande d'Agoult, comtesse de la Lune,
» Mabille de Villeneufve, dame de Vence,
» Béatrix d'Agoult, dame de Sault,
» Ysoarde de Roquefueilh, dame d'Ansoys,
» Anne, vicomtesse de Tallard,
» Blanche de Flassans, surnommée Blankaflour,
» Doulce, de Monstiers, dame de Clumane,
» Antonette de Cadenet, dame de Lambesc,
» Magdalène de Sallon, dame dudict lieu,
» Rixende de Puyverd, dame de Trans. »

Nostradamus, page 217.

» mes; lesquels esmerveillez et ravis de
» leurs beaultés et savoir furent surpris
» de leur amour. »

Les troubadours nommaient souvent, à la fin de leurs tensons, les dames qui devaient prononcer sur les questions qu'ils agitaient entr'eux.

Un arrêt de la cour des dames de Gascogne porte :

« La cour des dames, assemblée en Gascogne, a établi, du consentement de *toute la cour*, cette constitution perpétuelle, etc., etc. »

La comtesse de Champagne, dans l'arrêt de 1174 dit :

« Ce jugement, que nous avons porté avec une extrême prudence, est appuyé de l'avis d'un très-grand nombre de dames..... »

On trouve dans un autre jugement :

« Le chevalier, pour la fraude qui lui avait été faite, dénonça toute cette affaire à la comtesse de Champagne, et demanda humblement que ce délit fût soumis au jugement de la comtesse de Champagne et des autres dames.

» La comtesse, ayant appelé auprès

d'elle soixante dames, rendit ce jugement, etc. »

André, le chapelain, du quel nous tirons ces renseignemens, rapporte que le code d'amour avait été publié par une cour composée d'un grand nombre de dames et de chevaliers.

André nous a conservé la supplique qui avait été adressée à la comtesse de Champagne lorsqu'elle décida par la négative cette question : *Le véritable amour peut-il exister entre époux ?*

Mais quelle était la peine encourue lorsqu'on n'obéissait pas aux arrêts des cours d'amour?

Nous voyons la cour de Gascogne ordonner que tel de ses jugemens serait observé comme constitution perpétuelle, et que les dames qui n'y obéiraient pas, encoureraient l'inimitié de toute dame honnête.

Jusqu'à quel point l'opinion sanctionnait-elle les arrêts des cours d'amour?

Y avait-il autant de honte à s'y soustraire, qu'aujourd'hui à une affaire commandée par l'honneur?

Je ne trouve rien dans *André* ou dans

Nostradamus qui me mette à même de résoudre cette question.

Deux troubadours, Simon Doria et Lanfranc Cigalla agitèrent la question : « Qui est plus digne d'être aimé, ou ce-
» lui qui donne libéralement, ou celui
» qui donne malgré soi, afin de passer
» pour libéral? »

Cette question fut soumise aux dames de la cour d'amour de Pierrefeu et de Signe, mais les deux troubadours ayant été mécontens du jugement, recoururent à la cour d'amour souveraine des dames de Romanin (1).

La rédaction des jugemens est conforme à celle des tribunaux judiciaires de cette époque.

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur le degré d'importance qu'obtenaient les cours d'amour dans l'attention des contemporains, je le prie de considérer quelles sont aujourd'hui, en 1822, les sujets de conversation des dames les plus considérées et les plus riches de Toulon et de Marseille.

N'étaient-elles pas plus gaies, plus

(1) Nostradamus, page 131.

spirituelles, plus heureuses en 1174 qu'en 1822?

Presque tous les arrêts des cours d'amour ont des considérans fondés sur les règles du code d'amour.

Ce code d'amour se trouve en entier dans l'ouvrage d'André, le chapelain.

Il y a trente et un articles; les voici :

## CODE D'AMOUR DU XII^me^. SIÈCLE.

1.

L'allégation de mariage n'est pas excuse légitime contre l'amour.

2.

Qui ne sait celer, ne sait aimer.

3.

Personne ne peut se donner à deux amours.

4.

L'amour peut toujours croître ou diminuer.

5.

N'a pas de saveur ce que l'amant prend de force à l'autre amant.

6.

Le mâle n'aime d'ordinaire qu'en pleine puberté.

7.

On prescrit à l'un des amans, pour la mort de l'autre, une viduité de deux années.

8.

Personne sans raison plus que suffisante ne doit être privé de son droit en amour.

9.

Personne ne peut aimer s'il n'est engagé par la persuasion d'amour (par l'espoir d'être aimé).

10.

L'amour d'ordinaire est chassé de la maison par l'avarice.

Digitized by Google

11.

Il ne convient pas d'aimer celle qu'on aurait honte de désirer en mariage.

12.

L'amour véritable n'a désir de caresses que venant de celle qu'il aime.

13

Amour divulgué est rarement de durée.

14.

Le succès trop facile ôte bientôt son charme à l'amour : les obstacles lui donnent du prix.

15.

Toute personne qui aime pâlit à l'aspect de ce qu'elle aime.

16.

A la vue imprévue de ce qu'on aime, on tremble.

17.

Nouvel amour chasse l'ancien.

18.

Le mérite seul rend digne d'amour.

19.

L'amour qui s'éteint tombe rapidement, et rarement se ranime.

20.

L'amoureux est toujours craintif.

21.

Par la jalousie véritable l'affection d'amour croît toujours.

22.

Du soupçon et de la jalousie qui en dérive croît l'affection d'amour.

23.

Moins dort et moins mange celui qu'assiége pensée d'amour.

24.

Toute action de l'amant se termine par penser à ce qu'il aime.

Digitized by Google

25.

L'amour véritable ne trouve rien de bien que ce qu'il sait plaire à ce qu'il aime.

26.

L'amour ne peut rien refuser à l'amour.

27.

L'amant ne peut se rassasier de la jouissance de ce qu'il aime.

28.

Une faible présomption fait que l'amant soupçonne des choses sinistres de ce qu'il aime.

29.

L'habitude trop excessive des plaisirs empêche la naissance de l'amour.

30.

Une personne qui aime est occupée par l'image de ce qu'elle aime assidûment et sans interruption.

## 31.

Rien n'empêche qu'une femme ne soit aimée par deux hommes, et un homme par deux femmes (1).

---

(1) 1 Causa conjugii ab amore non est excusatio recta.
2 Qui non celat, amare non potest.
3 Nemo duplici potest amore ligari.
4 Semper amorem minui vel crescere constat.
5 Non est sapidum quod amans ab invito sumit amante.
6 Masculus non solet nisi in plenâ pubertate amare.
7 Biennalis viduitas pro amante defuncto superstiti præscribitur amanti.
8 Nemo, sinè rationis excessu, suo debet amore privari.
9 Amare nemo potest, nisi qui amoris suasione compellitur.
10 Amor semper ab avaritiæ consuevit domiciliis exulare.
11 Non decet amare quarum pudor est nuptias affectare.
12 Verus amans alterius nisi suæ coamantis ex affectu non cupit amplexus.
13 Amor rarò consuevit durare vulgatus.
14 Facilis percepio contemptibilem reddit amorem, difficilis eum parùm facit haberi.
15 Omnis consuevit amans in coamantis aspectu pallescere.
16 In repentinâ coamantis visione, cor tremescit amantis.
17 Novus amor veterem compellit abire.

Voici le dispositif d'un jugement rendu par une cour d'amour.

Question : « Le véritable amour peut-il exister entre personnes mariées? »

Jugement de la comtesse de Champagne : « Nous disons et assurons, par la » teneur des présentes, que l'amour ne » peut étendre ses droits sur deux per- « sonnes mariées. En effet, les amans s'ac-

---

18 Probitas sola quemcumque dignum facit amore.
19 Si amore minuatur, citò deficit et rarò convalescit.
20 Amorosus semper est timorosus.
21 Ex verâ zelotypiâ affectus semper crescit amandi.
22 De coamante suspicione perceptâ zelus intereà et affectus crescit amandi.
23 Minûs dormit et edit quem amoris cogitatio vexat.
24 Quilibet amantis actus in coamantis cogitatione finitur.
25 Verus amans nihil beatum credit, nisi quod cogitat amanti placere.
26 Amor nihil posset amori denegare.
27 Amans coamantis solatiis satiari non potest.
28 Modica præsumptio cogit amantem de coamante suspicari sinistra.
29 Non solet amare quem nimia voluptatis abundantia vexat.
30 Verus amans assiduâ, sinè intermissione, coamantis imagine detinetur.
31 Unam feminam nihil prohibet à duobus amari, et à duabus mulieribus unum.

Fol. 103.

Digitized by Google

» cordent tout, mutuellement et gratui-
» tement sans être contraints par aucun
» motif de nécessité, tandis que les époux
» sont tenus, par devoir, de subir récipro-
» quement leurs volontés, et de ne se re-
» fuser rien les uns aux autres....

» Que ce jugement, que nous avons
» rendu avec une extrême prudence, et
» d'après l'avis d'un grand nombre d'au-
» tres dames, soit pour vous d'une vérité
» constante et irréfragable. Ainsi jugé,
» l'an 1174, le 3e jour des calendes de
» mai, indiction VIIe. (1) »

---

(1) « Utrum inter conjugatos amor possit habere locum?

» Dicimus enim et stabilito tenore firmamus amorem non posse inter duos jugales suas extendere vires, nam amantes sibi invicem gratis omnia largiuntur, nullius necessitatis ratione cogente; jugales verò mutuis tenentur ex debito voluntatibus obedire et in nullo seipsos sibi ad invicem denegare.....

» Hoc igitur nostrum judicium, cum nimiâ moderatione prolatum, et aliarum quamplurium dominarum consilio roboratum, pro indubitabili vobis sit ac veritate constanti.

» Ab anno M. C. LXXIV, tertio calend. maii, indictione VII, » Fol. 56.

Ce jugement est conforme à la première règle du code d'amour : « Causa conjugii, non est ab amore excusatio recta. »

# NOTICE

SUR

## ANDRÉ, LE CHAPELAIN.

André paraît avoir écrit vers l'an 1176.

On trouve à la Bibliothéque du roi (n°. 8758), un manuscrit de l'ouvrage d'André qui a jadis appartenu à Baluze. Voici le premier titre : « Hîc incipiunt » capitula libri de Arte amatoriâ et re- » probatione amoris. »

Ce titre est suivi de la table des chapitres.

Ensuite on lit ce second titre :

«Incipit liber de Arte amandi et de re- » probatione amoris, editus et compilla- » tus à magistro Andreâ, Francorum aulæ » regiæ capellano, ad Galterium amicum » suum, cupientem in amoris exercitu

» militare : in quo quidem libro, cujus-
» que gradus et ordinis mulier ab homi-
» ne cujusque conditionis et status ad
» amorem sapientissimè invitatur; et ul-
» timo in fine ipsius libri de amoris re-
» probatione subjungitur. »

Crescimbeni, VITE DE' POETI PROVENZALI, article PERCIVALLE DORIA, cite un manuscrit de la bibliothêque de Nicolò Bargiacchi à Florence, et en rapporte divers passages; ce manuscrit est une traduction du traité d'André, le chapelain. L'académie de la Crusca l'a admise parmi les ouvrages qui ont fourni des exemples pour son dictionnaire,

Il y a eu diverses éditions de l'original latin. Frid. Otto Menckenius, dans ses MISCELLANEA LIPSIENSIA NOVA, Lipsiæ 1751, t. VIII, part. 1, p. 545 et suiv., indique une très-ancienne édition sans date et sans lieu d'impression, qu'il juge être du commencement de l'imprimerie : « Tractatus amoris et de amoris reme-
» dio Andreæ capellani papæ Innocentii
» quarti. »

Une seconde édition de 1610 porte ce titre :

« Erotica seu amatoria Andreæ ca-
» pellani regii, vetustissimi scriptoris
» ad venerandum suum amicum Guual-
» terium scripta, nunquam ante hac edi-
» ta, sed sæpiùs à multis desiderata;
» nunc tandem fide diversorum mss. co-
» dicum in publicum emissa à Dethmaro
» Mulhero, Dorpmundæ, typis Westho-
» vianis, anno Vna Castè et Verè amanda. »

Une troisième édition porte : « Tremo-
» niæ, typis Westhovianis, anno 1614. »

André divise ainsi méthodiquement le sujet qu'il se propose de traiter.

1°. Quid sit amor et undè dicatur (1).

2°. Quis sit effectus amoris.

3°. Inter quos possit esse amor.

4°. Qualiter amor acquiratur, retineatur, augmentetur, minuatur, finiatur.

5°. De notitiâ mutui amoris, et quid

---

(1) Ce qu'est l'amour et d'où il prend nom.

Quel est l'effet d'amour.

Entre quelles personnes peut exister amour.

De quelle façon l'amour s'acquiert, se conserve, augmente, diminue, finit.

A quels signes connaît-on d'être réaimé, et ce que doit faire l'un des amans quand l'autre manque à sa foi.

unus amantium agere debeat altero fidem fallente.

Chacune de ces questions est traitée en plusieurs paragraphes.

André fait parler alternativement l'amant et la dame. La dame fait des objections, l'amant cherche à la convaincre par des raisons plus ou moins subtiles. Voici un passage que l'auteur met dans la bouche de l'amant.

..... Sed si fortè horum sermonum te perturbet obscuritas, eorum tibi sententiam indicabo (1).

Ab antiquo igitur quatuor sunt in amore gradus distincti :

*Primus* in spei datione consistit.

*Secundus* in osculi exhibitione.

*Tertius* in amplexus fruitione.

*Quartus* in totius concessione personæ finitur.

---

(1) Mais si par hasard l'obscurité de ce discours vous embarrasse, je vais vous en donner le sommaire.

De toute antiquité il y a en amour quatre degrés différens :

Le premier consiste à donner des espérances, le second dans l'offre du baiser.

Digitized by Google

Le troisième dans la jouissance des embrassemens les plus intimes.

Le quatrième dans l'octroi de toute la personne.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

702355

Digitized by Google

# TABLE.

## LIVRE II.

### DES NATIONS PAR RAPPORT A L'AMOUR.

CHAPITRE XL. Des tempéramens et des gouvernemens. . . . . 1
CHAP. XLI. De la France. . . . . 6
CHAP. XLII. Suite de la France. . . . . 13
CHAP. XLIII. De l'Italie. . . . . 19
CHAP. XLIV. Rome. . . . . 25
CHAP. XLV. De l'Angleterre. . . . . 30
CHAP. XLVI. Suite de l'Angleterre. . . . . 37
CHAP. XLVII. De l'Espagne. . . . . 45
CHAP. XVLVIII. De l'amour allemand . . . . . 49
CHAP. XLIX. Une journée à Florence. . . . . 60
CHAP. L. L'amour aux Etats-Unis. . . . . 72
CHAP. LI. De l'amour en Provence jusqu'à la conquête de Toulouse, en 1328, par les barbares du Nord. . . . . 76
CHAP. LII. La Provence au XII^e. siècle. . . . . 87
CHAP. LIII. L'Arabie. . . . . 99
CHAP. LIV. De l'éducation des femmes. . . . 116
CHAP. LV. Objections contre l'éducation des femmes . . . . . 125
CHAP. LVI. Suite . . . . . 141
CHAP. LVI *bis*. Du mariage. . . . . 150

Digitized by Google

CHAP. LVII. De ce qu'on appelle vertu . . . . . 153
CHAP. LVIII. Situation de l'Europe à l'égard du mariage. . . . . 156
La Suisse et l'Oberland. . . . . 163
CHAP. LIX. Werther et don Juan. . . . . 172
FRAGMENS DIVERS. . . . . 192
Amours de Tibulle et de Properce. . . . . 232
Lettre anglaise de la femme de Klopstock. . . . 258
Promenade aux îles Borromées. . . . . 263
Qu'est-ce que le plaisir? . . . . . 281

## APPENDIX.

Des Cours d'amour. . . . . 308
Code d'amour du XII^e. siècle. . . . . 316
Notice sur André, le Chapelain. . . . . 324

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google